95

MERCVRE DE FRANCE

TOME QUATRE-VINGTIÈME

Juillet-Août 1909

Juillet-Août 1909 — Tome LXXX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Vingtième année

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

N° 289 — Tome LXXX 1er Juillet 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, JACQUES BRIEU,
R. DE BURY, JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, JULES DE GAULTIER,
EDMUND GOSSE (HENRY-D. DAVRAY *trad.*), JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, GEORGES GRAPPE, CHARLES-HENRY HIRSCH,
P.-G. LA CHESNAIS, JEAN-PAUL LAFITTE, PHILÉAS LEBESGUE, HENRI MALO,
JEAN MARNOLD, JULES MARSAN, JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE,
RACHILDE, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE, E. SÉMÉNOFF, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

—

N° 289 — 1er JUILLET 1909

Jules Marsan	*Gérard de Nerval*, lettres inédites	5
Jean-Paul Lafitte	*Les Danses d'Isadora Duncan : IV. Le Retour des Guerriers*	27
Jeanne Perdriel-Vaissière	*Poèmes*	37
Edmund Gosse (Henry-D. Davray *trad.*)	*Swinburne*	43
Georges Grappe	*Constantin Guys*	69
André Rouveyre	*Visages : XIX. Bergson*	85
Henri Malo	*Les Surprises du bachelier Petruccio*, roman (XI-XV, fin)	86

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXXVIII. Le Magistrat*	114
Rachilde	*Les Romans*	117
Jean de Gourmont	*Littérature*	121
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	124
Jules de Gaultier	*Philosophie*	127
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	134
Carl Siger	*Questions coloniales*	138
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Sciences psychiques*	144
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	147
R. de Bury	*Les Journaux*	153
Jean Marnold	*Musique*	156
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	158
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	164
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	170
E. Séménoff	*Lettres russes*	175
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	179
Jacques Daurelle	*La Curiosité*	186
Mercure	*Publications récentes*	187
—	*Echos*	189

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

ANDRÉ GIDE

La Porte Etroite, roman. Vol. petit in-16 sur vergé d'Arches à la forme, tirage à petit nombre..... 5 »

La Porte Etroite, roman. Vol. in-18..... 3,50

STUART MERRILL

Une Voix dans la Foule, Poésies. Vol. in-18. 3,50

ELSA KŒBERLÉ
(Sybil)

Décors et Chants, poèmes. Vol. petit in-8, avec un frontispice de MAURICE DENIS..... 3 »

PAUL MARIÉTON

Les Epigrammes, Vol. in-18..... 3,50

GEORGES LE CARDONNEL

Les Soutiens de l'Ordre, roman. Vol. in-18.. 3.50

PIERRE LASSERRE

Henri de Sauvelade, roman. Vol. petit in-18..... 2.00

PAUL DELIOR

Remy de Gourmont et son Œuvre,
Collection « **Les Hommes et les Idées** » avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

HAVELOCK ELLIS
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE LÉGALE DE NEW-YORK

L'Inversion sexuelle, (**Études de Psychologie sexuelle.** II.) Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP, directeur de la *Revue des études ethnographiques*. Vol. in-8..... 5 »

REMY DE GOURMONT

Promenades Littéraires, Troisième série. (*Souvenirs sur Huysmans. Chateaubriand. M. Brunetière. Idées romantiques. Rivarol. Théophile. Saint-Amant. Cyrano de Bergerac. Propos variés. La Liberté d'écrire. Notes d'Histoire littéraire. Contes critiques.*) Vol. in-18..... 3,50

Félix ALCAN, Éditeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS (6e

LES

MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-8 écu de 250 pages environ..... **3 fr. 50**

Viennent de paraître :

WAGNER

PAR

Henri LICHTENBERGER

Professeur-adjoint à la Sorbonne

TROUVÈRES ET TROUBADOURS

PAR

Pierre AUBRY

Précédemment parus :

PALESTRINA, par MICHEL BRENET (*2e édition*).
CÉSAR FRANCK, par Vincent D'INDY (*4e édition*).
J.-S. BACH, par ANDRÉ PIRRO (*2e édition*).
BEETHOVEN, par JEAN CHANTAVOINE (*4e édition*).
MENDELSSOHN, par CAMILLE BELLAIGUE (*2e édition*).
SMETANA, par WILLIAM RITTER.
RAMEAU, par LOUIS LALOY.
MOUSSORGSKI, par M.-D. CALVOCORESSI.
HAYDN, par MICHEL BRENET.

Envoi franco contre mandat-poste

MERCVRE DE FRANCE

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

Fondé le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois

Direction : 26, rue de Condé, à Paris

ÉTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.

Secrétaires de la Rédaction : Georges BOHN et A. van GENNEP.

Sommaire du n° 66 (15 Juin 1909).

uts et philosophes : Henri Poincaré, par M. JULES SAGERET.

rédité dans l'œuf, par M.-A. BRACHET.

arysme et déterminisme, par M. JULES DE GAULTIER.

otes et Analyses :

La Digestion explosive des substances albuminoïdes par la papaïne, par M. E. POZERSKI.

Sur un caractère de la catalyse et son importance biologique, par M. LÉON JALOUSTRE.

Une biographie d'Émile Zola, par M. CHARLES DUGUET.

es Livres :

Recueil d'œuvres de Léo Errera. — Les Phénomènes psychiques et supernormaux. — Essai d'une sémantique intégrale. — John Ruskin. — Le Commerce et les commerçants. — Livres nouveaux.

es Revues :

Notes sur l'instinct des hyménoptères. — L'Art du moyen-âge est-il d'origine orientale ? Cosmogonies et cosmologies grecques. — Articles signalés.

hronique :

Académies et Sociétés. — Carnet. — Variétés : Repas chinois. — Tables du premier semestre.

FRANCE, un numéro....	2 fr. »	UNION POSTALE, un numéro..	2 fr. 25
— un an.....	20 fr. »	— un an.....	22 fr. »
— six mois	11 fr. »	— six mois	12 fr. »

Envoi franco d'un spécimen sur demande

XII[e] ANNÉE, 1908

REVUE DE HONGRIE

Paraissant le 15 de chaque mois

ar Fascicule in-8 de 130-150 pages. — Deuxième année, 1909. — Le Numéro, 2 fr. 50

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

SOMMAIRE DU 15 JUIN 1909

I. — LE COQ NOIR (4), par **M. Kalman de Mikszath.**

II. — LES IDÉES HISTORIQUES DU COMTE ETIENNE SZÉCHENYI, (3) par **M. David Angyal**, Professeur à l'Université de Budapest.

III. — LES LOIS SCOLAIRES APPONYI (1), par **M. Louis de Navay**, Vice-président de la Chambre Hongroise des Députés.

IV. — BARBEY D'AUREVILLY, par **M[me] Claude d'Habloville.**

V. — POÉSIE : *ITHAQUE*, de **Joachim Gasquet.**

VI. — PORTRAITS LITTÉRAIRES : *IGNOTUS*, par **M. Louis de Hatyany.**

VII. — L'ENFANT, nouvelle **d'Ignotus**, traduite du Hongrois par **X.**

VIII. — REVUE LITTÉRAIRE. — *DANS LE MONDE DE LA RENAISSANCE*, par **M. Charles Sebestyén.** — *CHARDIN*, par **R.** — *POÉSIES DE CHARLES SZASZ*, par **E. M.** — *POUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER*, par **H.**

IX. — CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS. — *L'HOMMAGE DE LA NATION AU ROI A L'OCCASION DES FÊTES DU MILLÉNAIRE DE JULES DE BENCZUR*, par **M. le comte Pierre Vay de Vaya.**

X. — XXIV[e] BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST.

CUMIN et MASSON, Éditeurs à Lyon

ÉDITION NATIONALE

VICTOR HUG(

Il ne reste plus que **QUARANTE COLLECTIONS**

GARANTIES BIEN COMPLÈTES
DE L'ÉDITION NATIONALE DES OEUVRES DE VICTOR H

Ni Musset, ni Balzac, ni Lamartine, ni Chateaubriand, aucune de grandes Gloires nationales ne possède un pareil monument.

Il est utile de dire que l'Édition Nationale élevée à la gloire de Vi Hugo a coûté :

TROIS MILLIONS & DIX ANNÉES DE TRAVAIL

qu'elle est illustrée de 2.200 compositions dues à 200 artistes, tous en ren et que ces 2.200 illustrations sont gravées en taille-douce (procédé l et coûteux).

Cette grande édition dépasse tout ce qui a été fait en France con librairie d'art, et l'on peut affirmer que jamais un pareil effort ne reproduira — pareille publication est impossible.

PRIX DES DERNIÈRES COLLECTIONS

(43 volumes in-4° brochés)

750 francs au lieu de 1290

payables 30 francs par mois

NOTA. — Il reste quelques exemplaires de l'édition de luxe :

I. — **Sur papier Vergé de Hollande à 1.200 francs.**
II. — **Sur papier Impérial du Japon à 2.500 francs.**

La Librairie CUMIN & MASSON, à Lyon, seul vendeur de ces dernièr collections, envoie sur demande (franco par poste) :

I. — **Un spécimen de cette publication comprenant : 1° Une feuille de 8 pages de texte ; 2° Diverses eaux-fortes.**
II. — **Un catalogue détaillé de l'édition et des conditions de vente.**

GERARD DE NERVAL

LETTRES INÉDITES

Une thèse de doctorat de Mme J. Cartier, un volume de pages choisies au « Mercure de France », une biographie pieusement attentive de M. Gauthier-Ferrières, cela en ces dernières années : le bon Gérard n'a pas trop à se plaindre de la postérité, facilement indifférente. Il est vrai qu'on ne le lit plus guère. De l'œuvre, si abondante mais trop dispersée, le petit roman de *Sylvie*, à peu près seul, a survécu, avec quelques pièces de vers qui ont leur place marquée dans toutes les anthologies. Le reste n'intéresse plus guère que les curieux. Mais, parmi les maîtres les plus incontestés, quels sont ceux que l'on lit encore, cinquante ans après?

Du moins, le souvenir de l'homme ne s'est pas effacé. C'est que sa physionomie est d'un charme singulier; c'est aussi que cette existence a l'attrait d'un roman, — un roman vrai, — d'une infinie variété, d'une émotion croissante, jusqu'à la crise finale qui l'achève brutalement. Autour de ses premières années, cette bohême de 1830, la jeunesse la plus folle, la plus exubérante dans son désordre pittoresque, avec ses enthousiasmes et ses naïvetés, son insouciance et sa foi. La chronique a raconté tous ses exploits. Les anecdotes abondent. Il n'y a qu'à puiser chez Gautier, dans les souvenirs de George Bell ou d'Arsène Houssaye, dans les articles de Champfleury, de Monselet, d'Asselineau, dans les confessions de Gérard lui-même.

Puis, dès les premières inquiétudes, c'est la série des voyages, ce besoin d'oublier, au loin, sous des ciels nouveaux. Et en effet, l'oubli n'est pas long à venir. Ses tristesses ne résistent pas à quelques jours de vie errante, en pleine liberté, — à l'aventure : car il a horreur des itinéraires traditionnels; il redoute « la ligne droite des chemins de fer »; son caprice ne peut se plier aux horaires réguliers des *Laffite et Caillard*. Il prend plaisir à s'attarder, oubliant les heures. Il goûte le charme de ces voitures archaïques, la *Berline* ou la *Chalonnaise*, où s'empilent « des couches superposées de voyageurs », qui filent à grands cahots le long des routes de France, dans un nuage de poussière, parmi les rires et les chansons, d'où l'on sort les membres rompus, mais l'âme légère.

Les romantiques furent de grands voyageurs : Gérard est le seul, peut-être, qui voyage sans arrière-pensée littéraire, sans souci de la copie à fournir, qui note au jour le jour ses impressions avec une sincérité absolue, pour lui-même. Et c'est pourquoi ces impressions sont charmantes de fraîcheur et d'imprévu. « Sensations d'un voyageur enthousiaste », a-t-il dit : cette faculté d'enthousiasme ne l'empêche pas d'y voir clair. Il échappe aux admirations de commande. Il excelle à saisir les ridicules, à marquer d'un trait vif la physionomie d'une ville : Vienne « semi-slave, semi-européenne », Munich « la ville des rapins », où tout est imitation et trompe-l'œil — faux ors, faux marbres, fausses pierres, faux bois, — badigeonnée de vert, de jaune, de bleu, de *rouge antique*, avec ses palais en stuc où s'ébattent gravement des chambellans d'opéra bouffe... Les mœurs, les paysages, les aventures de la route : sa curiosité d'artiste s'amuse de tout. Il va d'étonnement en étonnement, dans la joie. Dans tous les pays, tour à tour, on le croirait près de se fixer à jamais. Il faut le voir au Caire, en costume arabe, la tête rasée, le *machlab* sur les épaules, le gilet rouge et la culotte bleue, seigneur et maître assez empêtré de la petite Zeinab. Quelques mois plus tard, dans les montagnes du Liban, il est tout entier à l'étude de la religion druse ; peu s'en faut qu'il n'épouse la fille du cheik Seïd Eschérazy. Mais une bonne fièvre l'oblige à fuir, et le sauve. D'ailleurs une fantaisie nouvelle a bientôt chassé les fantaisies d'hier.

Même au temps de sa maladie, toutes les fois qu'il lui sera

possible, dans l'intervalle de ses crises, de fuir Paris, il semblera que se dissipent ses angoisses. La frontière passée, le Gérard de jadis se retrouve, avec sa gaîté, son esprit lucide et vif. Mais, régulièrement aussi, dès le retour, avec les premiers mois d'automne, le voile de mélancolie retombe, épais de plus en plus. La raison se débat contre le rêve obsédant. L'imagination se heurte aux murailles du réel.

Et c'est la fin de la lutte, cette mort mystérieuse, poignante, si bien en scène. Tous les chroniqueurs et tous les biographes ont refait le tableau : l'horreur de la petite ruelle suant le vice et la misère, ces assommoirs et ces bouges qui ont refusé de s'ouvrir au vagabond, les marches gluantes du vieil escalier, le corbeau qui croasse dans la neige, l'égoût roulant ses immondices, et là, accroché à la grille sinistre, ce cadavre en habit noir, le chapeau haut de forme sur la tête... Admirable sujet de lithographie romantique !

Ne dirait-on pas que toute cette existence a été arrangée par un artiste épris de pittoresque, habile à varier ses effets, de la fantaisie souriante à l'horreur tragique? Or, l'homme qui a vécu cette vie est le plus simple, le plus naïf, le plus ingénu. C'est, en dehors de ses crises passagères, l'esprit le mieux équilibré. On ne le connaît d'ordinaire que par le portrait de Nadar, de ses dernières années : le visage empâté, cerclé d'un collier de barbe drue, et, sous la moustache tombante, le pli douloureux de la lèvre. Celui-là, c'est le poète qui a souffert, lassé déjà de la lutte. Lui-même ne se reconnaît pas. « Je tremble de rencontrer aux étalages un certain portrait, écrit-il à George Bell... Dites partout que c'est un portrait ressemblant, mais posthume. » Et il se rappelle ce qu'il était jadis; il se revoit tel que le représentait, en 1831, le médaillon de Jean Duseigneur, figure à la fois naïve et décidée, le grand front poli sous la « fumée d'or » (1) des cheveux blonds, le nez droit et fin, la bouche délicatement tracée, physionomie toute de charme et de douceur.

§

Personne, moins que ce jeune homme rougissant, n'était fait pour la vie des cénacles. Il en a toujours ignoré les jalousies, les bassesses, le cabotinage, il n'est pas *homme de lettres* le

(1) Th. Gautier, *Portraits et souvenirs littéraires*.

moins du monde : ce qui ne l'empêche pas d'être écrivain.

Tandis que les autres s'amusent à de pénibles fantaisies, il s'est mis à l'œuvre, modestement. Ses goûts le portaient vers le XVIIIe siècle ; sans souci d'étonner personne, il les a suivis. « Lorsque chacun cherchait les tournures excentriques et les couleurs violentes, écrira Théophile Gautier, et se fût volontiers peint de vert et de rouge comme un Ioway partant pour la guerre, des plumes d'aigle sur la tête, des colliers de griffes d'ours au bas du col, des scalps, ou plutôt des perruques de classiques à la ceinture, pour avoir l'air plus étrange et plus formidable, lui se plaisait dans les gammes tendres, les pâleurs délicates et les gris de perle chers à l'école française de l'autre siècle... »

Surtout, il est tolérant, — ce qui est merveilleux, à cette époque. Il ne raille guère que l'Académie : mais cela est traditionnel. Impérialiste et libéral, il a le culte de Béranger ; on pourrait craindre de trouver en lui un second Casimir Delavigne... Par bonheur, sa traduction de *Faust* permet d'espérer mieux ; elle l'a classé ; il a tous les droits à être un des chefs de bande qui, à la première d'*Hernani*, luttent pour la liberté.

Le théâtre, d'ailleurs, a toujours été l'une de ses grandes passions. Dans ses *Portraits et souvenirs littéraires*, Th. Gautier rappelle le titre de quelques œuvres perdues, de la première jeunesse : un petit acte en vers, *Tartufe chez Molière*, une « diablerie », *le Prince des Sots*, un grand drame, *la Dame de Carouge*, qui annonce le *Charles VII* de Dumas... Il est un autre de ces essais qui, je crois, n'a pas été signalé. Pour celui-ci, Gérard visait plus haut que l'Odéon ; il s'adressa à Taylor, espoir de tous les jeunes poètes :

Monsieur,

Je suis auteur de deux pièces reçues à l'Odéon à l'unanimité : j'ai besoin que l'une d'elles soit représentée de suite et comme cela ne se peut pas à l'Odéon, Ligier ayant déjà d'autres rôles et Frédéric étant absent, je vous aurais une bien grande obligation si vous vouliez l'entendre et juger si elle convient aux François ; je serois trop reculé s'il falloit passer par le comité de lecture et c'est une demi-heure tout au plus que je vous demande. Cette pièce est intitulée *Lara*, tragédie en un acte (600 vers) ; elle peut se jouer sans la moindre dépense, avec 4 acteurs, et jetteroit sans doute une variété singulière dans le

répertoire actuel du Théâtre François, étant d'un genre tout nouveau, et cependant écrite de manière à ne choquer aucun parti littéraire.

Je comptois employer, pour obtenir de vous la faveur que je vous demande, Monsieur Hugo ou Dumas, qui sont mes amis et, je pense, aussi les vôtres ; mais tous deux sont absents de Paris ; et ne voyant pas d'autre moyen de me faire connoître de vous, je joins à ce billet des lettres qu'ils m'ont écrites en différens tems, pensant que cela suffira pour vous persuader que ces Messieurs ne m'auroient pas refusé une démarche auprès de vous. J'aurai l'honneur d'aller demain matin connoître votre réponse ; vous vous êtes montré si souvent bienveillant envers des jeunes, débutant dans des voies nouvelles, que je ne doute point que vous ne fassiez aussi quelque chose en ma faveur, si vous pouvez.

Votre serviteur,

GÉRARD (1).

Lara eut le même sort que *la Dame de Carouge*. Sur une liste de ses œuvres qu'il avait remise au bibliophile Jacob quelques jours avant sa mort et que *l'Intermédiaire* a reproduite en 1869, les deux pièces figurent côte à côte, avec cette mention : « Reçues et non jouées. » On comprend la phrase de Pétrus Borel dans la préface de ses *Rapsodies :* « A toi, bon Gérard : quand donc les directeurs-gabelous de la littérature laisseront-ils arriver au comité public tes œuvres, si bien accueillies de leurs petits comités. »

Mais le poète ne se décourage pas. Il ne crie pas ses colères. Il se console en faisant d'admirables projets : le drame biblique de *la Reine de Saba* d'abord ; et aussi, un drame moderne, d'inspiration philosophique ; comme personnage, un médecin qui va jusqu'au crime « pour éclaircir quelques points obscurs de son art (2) » : une assez belle idée de pièce, en somme, — et qui se retrouvera.

Pendant l'été de 1838, Gérard est en Allemagne avec Dumas ; les deux amis ont projeté de mettre à la scène la jeunesse révolutionnaire et les sociétés secrètes d'outre-Rhin. Il est inutile de raconter une fois de plus les péripéties du voyage et les contre-temps qui retardent en 1839 la représentation de *Léo Burckart*. Au milieu même de ces difficultés, tandis qu'il bataille contre la censure, contre la mauvaise volonté

(1) Toutes les lettres données dans cet article sans indication d'origine sont inédites et publiées sur les originaux.
(2) Théophile Gautier.

de Harel, c'est encore une œuvre nouvelle qui le préoccupe destinée au théâtre de la Renaissance. A Anténor Joly, le 2 mars :

Mon cher Monsieur,

Voilà trois jours que je veux vous aller voir le soir comme vous m'en avez requis, mais une fois je vous ai pas rencontré et deux fois j'ai été retenu par des premières représentations. Dans l'incertitude de vous voir ce soir, je vous écris.

Certainement vous pouvez compter sur la pièce, et je suis honteux qu'elle n'ait pu être terminée au jour dit. Cela vient seulement de la refonte totale que j'ai été forcé de faire de *Léo Burckart* (qui ne devait pas être représenté et paraissait arrêté définitivement lorsque je me suis engagé envers vous); ensuite, le travail des répétitions. J'ai tenté vainement de lutter contre cette distraction continuelle mais j'ai été forcé de suspendre après le troisième acte. Toutefois j'aurais pu terminer très vite, ainsi que je l'ai dit à Frédéric que j'ai rencontré aux Variétés, en cas de besoin urgent, mais j'ai pensé que *l'Alchimiste* me donnerait plus de tems, puisque le rôle revenait décidément à Frédéric et j'ai mieux aimé ne rien gâcher.

Maintenant, mon travail de la Porte-Saint-Martin est à peu près terminé, les répétitions marchent toutes seules et lundi ou mardi je me remets à l'œuvre, plus fort de cette suspension qui me permet de revoir froidement les parties déjà faites. Du reste, j'ai tout lieu d'espérer que j'aurai dans quelques jours un succès qui rendra ma seconde pièce d'autant plus importante et disposera bien le public pour l'ouvrage que vous aurez. Je suis bien fâché qu'il ait fallu tant de jours pour rendre *Léo Burckart présentable* et que, sous sa première forme, il ait été si indigne de vous; je n'en tiens que plus à vous dédommager avec *Dolbreuse* (1). J'irai causer avec vous ce soir ou demain.

Votre bien dévoué,

GÉRARD.

Il est injuste, vraiment, de le confondre avec une demi-douzaine de ratés extravagants. De l'originalité, de la fantaisie, il en a plus qu'eux tous; mais ce n'est pas une fantaisie de rapin, une de ces originalités voulues, forcées, laborieuses qui sonnent faux. Parmi ces agités, il est le seul peut-être à qui cette gaîté bruyante ne suffise pas. Même au temps de sa jeunesse exubérante, il a des instants de mélancolie : un besoin

(1) Il ne reste aucune trace de ce *Dolbreuse*, au moins sous la forme dramatique. Sur la liste autographe des œuvres complètes, figure comme inédit un roman du même titre en 2 volumes. — *L'Alchimiste* fut représenté le 10 avril.

se replier sur lui-même, et, déjà, de revivre le passé. Au nd de sa mémoire, les impressions anciennes restent gra- es, ineffaçables : le Valois, ses prés et ses forêts, les rivière- s nonchalantes, les étangs de Chaalis, les longues routes anches, à perte de vue; dans ces paysages harmonieux, les aîches idylles enfantines, le cortège des petites amies ingé- ues, Célénie qui semblait la nymphe des étangs, « tentatrice aïve, follement enivrée de l'odeur des prés, couronnée d'ache de nénufar... » Et Fanchette, et Sylvie, et Adrienne, qui ui est apparue un jour sur la pelouse d'un vieux château, fleur de la nuit éclose à la pâle clarté de la lune, fantôme ose et blanc glissant sur l'herbe verte à demi baignée de lanches vapeurs ». Adrienne, le grand amour de sa vie ! 'est elle qu'il cherchera toujours, qu'il croira parfois avoir etrouvée et qu'il ne se consolera pas d'avoir perdue...

Comment cette âme délicate et profonde serait-elle com- rise de la médiocre poupée de théâtre qu'est Jenny Colon ? Comment sentirait-elle le prix de cette adoration mystique qui 'exige rien des satisfactions habituelles et qui semble aimer n elle une idole qu'elle ne connaît pas. Flattée un instant, elle se lasse vite de cette passion respectueuse. Le poète n'est qu'un timide, embarrassant et ridicule.

Et ses meilleurs amis, ceux qui devraient comprendre, ne e jugent pas beaucoup mieux. Eux aussi, ces exaltations les ont sourire. « Nous l'avions parfois doucement raillé, avoue Théophile Gautier, sur ces caprices soudains à l'endroit de emmes aperçues de loin et dont il évitait même de se rappro- cher pour ne pas détruire ses illusions. » Un paragraphe du *Voyage en Orient* répond à ces railleries, qui le touchent au cœur : « J'ai entendu des gens graves plaisanter sur l'amour que l'on conçoit pour des actrices, pour des reines, pour des fem- mes poètes, pour tout ce qui, selon eux, agite l'imagination plus que le cœur: et pourtant, avec de si folles amours, on aboutit au délire, à la mort... Ah ! je crois être amoureux ? Ah! je crois être malade, n'est-ce pas? Mais, si je crois l'être, je le suis... » Gautier, un jour, regrettera d'avoir souri.

Pour jouer les Don Juan, ce rêveur n'a rien de ce qu'il faut : ni l'égoïsme, ni l'élégance. « Il n'a jamais été bien habillé des pieds à la tête, déclare Arsène Houssaye : si l'habit était neuf, le chapeau manquait d'un coup de fer; si le pantalon

était irréprochable, la bottine tirait la langue. Quand il avai de l'argent, il le dépensait mal, comme son ami Balzac (1)... Au milieu de ces dandys, comme parmi les bousingots, i reste un isolé.

Il n'est pas fait pour la vie mondaine, indifférente et scep tique. Ses goûts, sa curiosité du moins, lui feraient cherche plutôt la société des humbles. Partout où il passe, c'est un de ses joies de se mêler à la foule, de s'absorber en elle, d partager ses plaisirs. Il aime ces fêtes un peu vulgaires o s'épanouit la grosse gaîté franche. Volontiers, il s'arrête dan ces guinguettes où semble se survivre le passé, dans les auber ges de village, dans les brasseries d'Allemagne, comme dan les cabarets des halles. Le vieux Paris surtout l'enchante, c Paris que le Paris élégant ne connaît plus, ses ruelles tortueu ses entre les vieilles maisons branlantes, les verdures de grands jardins par-dessus les murs qui croulent, toute cett cohue grouillante de gens en haillons, les bavardages des com mères sur le pas des portes, les bousculades des enfants parm les rires et les pleurs. Plus loin encore, la mélancolie des ban lieues, les prairies lépreuses, les chantiers abandonnés, le carrières où l'on côtoie des vagabonds et des bandits.

Ceci n'est pas une curiosité d'artiste, une affectation. Personn n'a plus de sincérité dans ses goûts; la littérature n'y est pou rien. Il suffit de lire *la Bohême galante*, ce livre exquis où i y a de tout : du pittoresque et de l'émotion, du sourire et d l'angoisse, de la réalité et du songe, des dissertations littéra res et des paysages pleins de fraîcheur, des odelettes travai lées dans le goût du XVI^e^ siècle et des chansons où chant l'âme même de la race; cela d'une aisance, d'une purete d'une souplesse, d'une fluidité admirables de style.

§

Là est le véritable Gérard. On s'est évertué à en faire u personnage de roman. Sa folie a surexcité les imaginations qu l'ont voulue tragique, extravagante. Plusieurs années avant l crise, remarque Champfleury, l'originalité, le mystérieux d cette existence soulevaient bien des curiosités : « Sa vie errant les aventures qu'on racontait de lui dans Paris l'avaient tran formé de son vivant en personnage légendaire (1). » Ce fu

(1) *Le Livre*, février 1883.
(2) Champfleury : *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, p. 164.

ien pis après sa mort ; et Champfleury pourrait s'accuser lui-
ême. Il a travaillé à cette légende, il a ramassé dans ses sou-
enirs toutes les excentricités du poète ; nous les connaissons
urtout par lui. Dans un très bon article de la *Revue fantai-
iste* (1), Asselineau a expliqué de la façon la plus simple quel-
ues-unes de ces « prétendues folies ». Vainement. L'histoire
es *Poissons de plomb*, celle du *Trésor des Tuileries*, de *la
irène d'Amsterdam* n'en sont pas moins restées articles de
oi. Allez demander à des chroniqueurs de sacrifier une anec-
ote à effet !

Parmi ces anecdotes, pourtant, il faudrait faire un choix.
est certain que si l'on examine gravement jusqu'à ses moin-
res boutades, si l'on discute, avec un dogmatisme de méde-
in aliéniste, tous ses paradoxes, toutes ses fantaisies de lan-
age et de conduite (2), si l'on relève comme dépourvues de
ens toutes les allusions dont le sens nous échappe, il est
acile de conclure à la folie. Je me demande seulement quelle
orrespondance un peu libre ne permettrait pas un diagnostic
nalogue. Pendant l'été de 1854, lors de son dernier voyage
n Allemagne, Gérard écrit au Dr Blanche :

Mon cher Blanche,

J'ai bien des reproches à me faire sans doute, mais vous m'excu-
erez en pensant que mon voyage actuel a pour but la distraction et
uelque peu l'étude, ce qui fait que, jusqu'ici, je l'ai accompli un
eu au hasard, comptant surtout réunir assez de matériaux pour
ravailler longtemps. Votre dernière lettre a été pour moi un repro-
he bien sensible et m'a troublé au moment où j'espérais beaucoup
e plaisir de mon voyage à Weimar, d'autant que je l'ai ouverte en
résence de Liszt, qui m'avait accompagné jusqu'à la poste. De plus,
e temps s'est mis de la partie et la fête d'Eisenach n'a pu avoir lieu,
e qui nous a tous attristés. Cependant, j'ai pu profiter de l'hospi-
alité offerte, mais seulement deux jours, car Liszt a dû partir pour
e nord. Je ne sais si je le reverrai cette fois. Je me rapproche, car je
uis bien inquiet de n'avoir pas de nouvelles de mon père.

Il est difficile de trouver en tout cela une trace, si légère
oit-elle, de trouble mental. Avec la meilleure volonté du

(1) Livraison du 15 septembre 1861.

(2) « Le plaisir de contrarier les Philistins nous poussait à des bizarreries concer-
ées du goût le plus douteux... Quelques propos étranges nous faisaient bien ou-
rir de grands yeux, mais il les expliquait d'une façon si ingénieuse, si savante et
profonde que notre admiration pour lui en augmentait. » Th. Gautier, *Portraits
souvenirs*, p. 37.

monde, on ne découvre rien de suspect. Champfleury ne peu avoir aucun doute (1). Sur le brouillon de cette lettre, pou tant, cette note de sa main, avec sa signature : « Lettre d Gérard pendant sa folie. On l'a retrouvée telle quelle dans se papiers. »

A aucun moment, à vrai dire, il n'a semblé que cette ra son fût définitivement perdue. Après chaque atteinte du ma ce sont quelques mois, au moins, de répit, pendant lesque on croirait à une guérison complète. La première crise, e 1841, n'a pas été très grave. Elle lui a laissé seulement l regret de voir interrompues les belles rêveries de son imag nation. Il a retrouvé toute sa vivacité d'esprit, l'ardeur a travail, l'enthousiasme d'autrefois. Les dix années qui suiven sont parmi les plus actives de sa vie ; c'est l'époque de grands voyages qui lui rendent toute sa confiance en lui même : « Ce que c'est que de changer de latitude ! En Alle magne, nul ne songe à me trouver fou (2) ! »

A la fin de 1851, les inquiétudes se sont réveillées. L'édi tion définitive du *Voyage en Orient* a demandé, en avril, u effort sérieux et lui a valu quelques déboires. Charpentier a reculé devant certaines dépenses qui auraient facilité le suc cès. — Du 15 avril :

Mon cher Charpentier,

Je viens de chez Bida ; je lui ai exposé la chose et lui ai dit qu'i fallait vous traiter en ami. Il parlait de 500 et s'est arrêté à 400. J pense que ce n'est pas cher, attendu que c'est un dessin de premie ordre et que de pareils se vendent jusqu'à 1500. Consultez d'ail leurs là-dessus. Il a travaillé 3 mois et dépensé 120 fr. de modèle e son principal désir est de voir le dessin bien placé. Il ne le céder certainement pas au-dessous, c'est pourquoi je ne vous dis pas l mot 500. Bida gagnera encore au salon prochain par les belles cho ses qu'il a en portefeuille. Le temps lui a manqué pour les expose cette fois. Si vous voulez, nous irons le voir ensemble ; il déménage et cela ne pourra être que dans trois ou quatre jours. Vous verre ses magnifiques dessins d'Egypte et vous entendrez ses regrets de c que j'ai traité avec vous. N'importe ; je pense que s'il y avait lieu plus tard à une édition illustrée, vous concéderiez bien quelques

(1) Lui-même a cité, comme très raisonnable, une lettre tout à fait analogue à celle-ci, de la même époque et sur le même sujet. Il est vrai qu'il se trompe sur la date. *Grandes figures...* p. 209.

(2) Pensées publ. par Houssaye, *Presse* du 7 septembre 1865.

extraits, avec une addition de texte particulière à la publication. Nous causerons de cela. J'ai rendu la 4e feuille, et je vais à l'imprimerie pour la 5e. Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Les négociations avec Bida n'ont pas abouti et Gérard en a été assez vivement affecté. Il suffit de regarder l'écriture de ses lettres à Charpentier : elles trahissent à ne pas s'y tromper cette surexcitation nerveuse. La mise au point des deux volumes s'est faite avec une hâte fébrile. Lettre non datée :

Mon cher Charpentier,

Je ne reçois vos lettres qu'aujourd'hui... Comme j'allais tous les jours à l'imprimerie, je ne m'attendais pas à une lettre de vous. Enfin, voici le titre. Je pense qu'il est inutile de mettre *pendant les années...*, ce qui ferait vieillir vite le livre. Mon grand travail a été au contraire de supprimer les choses du moment et d'avoir un ouvrage général... On pourrait seulement mettre

Egypte — Liban — Turquie

ce qui exprime tout.

Je n'ai jamais été en arrière pour la copie. J'avais donné une centaine de pages, dès les deux tiers du 1er volume, et j'ai donné autant « quand on m'en a redemandé » à première réquisition. Aujourd'hui, j'attends depuis samedi les 3 premières feuilles qu'on m'a promises, mais je vais donner encore cent pages demain et je ne crois pas qu'on ait eu à les attendre. Du reste, le 1er volume a été assez lestement fait et réellement je ne me suis guère occupé d'autre chose depuis deux mois. Vous devez tenir plutôt encore à avoir un ouvrage très soigné et digne de rester, qu'à arriver quelques jours plus tôt que le possible. Je crois du reste que nous aurons peu de difficultés maintenant. Mais j'ai fait tout en conscience, et l'imprimerie m'a vu tous les jours, sauf ceux où rien n'était à faire. Vous savez en outre qu'on remet toujours un peu la faute sur les auteurs. Enfin, nous avons déjà un beau volume...

Le 23 avril :

Mon cher Charpentier,

Je viens de porter presque toute la copie restante à l'imprimerie. Si je ne l'avais pas donnée plutôt, c'est qu'ayant changé de place une série de chapitres, je craignais les remaniements.

Je vous avais prévenu qu'il y avait plus à faire dans le 2e que dans le 1er volume. J'ai ajouté de la copie pour les liaisons. J'ai dû soumettre aussi une feuille à des gens de Constantinople pour éviter

les inexactitudes. Je viens de rendre cette feuille, en en donnant la mise en pages.

Il n'y a donc qu'une feuille que j'aie demandé à voir en placards, et c'est l'usage, particulier à l'imprimerie de M. Gratiot, de ne pas donner de placards, qui m'a exposé à quelques coupures précédemment. Cependant, ces dernières ne portent que sur deux ou trois feuilles, et il y a au moins les trois quarts de feuilles qui sont revenues avec des corrections purement de détail ou typographiques, sans remaniements.

Vous comprenez que je tiens surtout à faire mon édition classique et guère de fautes autant que possible. Je me suis donné beaucoup de peine pour cela, n'ayant pas manqué de venir à l'imprimerie tous les jours, sauf quand il fallait attendre. Je le fais dans l'intérêt non seulement de cette édition, mais des autres que j'espère.

Ce que je donne à présent forme un bloc où il n'y aura que peu à revoir, ainsi que dans le 1er volume, qui n'a été retardé que sur 3 feuilles, lesquelles, ajoutées à l'ouvrage, lui donnent, je crois, beaucoup de valeur.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Puis, c'a été, le 27 décembre, la première de *l'Imagier de Harlem* : beaucoup de fatigues encore, dont G. Bell a raison de redouter les conséquences. De violentes douleurs de tête, une certaine lourdeur d'esprit semblent, un instant, annoncer une rechute... Mais, au printemps, les fâcheux symptômes ont disparu. Gérard a retrouvé son entrain. Il s'intéresse aux débuts de son ami Stadler dans la carrière d'auteur dramatique. Le 22 mars 1852 :

Mon cher ami,

Verteuil vous a inscrit pour jeudi (sauf changement) avec une autre pièce en un acte (1). Je lui ai dit que vous n'aviez qu'un acte, ce qui l'a décidé. Tâchez au surplus d'y aller demain. Je suis arrivé à temps parce que Beauvalet était venu demander lecture pour un *Roméo et Juliette*. Si vous voyez M. Varin, dites-lui donc qu'il peut faire toucher le matin chez Porcher, 6, rue de Lancry.

Votre ami,

GÉRARD.

Deux mois plus tard, une autre lettre écrite d'Anvers, à

(1) Verteuil, le premier des quatre secrétaires de Houssaye, à la direction du Théâtre français. Il s'agit du *Bois de Daphné*, comédie antique en 2 actes et en vers. Repoussée par le comité, sauf les voix de Houssaye et de Brohan, elle fut imprimée en juillet 1852. Voy. Houssaye, *Confessions*, I, p. 382.

Stadler encore, nous le montre plein de jeunesse et de gaîté (la date manque, comme à l'ordinaire, mais il est facile de la deviner) :

Mon cher ami,

Je vous écris du port d'Anvers, du fond d'un estaminet d'où je regarde se coucher le soleil à travers les mâts des vaisseaux. J'attends l'ouverture des riddecks, endroits charmants où l'on voit danser le sexe facile. Je me bornerai, j'espère, à ce plaisir que le jeune V. H. m'envie en ce moment, forcé qu'il est de faire gravement la société de son père à Bruxelles. J'ai quitté aussi et laissé assez mornes le A. D. et le Parf. son ami intime actuel (1). Ces hommes travaillent effroyablement; je n'ai pas eu encore tant de courage. Il s'agit demain matin d'attraper le vapeur néerlandais et de se réveiller à temps. Vous vous étonnez sans doute de ne me voir qu'ici, mais je me suis arrêté partout sur ma route et à Bruxelles notamment, où l'on m'a trop nourri. Je me mets d'aujourd'hui au régime du hareng saur, car, en quittant Bruxelles, j'ai été affligé ce matin d'un beefsteack de 92 centimes; ils sont meilleurs à 75 chez Véry. C'est du reste la seule dépense culinaire que m'ait coûtée mon séjour. Mais le reste! Le D. est très bien logé avec le Parf. et sa fille. Il magnétise une boulangère hystérique et lui fait faire des contorsions surprenantes dont elle n'a plus le souvenir au réveil..... L'émigration est assez réservée et peu apparente, quoiqu'elle se compose de plus de mille personnes. Je me suis un peu amusé à la kermesse d'Ixelles, dimanche passé.

Arrivons au sérieux. Remettez la lettre ci-incluse à Georges; elle contient ceci de grave que je suis fâché qu'il ne soit plus temps, ce 12, de vous prier d'aller donner congé de ma turne. S'il était encore temps, faites-le, mais ne vous en préoccupez pas autrement. Adieu.

GÉRARD.

Ce voyage en Hollande lui a fourni la matière d'un article paru le 15 juin 1852 à la *Revue des Deux Mondes* sous ce titre : « Les fêtes de mai en Hollande. » En août, il s'entretient avec Buloz de nouveaux projets :

Mon cher Monsieur,

Vous allez voir que cela me coûtera plus que cela ne me rapportera, comme le voyage de Hollande. Quand vous m'avez écrit, j'étais dans le Valois, faisant le paysage de mon action. J'y repars au premier

(1) Noël Parfait, représentant du peuple, inscrit sur la liste d'expulsion du 9 janvier 1852. Dumas l'accueillit à Bruxelles dans son appartement, 73, boulevard Waterloo : en échange de cette hospitalité, Parfait faisait office de secrétaire. Voy. Charles Hugo, *les Hommes de l'exil*.

rayon de soleil. J'ai trouvé de bonnes choses et cela prend du développement. Pour moi, c'est fini, c'est-à-dire écrit au crayon sur une foule de morceaux de papier que je n'ai qu'à récrire ; un bon coup de collier de trois ou quatre jours. Mais il faut que je reparte pour décrire une chasse à la loutre et pour des détails de mœurs. Maintenant nous serons forcés de faire un écrit, à cause de l'éditeur, pour marquer les époques. Je doute bien d'être prêt pour la fin du mois ; mais, n'est-ce pas, il vaut *mieux* que ce soit *mieux*. Toutefois, c'est encore possible, mais je vous préviens. Il serait impossible pourtant que cela n'arrivât pas au 15 suivant. Cela m'est nécessaire en tout cas. L'affaire d'arrangement avec des Anglais qui m'achètent *les Illuminés* m'a un peu fait perdre de temps, mais il s'agit de plus de cinquante centimes! A ces jours-ci.

Votre dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

Ces projets ne se réalisèrent pas. Jusqu'au 15 août de l'année suivante, Gérard ne donne rien à la *Revue des Deux Mondes* : il est vrai qu'à cette date il lui donnera un chef-d'œuvre, le petit roman idyllique de *Sylvie*.

L'approche de l'hiver est toujours un moment critique pour ce grand coureur, amoureux de la nature et de la vie libre. C'est le moment où l'absence d'un foyer véritable se fait le plus durement sentir, où deviennent plus pénibles les préoccupations d'ordre matériel. Sans doute, on ne peut dire que la misère l'ait conduit à la mort. Depuis le succès du *Voyage en Orient*, les revues sont toujours disposées à accepter ses articles ; il a des amis véritables qui se plaignent seulement de sa discrétion..... Il n'en est pas moins vrai qu'avec son insouciance habituelle les embarras d'argent sont fréquents. *Le Livre moderne* a publié une lettre du 21 novembre 1851, dans laquelle il fait part à un ami de sa détresse et lui demande d'intervenir au ministère en sa faveur ; trois cents francs pourraient suffire, mais 125 francs par mois, de décembre à mars, le mettraient tout à fait à l'aise.... Après *les Illuminés*, nouvelle tentative :

Mon cher ami,

N'oubliez pas ce que je vous ai dit ; c'est un coup d'épaule qui sauvera mon hiver et dont je serai profondément reconnaissant. Je ne songerais pas à cette démarche, moi qui viens de travailler douze ans sans demander aucune aide ; mais ayant été si dangereusement malade l'hiver dernier, je vois avec crainte revenir, avec la mauvaise

saison, un certain état de santé qui me commande un peu de repos et de soins.

Vous savez que c'est l'excès de travail qui m'avait mis en danger et j'ai encore beaucoup écrit depuis. J'ai publié deux volumes, *les Illuminés* et *Lorely* et des articles dans les Revues.

Si ce que je demande pouvait s'appliquer aux fonds d'encouragement pour l'art dramatique, mes titres sont deux opéras comiques, *Piquillo* et *les Monténégrins*, et trois grands drames, *Léo Burckart*, *le Chariot d'enfant* et *l'Imagier*, qui a rouvert la Porte-Saint-Martin.

Si c'est sur les fonds des lettres, vous savez que je dois exécuter pour Furne un voyage descriptif de la Méditerranée, pour lequel j'ai été choisi comme auteur du *Voyage en Orient* publié par Charpentier. Il faut que je commence en mars et que je me prépare jusque-là. Agissez pour le mieux, en faisant comprendre ces motifs et connaître mon peu d'habitude des sollicitations. Je ne crois demander que ce qu'on pourrait placer moins bien, considérant le soin de santé nécessaire et la certitude que j'ai de m'employer ensuite à des travaux utiles.

Je vous confie le soin de parler pour moi, à vous qui m'avez si bien soutenu quand j'étais souffrant cette année.

Votre ami,

GÉRARD DE NERVAL.

La demande, après de longs retards, fut accueillie. C'est, du moins, ce qui ressort d'une lettre du Dr Blanche du 11 octobre 1853 :

Monsieur,

Il ne sera pas nécessaire que Gérard vous donne une procuration pour que vous puissiez toucher l'indemnité allouée par le ministère d'Etat. Cette somme de 400 fr. doit être comptée par l'administrateur du Théâtre Français, et il a été convenu avec M. Camille Doucet que je vous prierais de vous rencontrer avec moi chez lui, jeudi, à l'heure qui vous sera commode. Veuillez donc m'écrire un mot à ce sujet.

Gérard ne va pas encore bien...

Cette année 1853, en effet, a été pour le poète une année pénible. Son mal s'est rapidement agravé. Une crise, au printemps, l'a retenu à la maison Dubois, et il a eu de la peine à se relever. Du 26 mai, cette lettre à Stadler, alors en voyage dans le midi de la France :

Mon cher ami,

Je vous écris très au hasard et ce qui m'a fait hésiter, c'est que j'ai

rencontré le grand brun avec qui nous avons déjeuné un jour chez Cousinet, et qui m'a dit que vous deviez aller beaucoup plus loin que Lyon, vu des circonstances qui vous y entraîneraient... Je vous dirai du reste qu'il n'y a rien de bien nouveau. Je me sens beaucoup mieux et je reprends, ce qui a été difficile et est dû, avant tout, à vous. J'ai beaucoup erré, mais je retrouve peu à peu le goût du travail. Ecrivez-moi donc si vous êtes encore là. Je n'ai rien reçu de là-bas ; peut-être n'ont-ils pas mon adresse, mais j'ai fait un petit travail qui me soutient en attendant... Vous amusez-vous un peu dans cette localité, tout au travers du travail ? Chez nous le temps change à tous momens et il est rarement beau. J'espère pour vous que vous aurez fait la grande tournée dont on m'a parlé et que ma lettre ne vous trouvera qu'au retour; si non, revenez-nous vite.

Votre affectionné,

GÉRARD.

On ne trouve plus ici l'aisance et la gaîté habituelles de Gérard. Il y a, semble-t-il, quelque tristesse, et surtout une lourdeur de style qui inquiète. Quinze jours plus tard, il est vrai, cette impression s'efface, le ton est différent, les brouillards, une fois encore, se sont dissipés. A Stadler, le 10 juin:

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir. Je suis allé chez Théo pour le portrait (1), il m'a parlé avec grande estime du peintre. Je vais à *l'Artiste* mettre une note pour celui qui fait le salon, c'est sans doute Clément de Ris.

Je vais tâcher de voir au *Pays*, si c'est Saint-Victor, et d'autres. J'en ai entendu parler de tous côtés très favorablement et comme d'une belle chose. Il paraît qu'il fait chaud là-bas ; ici, cela commence. Quand reviendrez-vous ? On m'avait dit que vous iriez peut-être jusqu'en Italie. C'est cela qui serait beau et j'en serais bien content pour vous, malgré l'éloignement. Ici, on ne parle que de guerre, ce qui a surtout l'inconvénient de rendre les transactions difficiles. Du reste, il n'y a rien de nouveau, comme toujours. Quand vous reviendrez, vous retrouverez les mêmes bons hommes faisant les mêmes mouvements de tête, de bras et de jambes, comme les petites figures qu'on fait travailler en versant du sable. Le plus actif, c'est toujours Georges, qui a reçu, ce mois-ci, un second versement concer-

(1) Le portrait de Stadler, au salon de 1853. — « N'oublions pas notre ami Eugène de Stadler, le poète du *Bois de Daphné*, une des plus pures études antiques que l'on ait faites, dont la belle tête allemande et la longue barbe blonde ont fourni l'occasion d'un excellent portrait, d'une vie singulière et d'une ressemblance parfaite à M. Timbal, auteur d'une *Vierge au prétoire pendant la flagellation du Christ*, qui ne manque pas de mérite. » (Th. Gautier, feuilleton de *la Presse* du 9 juillet 1853.)

nant son affaire. Moi, j'ai presque terminé le prospectus. Je me trouve enfin tout à fait bien portant, car, jusque-là, j'avais encore des papillons noirs. Je suis un grand chien de ne pouvoir vous dire combien je vous dois et à quel point vous m'avez sauvé, cette année comme l'autre, d'autant plus que j'ai reçu la lettre et tout. Il est impossible qu'une créature ait plus de reconnaissance pour une autre, mais tout cela vous sera compté ailleurs. Vous le dire est tout ce que je puis.

Votre ami : G.

Mais ce ne seront que quelques mois de tranquillité. Le 26 août, il faut le porter de vive force à l'hôpital de la Charité, pour le conduire ensuite à la maison de Passy.

§

Il est assez difficile de suivre Gérard, dans cette vie agitée et vagabonde dont l'imprévu déroute jusqu'à ses amis les plus intimes. Sa correspondance seule permet de retrouver quelques étapes : là d'abord est son utilité. Mais elle n'a pas un intérêt historique seulement. Parmi toutes les correspondances romantiques qui ont eu les honneurs de la publication, je n'en connais pas de plus variée, de plus délicate, de plus sincère. Sous la limpidité du style, l'âme transparaît, d'une sensibilité charmante. Jusque dans les dernières années, c'est quelque chose de frais et d'ingénu...

Personne n'a conservé plus pieusement le trésor de ses illusions. Il en a vécu, et il en est mort, aimé de tous, sauf des deux êtres que lui-même a le plus aimés. Et peut-on dire même qu'il souffre de la dureté de l'un, de la vulgarité de l'autre ? Obstinément, son rêve embellit la réalité. Rien ne lui fera mépriser l'idole à qui son culte s'est consacré. Rien, de la part de son père, ne le découragera. Les moindres billets qu'il lui adresse sont exquis d'abandon affectueux ; il a avec lui des câlineries d'enfant ; il ne semble pas s'apercevoir de cette froideur ; il veut croire à cette tendresse qui se refuse.

Il l'a peu connu, cependant. Pendant sa première jeunesse, le Dr Labrunie courait l'Europe, à la suite de la grande armée. Le souvenir le plus ancien qu'il en ait gardé est du mois de juin 1814 : un officier à l'uniforme sali, à la figure sombre qui le serrait sur sa poitrine, à lui faire mal. Ce retour, ç'a été la fin de ces belles années de vie libre, dans les prairies du Valois, la fin des idylles enfantines, de toutes ces joies

où rien d'amer ne se mêlait encore. Son père s'appliquera désormais à meurtrir ses illusions; il est venu pour lui apprendre « ses devoirs ». A tous ses goûts, il oppose son bon sens étroit et revêche. Il se refuse à le comprendre. Etre tyrannique, ce serait encore une façon d'aimer; il est pire; il est indifférent et dédaigneux. Même le dénouement ne le touchera pas. Au milieu de l'émotion soulevée par la mort du poète, lui seul conservera son imperturbable sang-froid.

Un peu tard, le Dr Labrunie réfléchit. Au moment de mourir, il confia à Arsène Houssaye quelques lettres de Gérard, « comme pour prouver qu'ils avaient toujours vécu en vive amitié... » Ces lettres sont probantes en effet. Elles prouvent l'affection, si mal reconnue, de ce fils. Arsène Houssaye en a publié quelques-unes dans *la Presse* en septembre et décembre 1862; d'autres ont paru à *la Nouvelle Revue internationale*, le 1er mai et le 15 juin 1894. En voici une encore, que le Dr Labrunie ne reçut pas et qui mérite d'être connue. Elle est datée de Passy, le 21 octobre 1853. En tête de la première page, cerclé de rouge, un dessin assez confus : une mosquée avec quelques caractères arabes; au-dessous, ce mot en lettres grecques, Ισταμβολδα, et cette note : « Ceci est un souvenir de tes études orientales et de mes voyages. »

Mon cher papa,

Tu n'as pas répondu à ma dernière lettre datée de Passy, mais on m'a dit que tu avais envoyé Evariste et que l'on te tenait au courant de l'état de ma santé. Tu sais alors que je vais très bien depuis quatre ou cinq jours, après une rechute, assez grave à ce qu'on dit, et dont M. Emile Blanche m'a tiré. Je n'ai point souffert du reste et je ne puis dire que ma raison ait été sérieusement attaquée. Il y avait seulement une forte agitation due en partie à la contrariété d'être soumis à un régime sévère, en partie aussi à l'effet nerveux que produisait en moi le voisinage des autres malades. Je crains que ceux de mes amis qui ont été admis à me voir (deux seulement, Eugène de Stadler et Georges Bell, que tu as vus avec moi) ne se soient trop inquiétés d'une irritation qui ne tenait qu'à la crainte de ne pouvoir faire mes affaires et répondre à mes engagements. On m'a pleinement rassuré là-dessus, et M. Blanche a eu la bonté de faire faire mon déménagement. On a meublé avec une partie de mes meubles et tableaux une jolie chambre donnant sur un jardin dominé par les maisons de Passy. Nous avons la jouissance d'un jardin et du parc deux fois par jour; enfin, je suis d'une santé ridicule, si bien que je

suis forcé de sauter toute la journée et de faire des exercices gymnastiques pour me calmer un peu. Je suis comme un enfant, je chante et je ris à tout propos, ce qui étonne un peu les gens qui ne savent pas que cela est dans mes habitudes, du moins lorsque je n'ai pas d'inquiétudes graves. C'est toi, avant tout, que je voudrais voir, car bien souvent je ne chante et ne ris que pour m'étourdir, et ne pas penser aux absents chéris, ni aux présents, qui sont de pauvres diables plus malades que moi, convalescent (1). J'avouerai, à la honte de l'art d'Hippocrate, que l'on ne comprend pas assez que le voisinage des malades rend malade, surtout dans les affections mentales ou nerveuses. Les nerfs s'agitent de l'agitation voisine comme les cordes à boyau dont on nous parlait en physique. Je ne puis persuader à personne ici que je suis un peu médecin, ayant suivi deux ans les cours de l'école et la clinique de l'Hôtel-Dieu. On ne veut pas croire que j'ai soigné des malades pendant le choléra et que j'ai fait alors une centaine de visites avec ou sans toi. On n'en douterait pas si je m'étais cru assez utile alors pour demander la médaille. Mais je ne voudrais constater qu'une chose, c'est que, joignant à d'imparfaites études médicales l'observation philosophique et l'expérience, ayant traversé des villes pestiférées comme Damiette et Mansourah, sans la moindre crainte, ayant lutté à coups de chaise contre un terreneuve, devenu enragé depuis et qui avait cruellement déchiré un de mes amis (Éd. Féret), j'ai quelque droit à donner mon opinion et à me dire *Hakim*. Comme je ne mens jamais, ou, du moins, comme je ne mens plus, je deviens un peu comme Cassandre, ce qui me rappelle deux vers de ce bon Lingay, l'ancien secrétaire de M. Guizot :

> Près de chaque ministre, où j'ai daigné descendre,
> J'étais une Cassandre, à côté d'un Cassandre.

Enfin espérons qu'Esculape nous sauvera d'Hippocrate, ou, sans quoi, je me range du parti de Molière et de Jean-Jacques, fût-ce contre toi-même, qui serais bien fâché de m'en vouloir, et qui te traites sans drogues ni prescriptions magistrales, de façon à vivre, Dieu merci, les *six vingt ans* accordés par l'écriture à la race Adamique.

Enfin, écris-moi, envoie mon cousin, viens si tu peux, que je voie un visage de parent, ne comptant plus guère sur mes amis, ni sur mes amies, qui se laissent, je trouve, bien facilement décourager, ou consoler de ne me voir plus.

J'ai appris que cette pauvre Gabrielle était dans un état désespéré, morte peut-être. C'est un de mes grands regrets de n'avoir pu continuer à l'aller voir et assister. Enfin, l'on m'a dit que tu l'avais rem-

(1) L'écriture devient ici, et reste jusqu'au dernier tiers de la lettre, visiblement plus nerveuse.

placée. Mais je ne la regrette pas seulement à cause des services qu'elle te rendait. Elle était aussi très bonne pour moi (1). J'aurais encore bien des choses à te dire, mais l'heure approche où M. Blanche doit venir et j'ai encore à écrire. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils, GÉRARD LABRUNIE DE N.

Cette lettre fut retenue par le Dr Blanche. On lui a « conseillé de ne pas l'envoyer », écrit Gérard le lendemain; elle était « encore un peu bizarre, du moins aux yeux des docteurs (2) ». Bizarreries assez innocentes pourtant, et dont un médecin expérimenté pouvait seul deviner le danger. Les amis de Gérard, que les premières atteintes de son mal avaient si profondément émus, étaient faits à certaines excentricités. Ils commençaient à s'habituer à ces crises périodiques qui le laissaient chaque fois plus las, mais à la suite desquelles ses facultés se retrouvaient à peu près intactes.

Comment prévoir que la prochaine serait la dernière et qu'enfermé de nouveau, le 8 août 1854, à la maison de santé le poète n'en sortirait plus que pour aller à la mort? Emile Blanche l'avait compris. Sans parvenir à le troubler, il avait prévenu le Dr Labrunie de l'imminence du danger; malgré les protestations de Gérard et malgré ses colères, il se refusait à le rendre à la liberté. Une intervention de la Société des gens de lettres l'y contraignit. C'était prendre une responsabilité bien grande et la discussion avait été vive au sein du comité. Champfleury déclare qu'il protesta avec énergie... Mais la supplique de Gérard transmise par l'avocat Godefroid, agent de la Société, était si pressante. Surtout, elle était écrite en termes si mesurés, si calmes!

Passy, 23 septembre 1854.

Mon cher Monsieur,

A mon retour d'Allemagne (3), j'ai cru devoir vous aller rendre compte des démarches que j'avais faites, dans l'intérêt de mes confrères, principalement à Leipsick et à Weimar, pour obtenir la réalisation et l'exécution des traités internationaux relatifs au *droit de traduction*. J'avais à cœur surtout de me rendre digne de répondre à la confiance de M. le ministre de l'Instruction publique qui m'avait honoré d'une mission et m'avait donné en outre quelques instructions

(1) Ici, un de ces signes cabalistiques qui lui sont familiers.
(2) *La Presse*, 22 septembre 1862.
(3) Le dernier voyage en Allemagne, mai-juin 1854.

verbales. Vous avez paru prendre intérêt aux détails que je vous ai donnés, à la lecture de la note de M. Ackermann de Leipsick que j'avais rapportée, aux réponses aussi qui m'avaient été faites par le docteur Kobb d'Augsbourg, par MM. Liszt, Hoffmann de Fallersleben, et par M. Ferrière-Levayer, notre ministre à Weimar. De plus, vous avez eu la complaisance de vous charger d'écrire en Angleterre et en Espagne pour m'y assurer la propriété du nouveau livre, intitulé *Aurelia*, dont je vous ai montré les premiers cahiers. Je regrette de vous avoir un peu pressé à cet égard, mais les deux premières feuilles étaient sous presse et je ne croyais pas avoir à m'occuper encore de ma santé. Deux jours après notre entrevue, j'avais fait partir à Leipsick le premier article composé pour la Revue de Paris et j'allais vous adresser quatre épreuves pareilles, lorsque M. Blanche, mon médecin, a jugé que la fatigue du voyage, jointe aux démarches multipliées que j'avais faites à mon retour, m'avaient fatigué, ce qui était en effet, et m'a conseillé quelques jours de repos. Depuis deux mois, j'ai été soumis à une hygiène sévère et ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'est permis de communiquer par écrit avec des amis ou parents. Toutefois, n'ayez aucune inquiétude sur l'exécution du travail, qui est à peu près terminé et dont les corrections peuvent s'effectuer sur épreuves. Une partie est imprimée dans *l'Artiste* et les deux fragments sont destinés à se rejoindre. J'ai à Passy la presque totalité de la copie manuscrite. Il est d'autant plus important que je sache maintenant à quoi m'en tenir, que c'est là le seul tourment d'esprit qui me reste, la saison favorable pour nos affaires étant déjà avancée. J'étais au moment de conclure un arrangement avec M. Dutacq du *Pays* pour une somme importante. Il m'achetait les droits d'auteur de plusieurs volumes et je crains que l'incertitude présumée de ma santé ne fasse obstacle à ses bonnes résolutions dont il m'a assuré à deux reprises. Vous voyez qu'il n'y a pas de temps à perdre, vous qui savez mieux que tout autre que de telles affaires tiennent surtout à ce qu'on sait en saisir l'occasion. Je serais replongé dans une bien triste incertitude si, par trop de préoccupation de ma santé, on me mettait hors d'état de faire face à mes nombreux engagements et de payer même les frais de ma maladie, ne voulant pas avoir recours à la caisse de la Société. Je vous prie donc, mon cher Monsieur, de vouloir bien envoyer à Passy un de nos commissaires, pour assurer M. le docteur Blanche de l'importance des détails sur lesquels je viens d'appuyer, afin que selon la promesse qu'il m'en a faite hier, je puisse, sans trop de travail, reprendre la direction d'affaires importantes pour mon avenir et qui ne peuvent être traitées que par moi-même. J'ai, d'autre part, écrit à mes parens, dont les plus proches sont venus me visiter et je pense que, si vous m'envoyez un de nos confrères, on ne refusera pas de me laisser communiquer avec lui. On

peut venir de votre part depuis le matin jusqu'à cinq heures, ou l soir jusqu'à six ou sept heures.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

à Passy-les-Paris,
Maison de santé du docteur Blanch
1, rue de Seine.

Le procès-verbal de la Société des gens de lettres est dat du 9 octobre. Le Dr Blanche s'inclina, et, le 19, commençai cette agonie, — ces courses éperdues sous la neige d'un hive particulièrement rigoureux. Ce que fut la vie de Gérard, du rant ces dernières semaines, personne ne pourrait le dire Personne même ne connut son domicile, car il avait donné cong à son hôtel garni de la rue Neuve-des-Bons-Enfants. A diver ses reprises, quelques-uns de ses amis le virent apparaître loquace et nerveux, vêtu toujours de son éternel habit noir et c'était, pendant quelques instants, un feu roulant de para doxes, les éclats d'une gaîté forcée, ou des phrases de déses poir, brusquement interrompues. Mais ils essayaient en vai de le retenir, ou de l'interroger, ou de venir à son aide : il s défendait de leur amitié, comme d'une curiosité indiscrète.

Chacun d'eux a pieusement noté le souvenir de la suprêm rencontre : Théophile Gautier et Maxime Du Camp, le 20 jan vier, dans les bureaux de la *Revue de Paris;* le bibliophile Ja cob, le 23; Georges Bell et Philibert Audebrand, le 24, a dîner de Béatrix Person; Charles Asselineau, le 25..... Puis au matin du 26, un avis laconique de la police les priait d passer à la morgue, pour reconnaître le corps. Un apprenti sortant d'un garni voisin, avait aperçu ce cadavre.

La nouvelle ne mit pas longtemps à se répandre. La cons ternation fut générale. Pendant quelques jours on ne parla pa d'autre chose. On plaignit le désespéré, on fit le procès de l société indifférente, on risqua des hypothèses, on disserta su les causes et les circonstances probables de la mort. Ce fai divers faisait plus, pour la gloire du poète, qu'une vie entièr de travail. Les artistes, les écrivains, la foule innombrable de curieux, tout Paris défila dans la ruelle sinistre...

A quelques pas de là, remarque Champfleury, sur la plac du Châtelet, la *Renommée* du sculpteur Bosio dressait vers l ciel gris l'ironie de ses palmes d'or.

JULES MARSAN.

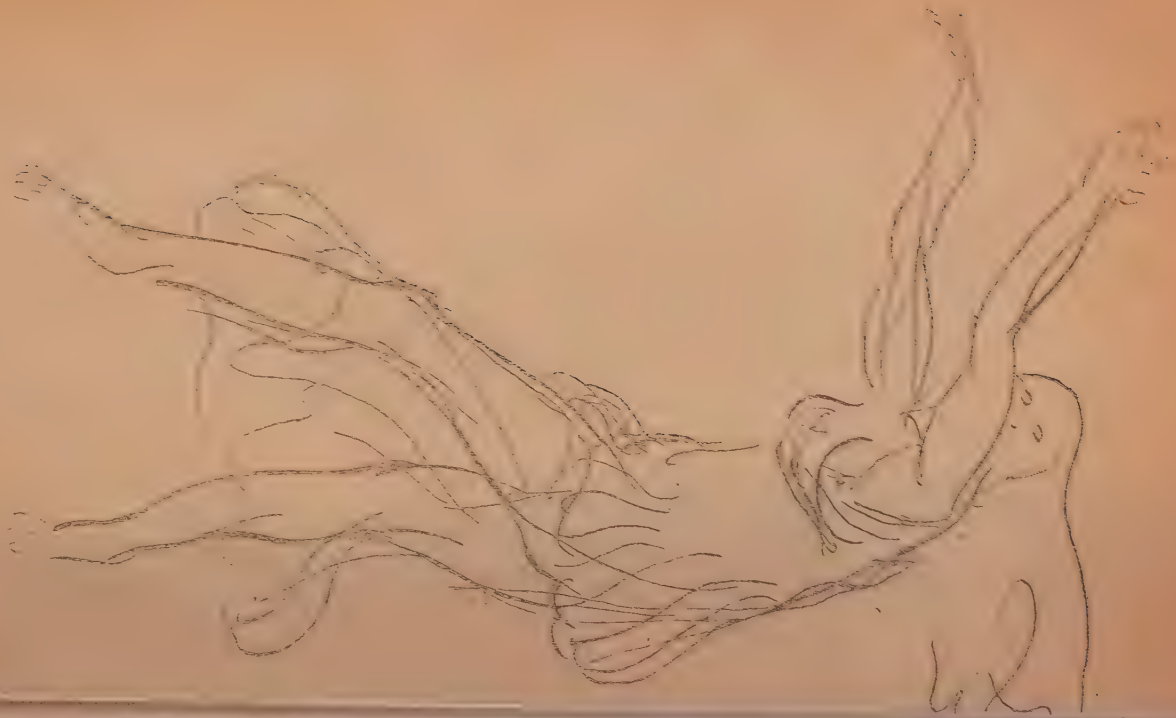
ES DANSES

D'ISADORA DUNCAN

PAR

JEAN PAUL LAFITTE

IV. — LE RETOUR DES GUERRIERS



POÈMES

POEME LIMINAIRE

Je suis venue: accueillez-moi, terres nouvelles !
Vos chemins sont nombreux, mes pieds seront fervents ;
Accueillez-moi, fleuve des airs, ruisseaux des vents
Par qui toute fraîcheur à mon front se révèle,
Et toi, livre éclatant que mes regards épèlent,
Forme du jour que j'attendais, soleil levant!

Attentive, appliquée à lire chaque signe,
Assemblant le dessin, la couleur et le son,
Je vous pénétrerai, rythme secret des lignes,
Votre complexité deviendra ma leçon.

Parlez-moi, bras levés, muscles tendus des chênes,
Fourches des châtaigniers, fanenses de l'azur,
Sequins dansants des peupliers, gestes obscurs,
Mains qui vont promener la nuit sur les fontaines,
Marronniers aux doigts noirs, profilés sur le mur !

Tintez, pluie, aux cailloux, sur les pierres aiguës,
Froissez le taffetas des arbrisseaux ployés,
Roucoulez aux ruisseaux où gonflent les ciguës,
Au bout des rameaux secs, égrenez des colliers,
Et rejaillissez, mate, aux feuilles du figuier!

Violoncelle du vent, vibre tes harmonies!
Cassolette du son, orchestre du parfum,
Exaltez sur mes mains vos saveurs réunies,
L'odeur de mousse humide et l'iode de l'embrun,
La soude des grands feux de varech, un à un

Echelonnés, là-bas, sur le nord de la côte,
Le miel fort du blé noir, l'odeur des meules hautes,
Et le multiple accord des feuillages divers
Supporté par la basse inlassable des mers!

Mon âme vous sera patiente et profonde:
Je suis celle qui veut d'un amour obstiné,
Ouvrez-moi lentement votre alphabet fermé,
Que je vous lise, immense écriture du monde!

Ceux qui m'ont vue hier me chercheront en vain :
Je tiens le voile clos sur ma face hermétique,
Un parfum différent flotte sur ma tunique,
La trace de mes pas ne les instruira point.

D'où je viens ? Qui je suis? je ne sais plus... silence...
C'est ici mon pays que je n'ai jamais vu:
J'y vivrai, car je suis l'hôte toujours prévu,
J'en pressens l'étendue et j'en sais l'abondance.

J'y goûterai, suivant les saisons, tour à tour,
La substance du grain sous l'hiver du labour,
Septembre aux vergers roux qui mûrit et recueille,
Et, buisson lourd de fleurs, de rameaux et de feuilles,
J'y croîtrai dans la joie active de l'amour.

LA LEÇON

Trisaïeule aux yeux roux striés d'or, qui portais
Un modeste fichu de linon tout uni,
Dont courait l'ourlet pur, tout repassé de frais,
Sur cette chair de fleur que ton sang nous transmit,
Ce n'est point ta jeunesse brève que j'envie,
Ni la terrasse du notaire, ton époux,
Qui, près de tes seize ans, par les soirs du mois d'août,
Quand l'ombre élargissait la Gironde endormie,

Heureux, stable et goûtant un honnête repos,
e montrait, déhalant leurs formes alourdies,
Les trois-ponts espagnols qui rentraient à Bordeaux.

Non, la seule minute ardente de ta vie,
Celle dont il m'eût plu d'éprouver l'énergie,
Celle dont m'a hanté le tragique sursaut,
Te dressa toute blanche et face à l'échafaud.
Comme avec passion, par toi, je l'ai vécue!
Combien j'ai recueilli, lucide et suraiguë.
Cette image rapide et ferme qui fut toi!
Ce front uni, ces yeux bien clairs, ce buste droit,
Et, sous les plis que croise une chaste élégance,
Ce cœur viril qui fait sa grande expérience
Et qui, sans défaillir la menant jusqu'au bout,
D'un rythme sûr et plein battra ses derniers coups!

Je voudrais, comme toi, savoir que voici l'heure,
Le bien envisager d'un cerveau net encor,
Et promener sur le visage de la mort,
Pour le mieux éclairer, ma flamme intérieure.
Je voudrais, — à mes fils que l'angoisse a penchés
Sur les mains déjà presque exangues de leur mère, —
Dire ceci : — « Bientôt vous clorez leurs paupières
Sur ces yeux lumineux qui vous ont tant cherchés.
Ce sera bien : ils ont, au fond de leurs prunelles,
Reçu, puis élargi pour mieux l'interpréter,
La fuyante beauté des formes naturelles,
Ils ont, passionnés mais subtils dans leur choix,
Goûté l'ordre, le nombre et l'éclat des images ;
Mais, pour s'émerveiller d'un plus grand paysage,
Ils rejoignaient leurs cils et regardaient en moi ;
Chaque jour recueillis, fervents d'une lumière
Dont ils ont su l'ardeur et le frémissement,
Considérez qu'ils vont reprendre seulement
La méditation qui sera la dernière.

Puisque, joyau modeste acquis à sa maison,
L'aïeule précisa l'exemple et la leçon,
Puissé-je, indiscutable et vivante mesure,
Etre à mon tour, mes fils, le geste qui rassure,
L'amour qui s'est hâté pour vous mieux prévenir,
Et, vous passant la torche avec des mains obscures,
Bien affirmer pour vous par mon seul souvenir
Qu'il est très simple et très facile de mourir. »

VIENS, LUMIÈRE DU SOIR

Viens, lumière du soir, voici la mer étale,
Le Dahouet et les Pois, par la vapeur grandis,
Entassant à leur pied des ombres colossales,
Massent un écran noir sur le large infini.

Au-dessus d'eux, dans l'air d'argent qui le disperse,
Le soleil, — presque bleu comme un gros diamant, —
S'allonge sur la baie où le ciel qu'il renverse
M'aveugle d'un éclat intolérable et blanc.

Viens, lumière du soir : les fougères sont rousses,
Septembre refleurit l'ajonc au ras du sol,
Le cirque de l'Arrhez a des courbes plus douces,
L'alouette de mer va raccourcir son vol ;

Coule tes biseaux d'or aux paillers des villages,
Sur les toits inégaux du port, allonge-toi !
Tout est sonorité au bord de ton passage
Et c'est dans du cristal que le ciel te reçoit.

O lumière du soir, expressive, et plus belle
Que l'aube et que la bouche ardente des midis,
Plénitude où s'enclôt la force virtuelle
Que rayonnent vers nous les destins accomplis,

Sagesse sans orgueil, sereine expérience,
Je t'offre mon été comme un fruit à mûrir,
Que sa chaude saveur absorbe ta substance :
Viens, lumière du soir, apprends-moi à vieillir.

LA JOIE

J'ai une robe neuve, mes sœurs ; parmi vous,
Nulle ne peut avoir revêtu la pareille ;
Nulle n'a fait, de son épaule à son genou,
Glisser, bruire et chatoyer tant de merveilles.
Non, ce n'est point le songe imagé d'autrefois,
Ni les sommeils prestigieux de mon enfance :
Mon désir n'allait point aussi loin, ni ma foi,
Tout m'en obscurcissait l'obscure prescience...
Et qui donc m'eût fait soupçonner qu'elle existât ? !
La voici. Elle est tiède, et profonde, et bien mienne !
Son tissu est vivant pour écouter mes veines,
La sève les féconde aux réseaux de mes bras,
Je sens sur tout moi-même une gloire étalée,
Le baiser d'un destin prodigue et fastueux :
Que de force, que de douceur y sont mêlées,
Et quel frémissement me descend sur les yeux!
— L'autre, celle d'avant que vous avez connue,
Mes sœurs, s'était ourlée aux ronciers agressifs,
Sa fièvre me buvait comme une eau répandue,
Ses rubans me cerclaient d'un anneau corrosif ;
Elle était une amie amère et trop fidèle :
Dur, son busc orgueilleux s'incrustait dans ma chair,
Et mon corps, soutenu mais ravagé par elle,
Lui redevait son mal intolérable et fier.
Elle était mon cilice, et ma haire, et ma cangue,
Le drap de mon sommeil, le toit qui l'abritait,
L'éternel aloès proposé à ma langue,
Mais l'habitude était venue... et j'acceptais.
Mes sœurs, hors de la gaîne où je vivais roidie,

Mon cœur n'a pu, d'un coup, battre assez largement,
Trop longtemps opprimé, mon geste balbutie,
Il est un écolier, car le bonheur s'apprend.
Mais, peu à peu, mes mains s'attachent à la soie,
Mon corps apprivoisé la goûte et s'y complaît,
Sa richesse m'épouse : il me faut désormais
Un seul manteau, un seul joyau, un seul abri : ma joie!

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE.

SWINBURNE

Pour quiconque n'a pas aujourd'hui passé l'âge mûr, il est difficile de se former une idée de ce que le nom et la célébrité d'Algernon Charles Swinburne signifiaient, il y a quarante ans, pour ceux qui étaient alors de jeunes et enthousiastes apprentis de l'art. La critique considère à présent son œuvre — et peut-être avec raison — non plus comme le début, mais comme la fin d'une grande ère poétique. On se figure un talent qui rassemble toutes les fusées d'un feu d'artifice commencé et les allume d'un seul coup en un bouquet prodigieux, après quoi ce sont les ténèbres. Mais une telle conception de Swinburne, comme la floraison dernière du romantisme, ou, pour changer d'image, comme le chef qui groupe et conduit l'arrière-garde d'une armée attardée et éparpillée, aurait paru à ses adorateurs de 1869 non pas seulement paradoxale, mais absurde. Ses admirateurs ne doutaient pas qu'ils possédaient en lui un poète incomparable et nouveau, *the fairest first-born son of fire*, qui devait inaugurer un nouvel âge d'or du lyrisme.

Cette dernière conception était partagée à la fois par ceux qui, en ce temps-là, le connaissaient personnellement et par les autres. Alors que celui qui écrit ces lignes appartenait encore à cette seconde catégorie, on lui raconta, ce dont il se souvient parfaitement, qu'un auditoire d'élus à qui Swinburne lisait *Dolores* fut si incroyablement extasié par ce poème que plusieurs tombèrent à genoux sur-le-champ et adorèrent le poète comme un dieu. C'étaient des temps bienheureux, où les poètes et les peintres, s'ils se rangeaient dans le « petit clan » de Keats, pouvaient s'attendre à des honneurs secrets, il est vrai, et fort restreints, mais qui avaient quelque chose de divin. L'extraordinaire réputation de Swinburne, vers 1865-70, se composait de divers éléments : il y entrait la légende de son aspect mystérieux et sans précédent, de l'étonnante beauté verbale de ses écrits, mais surtout de son mépris provocant des préjugés intellectuels et religieux qui sévissaient à son épo-

que et dans sa génération. Il n'était plus seulement un poète, mais un étendard; non plus simplement un drapeau, mais le drapeau rouge. Une idée avait cours, qui n'était pas sans fondement, qu'en matière de goût l'époque, en Angleterre, était stationnaire, sinon stagnante. Il devenait nécessaire de réveiller les gens; comme Victor Hugo l'avait dit : « Il faut rudoyer le genre humain », et, à chacun de ses gestes, on croyait que Swinburne s'élançait pour rudoyer les Philistins.

Ces défis séduisaient les jeunes gens impatients de leur servitude et ils regardaient Swinburne comme un libérateur. Il jouissait aussi, dans la croyance populaire, de l'avantage d'une extrême jeunesse. En réalité, son immaturité n'était pas aussi éblouissante que le racontaient les journaux, ou qu'il le racontait lui-même. Quand *les Poèmes et Ballades* parurent, il avait trente ans et cependant on supposait généralement qu'il n'en avait que vingt-quatre. Ceci n'est intéressant que parce qu'il y a cinq ou six ans de la jeunesse de Swinburne qui sont sans histoire connue. Que fit-il de 1860, où *The Queen-Mother* vint au monde mort-née, et 1865, où il fut salué, d'une soudaine et universelle acclamation, comme l'auteur d'*Atalanta in Calydon*? Rien, s'il s'agit de circonstances importantes; pour les faits secondaires, le bibliographe, aidé par l'infatigable Thomas J. Wise, découvre, dans le *Spectator* (1862) un compte-rendu des *Fleurs du Mal*, de Baudelaire, et une espèce de vague nouvelle en prose appelée *Dead Love* (1864). Sans doute, ce fut pour le poète une période de fougueuse croissance en secret, car visiblement ni flamme, ni fumée ne furent jetées par le cratère du jeune volcan. Swinburne m'a dit avoir écrit le compte-rendu de Baudelaire dans un établissement de bains turcs à Paris — il y a des bosquets d'Academos plus étranges. Sans doute, les biographes futurs, acharnés à dépouiller de leur poussière d'or les ailes du papillon, nous raconteront tout ce qu'il a fait, jour par jour. En attendant, ces années de jeunesse continuent à demeurer exquisement mystérieuses, et Swinburne avait bien trente ans lorsqu'il se révéla à Londres dans une aube de splendeur.

La seconde période de Swinburne dura de 1865 à 1871. Quant le poète renonça à sa longue retraite et se montra sur la scène sociale, ce fut comme la floraison de l'aloès dont le parfum capiteux emplit les salons littéraires et y fit bientôt le

vide. La tentative aboutit, je suppose, à l'unique discours que Swinburne ait jamais prononcé en public. On aurait pu surnommer le poète « Single-Speech Swinburne », puisque son seul exploit en ce genre fut l'allocution faite, en mai 1866, en réponse au toast de l' « Imaginative Literature of England », aux Willis 's Rooms. Ce fut, je crois, à cette occasion, dont Browning m'a parlé, que Sala (1) assembla dans le même toast « les noms du moral (bien que je ne puisse dire remarquable) Mr Tupper (2), et du remarquable (bien que je ne puisse dire moral) Mr Swinburne ». Cette agréable anecdote est tout au moins *bene trovata*, et tout à fait à la manière de 1866.

La seconde période fut brillante, mais orageuse. Swinburne était, par tempérament, peu fait pour briller dans une société mélangée. Les événements de sa carrière se succédèrent maintenant coup sur coup. *Atalanta*, acclamée en 1865, avait été suivie la même année par *Chastelard*, qui fit rêver les vieillards, et, en 1866, par les *Poems and Ballads*, qui soulevèrent un scandale sans pareil depuis que Byron avait fui l'Angleterre, exactement un demi-siècle auparavant. Alors, au moment où la fureur du public était à son comble, eut lieu l'entrevue de Jowett (3) et de Mazzini, chez Mr George Howard, l'actuel Earl of Carlisle, pour discuter de « ce qu'on pouvait faire *de* et *pour* Algernon ». Puis vint l'invocation à la République, *the beacon-bright Republic far-off sighted*, et toutes les ferveurs et les frénésies intellectuelles détournées « des pampres dont se couronnent les capricieux Amours » et dirigées vers les rayonnantes illusions de liberté et de tyrannicide, vers les glorieuses et généreuses absurdités des *Songs before Sunrise*, tout sonores de Mazzini (1871). Ce fut la période où,

(1) George Augustus Henry Sala (1828-1895), d'origine italienne, romancier et illustrateur, fondateur et directeur de la revue *Temple Bar*, correspondant particulier du *Daily Telegraph* aux Etats-Unis pendant la guerre civile, en Italie avec Garibaldi et en France, en 1870-1871, puis en Russie et en Australie; il a écrit aussi de nombreux récits de voyages en Hollande, à Rome, à Venise, dans l'Afrique Méditerranéenne, autour du monde, etc. (H.-D. D.)

(2) Martin Farquhar Tupper (1810-1889), poète et romancier, auteur d'une quarantaine d'ouvrages oubliés, dont l'un : *Proverbial Philosophy*, eut un invraisemblable succès. C'est un amas de platitudes rédigées en une prose pompeuse et boursouflée, qui eut plus de soixante éditions et dont, en 1881, plus d'un million d'exemplaires avaient été vendus en Amérique. L'ouvrage a été traduit en français. (H.-D. D.)

(3) Benjamin Jowett, helléniste, théologien, philosophe (1817-1895), exerça une influence considérable sur ses amis et ses élèves d'Oxford, où il fut *master* de Balliol College et vice-chancelier de l'Université. (H.-D. D.)

après un essai malheureux pour s'enrôler dans la société londonienne, le poète s'en évada à nouveau pour ses solitudes et faillit se noyer sur la plage d'Etretat. L'automne de 1870 le revit encore à Londres. C'est à ce moment, alors que Swinburne avait trente-quatre ans, que commencent les souvenirs que je m'aventure à relater avant que l'oubli n'intervienne. Ils représentent les observations émotionnelles d'un jeune homme que cet astre lumineux et presque symbolique éclaira en plein de ses rayons, dont la contemplation, déjà alors et par la suite, fut si parcimonieusement octroyée au monde extérieur.

Afin d'échapper le plus possible à la nécessité de parler de moi-même, je présenterai maintenant mes lettres de créance. La date de la première missive que je reçus de Swinburne remonte au 14 septembre 1867. J'avais dix-huit-ans, et c'est vers ce temps-là, ou de bonne heure, en 1868, que je le vis pour la première fois. Je ne lui fus présenté, cependant, que pendant la dernière semaine de 1870, comme l'indique une note où l'aimable hôtesse qui nous avait réunis déclare qu' « Algernon s'est tout de suite épris d'affection pour vous, ce qui est rarement le cas avec lui ». Malgré cet heureux début, nos rapports demeurèrent superficiels jusqu'en 1873, où, sans que je sache pour quelle raison, ils se transformèrent soudain en une amitié intime. De cette époque jusqu'à ce qu'il quittât Londres, vers 1878, je vis très fréquemment Swinburne, et, pendant plusieurs années encore après cela, nous conservâmes d'étroites relations. Ces relations n'ont jamais été rompues; elles furent gênées seulement par la surdité croissante du poète et le peu de penchant qu'il avait à sortir de chez lui. Je puis donc dire que les souvenirs que je me risque à exposer se placent surtout entre les années 1874 et 1880, encore qu'ils s'étendent un peu avant et après cette date.

I

Les conditions physiques qui accompagnent et affectent ce que nous appelons le génie sont obscures, et jusqu'ici elles n'ont guère fait l'objet que d'une attention empirique. Il est impossible de ne pas reconnaître que l'homme absolument normal, selon notre conception de la normalité, est à coup sûr très rarement un inventeur, un visionnaire, ni même un individu

d'une énergie mentale remarquable. La masse de ce qu'on appelle les gens entièrement sains n'ajoute rien à la somme des acquisitions humaines, et ce n'est pas l'ordinaire terrassier qui peut devenir un Darwin, non plus que la simple fille des champs qui se transforme en une Elizabeth Barrett Browning. Peu d'hommes attaquent tout ce qui, dans le passé, a fait l'existence variée et intéressante plus insidieusement que l'école surannée de médecins qui voit dans l'excentricité et la variation du type un mal que, de toute évidence, l'Etat doit combattre et supprimer si possible. Plus nous étudions de près, avec de trop insuffisants documents, la vie des grands hommes d'imagination et d'action, depuis le commencement du monde, plus clairement nous devons convenir que la réduction de tous les types à la terne uniformité de ce qu'on appelle l'être sain aurait pour effet de dépouiller l'humanité de ces individus précisément qui ont le plus ajouté à la beauté et à la variété de l'existence humaine.

C'est une question qui, dans un prochain avenir, doit attirer l'attention sérieuse et sympathique du médecin spécialiste. A présent, il semble que l'on confonde presque universellement l'aberration morbide avec la saine anormalité. La présence de cette dernière est, à vrai dire, rarement admise parmi nous, et un individu qui se distingue du commun est ordinairement traité comme le sujet soit d'un détraquement physiologique, soit d'un trouble mental. Quand on envisage les particularités physiques des personnages de la plus haute célébrité dans le passé, il est d'usage de ne les mentionner qu'avec indifférence ou de les expliquer comme étant le résultat d'une maladie. Les particularités de Pascal, de Pope ou de Michel-Ange ou bien sont niées ou l'on présume qu'elles furent le résultat de facteurs purement morbides auxquels leur génie, leur rectitude ou leur sens commun ont plus ou moins bien résisté. Il est admis que le Tasse était un hypersensible de qui les tortures de la cruauté firent un mélancolique, mais on affirme qu'il aurait été un plus grand poète s'il avait pris beaucoup d'exercice en plein air. Descartes était d'une opinion différente, car, malgré sa faiblesse quelque peu anormale, il considérait son corps comme une machine adaptée à l'usage qu'il en voulait faire, et il pensait que si ses fonctions digestives eussent profité de ce qu'il acquît la musculature d'un garçon

de ferme, la philosophie cartésienne n'en eût pas été améliorée

Ces réflexions sont naturelles si l'on songe à la constitutio de Swinburne qui fut, je crois, l'une des plus extraordinaire qu'on ait observées de notre temps. Il serait fâcheux que le caractéristiques de cette constitution fussent déformées par l caricature et dissimulées par une fausse sensibilité. A l'épo que où je l'observais de près, je me trouvais constammen interloqué par cette question : « Quelle place cet être singu lier occupe-t-il dans le *genus homo* ? » Une réponse serai aisément fournie par la vague formule de la dégénérescence mais, pour l'œil attentif, il n'y avait rien chez Swinburne d ce qu'on prétend constituer le type pervers ou dégradé. Le stigmates du dégénéré, tels qu'on nous a appris à les voir étaient complètement absents. Pour qui, du moins, l'observai de l'extérieur et sans connaissances techniques, on ne remar quait de tare ni d'indice de maladie héréditaire ou acquise Au point de vue physique, il était, par rapport aux autre hommes, sur un pied différent ; comme Cowley l'a dit de Pin dare, il formait « à lui seul une vaste espèce ». S'il exista une planète peuplée de Swinburnes, il aurait passé pour u spécimen actif, sain et normal de ses habitants. Ce qu'il avait d'extraordinaire en lui n'était pas le résultat d'une sant mauvaise, mais d'une particularité individuelle et innée.

Des portraits, et, mieux encore, des caricatures ont fam liarisé cette figure unique. Il était de petite taille avec de épaules tombantes comme celle d'une femme, et au-dessu desquelles se dressait un long cou frêle surmonté d'une tê énorme. Le crâne était hors de toute proportion avec le rest du corps; bien que souvent il inclinât sa tête pesante, *lass papavera collo*, il ne semblait jamais courber le dos. A pa les conséquences d'une certaine faiblesse physique qui, pr bablement, en des temps plus philosophiques, sera expliquée palliée, — à part ces souffrances d'origine purement phys que, il paraissait immunisé contre toutes les maladies q assaillent l'humanité. Il ignorait la fatigue; son agilité et s vivacité étaient presque mécaniques. Je ne l'ai jamais entend se plaindre d'un mal de tête ou d'un mal de dents. Il lui fa lait très peu de sommeil, et souvent, quand je le quittais, soir, en lui souhaitant bonne nuit, il se renversait simplemen dans le profond sofa de son salon, ses petits pieds rassem

blés, les coudes au corps et les bras croisés dans sa redingote, comme une sauterelle sous ses élytres, — et il s'endormait là, apparemment pour la nuit, avant que je pusse éteindre les bougies et refermer la porte.

Il était plus une intelligence hypertrophiée qu'un homme. Son vaste crâne semblait tasser et consolider une charpente autrement aussi inconsistante que le duvet du chardon, un corps aussi immatériel qu'un corps de fée. Dans les rues, il avait les gestes d'un somnambule, et je l'ai souvent vu traverser comme un fantôme la chaussée de Holborn et se frayer un chemin au milieu d'un indescriptible encombrement de voiture et de fardiers, sans regarder ni à droite ni à gauche, comme une plume chassée par le vent. L'auteur de cet article occupait alors, au British Museum, un humble poste qui le laissait libre à quatre heures, et Swinburne lui donnait rendez-vous à mi-chemin de sa propre demeure et du musée. Swinburne, comme trait particulier, se montrait d'une rigoureuse ponctualité et il était rare que nous ne nous rencontrions pas exactement au même endroit. Cependant, bien que le rendez-vous fût donné par lui, et qu'il vît chaque jour la personne à la rencontre de qui il venait, si je m'arrêtais, sans rien dire, à deux mètres de lui, il cherchait à passer à ma droite ou à ma gauche, poussant une grande exclamation de plaisir quand, à la fin, ses yeux se fixaient sur moi.

Il adorait raconter ses exploits de nageur et de cavalier, au temps de sa jeunesse, et nul n'a décrit, avec autant de fougue, d'exaltation et de bonheur, le plaisir de nager :

As one that ere a June day rise
Makes seaward for the dawn, and tries
The water with delighted limbs
That tastes the sweet dark sea, and swims
Right eastward under strengthening skies,
And sees the gradual rippling rims
Of waves whence day breaks blossom-wise
Take fire ere light peer well above,
And laughs from all his heart with love;

And soflier swimming, with raised head,
Feels the full flower of morning shed,
And fluent sunrise round him rolled,
That laps and laves his body bold
With fluctuant heaven in water's stead,

And urgent through the growing gold
Strikes, and sees all the spray flash red,
And his soul takes the sun, and yearns
For joy wherewith the sea's heart burns.

Rien, nulle part en littérature, n'approche de ces vers, qui furent inspirés par l'expérience, dans les ressacs de la côte du Northumberland. Swinburne trouvait, à nager, une véritable ivresse et il y mettait un courage superbe; mais quelques-uns de ses premiers compagnons m'ont assuré qu'il avançait fort peu en nageant et que ses exploits consistaient surtout à flotter et à laisser ballotter son petit corps par le ressac, comme un bouchon. Ce fut là la cause de l'accident qui manqua de lui coûter la vie, un jour qu'il se baignait à Etretat, en 1870. Il fut pris par le courant vers la Porte d'Amont et entraîné, flottant comme une méduse à la chevelure rutilante. Il fut rattrapé, très loin au large, derrière la Petite Porte, par un yachtsman qui se trouva n'être autre que Guy de Maupassant. En me relatant cet incident, peu après qu'il s'était produit, Swinburne ajouta que, lorsqu'il eut constaté qu'il allait inévitablement périr, il songea non sans satisfaction qu'il venait d'achever la correction des épreuves des *Songs before Sunrise* et qu'il n'avait guère dépassé (je crois même qu'il dut dire qu'il n'avait pas atteint) l'âge qu'avait Shelley quand il se noya. Il me raconta, en outre, qu'à cause de la marée le bateau de pêche qui l'avait sauvé ne put pas rentrer immédiatement au port; les matelots l'enveloppèrent dans une voile et l'installèrent sur le pont où, à leur grand ahurissement, il leur déclama à haute voix, pendant le retour, des poèmes de Victor Hugo. Toutefois, dans le pittoresque récit qu'il en a fait, Guy de Maupassant ne relate pas, je crois, ces détails (1).

Le physiologiste qui aurait étudié le tempérament de Swinburne n'aurait pu éviter d'observer l'exaltation d'esprit à laquelle il était constamment sujet. La plus légère excitation émotionnelle de colère, de plaisir ou d'admiration le mettait dans un état qu'on ne saurait guère qualifier que de convulsif. Il faisait penser à ce petit geyser d'Islande toujours bouillon-

(1) Ce récit se trouve dans la préface que Guy de Maupassant écrivit pour la belle traduction des *Poèmes et Ballades*, par M. Gabriel Mourey, qui a aussi donné récemment une remarquable version des *Songs before Sunrise*, sous le titre de *Chants d'avant l'Aube*. Une version du *Laus Veneris* a été publiée par M. Francis Vielé-Griffin, qui a rendu avec un art admirable toute la beauté et la musique de l'original. (H.-D. D.)

nant, mais qui, si on l'irrite en jetant dans ses remous des mottes de gazon, se met instantanément à jaillir et lance au ciel sa colonne menaçante. Je n'ai jamais pu savoir si les mouvements spasmodiques de bras et de jambes qui accompagnaient ces paroxysmes résultaient de la nature ou d'une habitude et je n'ai jamais constaté que ces gestes violents et multipliés sans répit produisissent aucune fatigue. Ils s'apaisaient graduellement, en un calme gracieux et souriant, parfois même en une sorte de somnolence, où, cependant, la moindre remarque provocante soulevait à nouveau le soudain jaillissement du geyser. Swinburne me semblait partager ses heures entre une violente surexcitation intellectuelle et une parfaite immobilité, mentale et physique. Il restait assis pendant fort longtemps sans bouger, et les yeux fixes, comme en état de transe cataleptique; seules ses lèvres s'agitaient et tremblaient légèrement, sans émettre un son.

L'idée d'un Swinburne perpétuellement flamboyant et pétulant est si commune qu'il faut noter qu'il était, au contraire, parfois pathétiquement plaintif et tourmenté. L'impression suivante, écrite le lendemain (4 janvier 1878), révèle un Swinburne que le public s'imagine mal, mais que ses amis intimes observaient assez fréquemment en ce temps-là ; il s'agit d'une période postérieure à celle dont j'ai parlé jusqu'ici :

Swinburne devient un familier de la maison, et, connaissant nos heures de repas, il arrive et s'invite à dîner tous les quinze jours environ et passe la soirée avec nous. Pendant tout l'hiver, il a été visiblement fatigué et affaibli, parfois chancelant comme un vieillard et acceptant volontiers l'aide d'un bras pour monter ou descendre l'escalier. On m'assure qu'il se montre de temps à autre très violent, mais il nous fait généralement visite pendant les périodes d'abattement et de dépression qui suivent ces accès de surexcitation, quand il est fatigué de la solitude de son logis et soupire après le confort de la vie familiale et les gâteries que nous lui prodiguons. Hier soir, il arriva vers cinq heures, et, en rentrant du ministère, je le trouvai qui m'attendait. La bonne l'avait introduit dans mon bureau, ranimé le feu et monté la lampe, mais bien qu'elle l'eût laissé confortablement assis près de la lumière, je le trouvai errant lamentablement, comme une âme en peine, sur le palier. Nous étions seuls, et il resta six heures avec moi. Il se montra extrêmement doux, épanoui et raisonnable pendant le dîner, bavarda gaiement, évoqua les années d'autrefois, souvenirs de Dickens, anecdotes sur des amis et des aînés

d'Oxford, Jowett, Stubbs (1), James Russell Woodford, l'actuel évêque d'Ely. Aussitôt le dîner fini, il insista pour voir le bébé qu'en ces occasions il couvre de baisers, adore à genoux, faisant mille extravagances. Quand nous fûmes seuls, il s'approcha du feu, pencha sa grosse tête, rassembla ses genoux l'un contre l'autre, pressa sur sa poitrine le bout de ses doigts, dans ce que j'appelle son attitude « pénitente », et il entama un long monologue, plaintif et assez vague, sur le sujet de sa solitude, de la tristesse de sa vie, des souffrances que lui causent les calomnies. Il prétendit que George Eliot avait lâché sur lui ses myrmidons pour le traquer à mort (2). J'ai cru comprendre que ceci se référait à une attaque parue dans un journal et qu'il suppose, sans raison sérieuse, je pense, être inspirée par George Eliot. Swinburne allègue qu'il y a quelque temps il s'aperçut que son énergie intellectuelle succombait sous une détresse morbide causée par son isolement, et qu'il avait été obligé d'évoquer sévèrement devant sa conscience toute sa vie imaginative afin de ne pas s'abîmer dans le désespoir. Ce n'est là, assurément, qu'un état passager, mais s'il est des gens qui nourrissent à son endroit de l'animosité, je souhaite seulement qu'ils puissent le voir comme nous le voyons dans ces moments-là. Quel qu'il puisse être ailleurs, nous ne saurions désirer, dans notre intérieur, de visiteur plus affable, plus simple et plus affectueux. Le seul défaut que nous lui reprocherions, ce serait que ses petites façons dolentes et sa fragilité tyrannisent péniblement notre sympathie.

Voilà, on en conviendra, un portrait qui n'est pas celui de la légende, de 1870 à 1880, et j'espère que la différence me servira d'excuse pour l'avoir produit. Swinburne subit encore un changement fort sensible quand il fut atteint de surdité, infirmité à laquelle étaient sujets, je crois, la plupart des membres de sa famille. Je ne pense pas avoir remarqué aucune dureté d'ouïe chez lui avant 1880, époque où cette affection se développa rapidement. Il s'en chagrina beaucoup, et, pendant l'été de cette année-là, il déclara à une dame de ma famille : « Si le mal empire, je deviendrai totalement inapte à me mêler à toute société, n'y aurait-il là que deux ou trois personnes. » Le mal empira : inévitable et incurable, et, pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, le poète fut incapable de per-

(1) William Stubbs (1825-1901), professeur d'histoire moderne à Oxford de 1866 à 1884, étudia l'histoire ecclésiastique et médiévale de l'Angleterre, auteur d'un remarquable ouvrage en trois volumes : *Constitutional History of England* (1874-78). (H.-D. D.)

(2) George Eliot mourut le 22 décembre 1880, âgée de soixante et un ans. (H.-D. D.)

cevoir le moindre son. Aussi, devait-il d'autant plus compter sur les soins dévoués de l'ami qui dès lors veilla sur lui avec une affection qui ne se démentit pas (1).

II

Au temps de sa jeunesse et de sa force, la conversation de Swinburne était singulièrement remarquable. Rien chez un grand homme ne disparaît aussi complètement que sa causerie familière et il n'est rien dont il soit par la suite aussi difficile de faire partager l'impression. La conversation de Swinburne avait, comme il fallait s'y attendre, quelques-unes des caractéristiques de sa poésie. Elle était rapide, sans volubilité cependant; elle était mesurée, ornée, et pittoresque, et pourtant, en un certain sens, elle restait simple, et, certes, beaucoup moins pompeuse et entortillée que sa prose. Son extrême politesse naturelle était toujours apparente dans ses propos, à moins, toutefois, que quelque malheureuse contradiction ne soulevât une soudaine ébullition qui ne lui laissait plus le moyen d'être juste et bienveillant. Mais, en général, sa courtoisie se trahissait dans le regard de ses yeux bleu-gris et elle irradiait du halo de sa chevelure orange qu'il secouait en hochant gravement ou facétieusement la tête à la compagnie. L'aisance avec laquelle des phrases finies et polies découlaient de ses lèvres demeura pour moi un sujet de constant étonnement. J'ai noté (janvier 1875) que quelqu'un ayant eu l'imprudence de parler de la versification « laborieuse » de Catulle, Swinburne répliqua, sur un ton de mépris claironnant : « Eh! bien, je puis vous dire que je l'aurais appelé le moins laborieux et le plus spontané de tous les lyriques que je connais, à part Sapho et Shelley; autant dire que le chant de l'alouette est laborieux ! » Cette dernière réflexion aurait pu s'appliquer à l'étonnante conversation de Swinburne; c'était un torrent de musique, pas plus laborieux que le chant de l'alouette.

Immédiatement après l'avoir quitté, je m'essayais parfois de mon mieux à noter quelques-unes de ses phrases. Il n'était pas facile de retenir beaucoup dans une profusion si copieuse

(1) Cet ami est Mr Theodore Watts-Dunton, qui occupait le rez-de-chaussée de la maison dont Swinburne habitait le premier étage. Mr Watts-Dunton, né en 1832, a publié, en 1897, un volume de vers : *The Coming of Love*, et, en 1898, un roman, *Aylwin*, dont on s'accorde à louer le mérite (H.-D. D.)

et si riche, mais une phrase entière ou même tout un colloque s'imposait parfois à la mémoire. Bien que ces brèves notes reproduisent à peu près exactement ses paroles, rien ne peut donner son accent et l'effet spontané et crescendo de son enthousiasme. Je cite au hasard. Ceci date de 1875 et se rapporte à quelque antagoniste littéraire, dont j'ai négligé de prendre le nom :

« Je lui conseille de faire attention. Si (très lentement) je suis obligé (puis d'un ton exultant et précipité) de prendre la trique à la main, les solives de la baraque dans laquelle il se tapit et glapit résonneront de la plus formidable râclée qui ait jamais été administrée à un rustre hurlant. » Tout cela était débité, avec un entrain superbe, sans une pause pour chercher un mot.

Souvent Swinburne avait recours à l'interruption ironique; il se taisait soudain et, après un silence, il repartait, avec un air impayable de feinte modestie : « Je me demande si vous ne pensez pas raisonnablement que je sois beaucoup plus inoffensif qu'un lapin apprivoisé », — ou bien : « Le lait lui-même s'emporterait deux fois si on le traitait de pareille manière. »

Des années où je le connus intimement, c'est en 1875 qu'il se trouva le mieux. La plupart des meilleures choses que j'essayai alors de fixer par écrit appartiennent à cette époque. Voici un exemple de son altière humilité :

« C'est toujours une écharde dans ma chair, et une entrave à toute la satisfaction que je pourrais éprouver à composer en prose, de réfléchir que probablement je n'ai jamais écrit et n'écrirai jamais une seule page que Landor aurait daigné signer. Rien de semblable, rien d'aucunement approchant ne me tourmente un instant quand j'écris en vers, mais cette pensée me poursuit sans cesse quand je suis à l'œuvre sur la prose. »

En 1875, ses sympathies pour Rossetti avaient considérablement diminué, et il consentait à discuter posément à ce sujet et à convenir que sa louange d'autrefois avait été indulgente à l'excès.

« Oui, c'est possible, j'ai énoncé quelques extravagances sur les sonnets et les pièces lyriques de Rossetti, mais je maintiens délibérément tout ce que j'ai dit de lui comme traducteur. Sans doute, sur ce point, Shelley est un ouvrier aussi

superbe, mais par contre il est tout aussi inexact que Rossetti est exact. »

Pendant cette année 1875, il fut hanté de l'idée de traduire Eschyle, Aristophane, Villon, tous ses favoris étrangers, et il m'en entretint fréquemment. Il jugeait « très parfaite » la traduction de Poe par Mallarmé, encore qu'il goûtât peu les extraordinaires illustrations de Manet. Cependant, Swinburne était bien disposé à l'égard de Manet, dont, me dit-il, il avait visité l'atelier en 1863, avec Whistler et Fantin. La mort soudaine de Maggi, de Milan, qui se proposait de publier une traduction complète de ses œuvres en italien, le désappointa fort. Swinburne parlait de l'Italie comme de sa « seconde patrie », de sa « patrie d'adoption », bien que la connaissance personnelle qu'il en eût remontât à 1863, quand il séjourna à Florence et aux environs, passant son temps dans la compagnie de Walter Savage Landor (1) et de « cette chère créature, brillante et ingénue », Mrs Gaskell (2). Ce fut, me dit-il, dans un jardin de Fiesole, où l'air était sonore du chant des rossignols, qu'il composa *Itylus*.

Au cours de l'été de 1875, je lui communiquai une étude très élogieuse d'un de ses ouvrages, parue dans un journal de Copenhague, et je lui conseillai de remercier le critique danois en lui envoyant quelques lignes. Il y consentit volontiers, mais il hésita, la plume levée, et, lançant un coup d'œil de côté avec le curieux sourire espiègle qui était un de ses charmes, il me demanda :

« Mais, au nom de tous les dieux et de tous les petits poissons de la Scandinavie, que vais-je bien lui dire ?... Ah! je sais. Je vais emprunter un peu de la présomption qui permet à notre Maître de répondre si généreusement à des tributs dont il ne peut lire un mot! J'écrirai à votre ami danois

(1) Walter Savage Landor (30 janvier 1775-17 septembre 1864) a composé de nombreux poèmes et des tragédies en vers, mais on connaît surtout ses *Imaginary Conversations* (5 volumes, 1824-29) formées de cent cinquante dialogues entre des héros grecs et romains et de grands hommes modernes. Il dissipa presque entièrement sa grande fortune et vécut en Italie de 1815 à 1835, et de 1858 à sa mort. Par sa vaste culture, sa grande intelligence, l'indépendance de ses jugements, la virulence de ses satires, par sa personnalité impérieuse, il fut une des figures les plus originales de son époque. (H.-D. D.)

(2) Elizabeth Cleghorn Stevenson (29 septembre 1810-12 novembre 1865) épousa le Rev. W. Gaskell, de Manchester, et publia sous son nom de Mrs Gaskell un certain nombre de romans remarquables, dont *Cranford* et *Wives and Daughters* sont le plus estimés ; elle écrivit une biographie de Charlotte Brontë, qu'elle avait connue intimement. (H.-D. D.)

comme Victor Hugo aux Anglais qui lui consacrent des hommages en vers et en prose. »

La première lettre qu'il reçut de Victor Hugo, — dont il parlait toujours en termes de vénération idolâtre, — datait du début de 1862, et contenait des remerciements pour quelques comptes rendus anonymes des *Misérables*. En répondant avec une extrême effusion, Swinburne demandait à Victor Hugo la permission de déposer à ses pieds la dédicace de *Chastelard*. Bien que le poète anglais parlât toujours du poète français comme une fille pourrait, avec une tendre adoration, parler de sa mère, ils ne se rencontrèrent pas avant novembre 1882, quand Swinburne vint à Paris pour assister à la reprise — qu'il appelait la résurrection, — du *Roi s'amuse*. Paris ne lui était déjà plus familier. En vrai touriste britannique, Swinburne descendit dans un luxueux hôtel de la rue Saint-Honoré. A cette occasion, et pour la seule fois de sa vie, je crois, il serra la main de Victor Hugo. Il m'écrivit de Paris pour m'entretenir de la pièce et du cinquantenaire de sa première représentation, « fait aussi unique et merveilleux que la pièce elle-même », mais il ne dit pas un mot de ses impressions sur le Maître.

A quelqu'un qui prétendait qu'il est désagréable d'être contredit, Swinburne répliqua gravement : « Non ! Pas du tout. C'est faire goûter mieux l'expression d'une sympathie que de soulever amicalement le désaccord sur certains points. » Ce n'est pas là le seul cas où je fus frappé d'une ressemblance inconsciente entre ses réparties et celles du Dr Johnson.

Vers 1873 ou 1874, il lança sa théorie de la division des grands écrivains en dieux et en géants, théorie qu'il appliquait assez capricieusement. Shakespeare, naturellement, était un dieu et Ben Jonson un géant, mais il faisait, je crois, de Webster un dieu. C'est alors qu'il se mit à l'étude sérieuse de Shakespeare, sur qui, me dit-il vers la fin de 1873, il voulait écrire un livre. La controverse, en ce temps-là, était si aigre qu'à notre calme époque nous n'en pouvons plus concevoir l'amertume. Mais Swinburne était plus que prêt pour la lutte, et il se réjouissait du pouvoir qu'il possédait de ridiculiser ses assaillants. « Je n'ai pas besoin de vous exposer, me disait-il, que je vais commencer par déblayer la place avec un massacre de pédants digne d'une saga islandaise de Topsy

(surnom de William Morris). Ce sera un carnage sans quartier, je vous en réponds ! » Et il se montra en effet assez virulent aux dépens de la New *Shakspere* Society (il prononçait Shak-speur par dérision.)

La revue critique *The Athenæum* ayant dit que son *Erechtheus* était « une traduction d'Euripide », il en conçut une grande colère. Je n'ai jamais bien compris pourquoi Swinburne professait une aussi fanatique aversion à l'égard d'Euripide, et, à l'occasion de cette malencontreuse assertion, je trouvai le poète en fureur. A peine entrai-je dans la pièce qu'il exhala son indignation :

« Une traduction d'Euripide, vraiment ! Allons donc ! Mais en admettant même qu'*Erechtheus* ait un modèle quelconque, un élève de sixième s'apercevrait que mon œuvre se modèle de bout en bout sur la première manière d'Eschyle, la manière simple, aux trois-quarts épique des *Suppliantes*, des *Perses*, des *Sept chefs devant Thèbes*, le style le plus radicalement contraire aux « rognures », brrr ! — comme notre divine et très chère Mrs Browning l'a si justement sinon délicatement dit,— aux rognures du sophiste scénique. J'aimerais qu'on me montrât la pièce d'Euripide contenant cinq cents vers consécutifs qu'on pût mettre en parallèle contre autant des miens. »

En une autre occasion, il déclare encore : « J'ai toujours maintenu et je maintiendrai toujours qu'il est infiniment plus facile de surpasser Euripide de la tête et des épaules, que d'arriver à la hanche de Sophocle ou que d'allonger le bras pour toucher la lance d'Eschyle. » *Erechtheus* fut composé avec une célérité inaccoutumée, le tout, si je me souviens bien, étant écrit pendant un séjour que Swinburne fit, à l'automne de 1875, au bord de la mer, à Wragford, près de Southwold, dans le comté de Suffolk. Quand on songe à l'érudition, à la somme d'imagination, à l'audace métrique sans rivale de ce drame splendide (à mon jugement l'exploit poétique de la plus haute qualité qu'ait tenté Swinburne), cette improvisation apparaît merveilleuse.

A quelqu'un qui louait devant lui les deux grandes odes navales de Campbell, il disait : « Je suis heureux de vous entendre exprimer cette opinion. Mais j'en parlerais encore plus passionnément, car le fait est que je ne connais rien qui leur ressemble, *simile aut secundum*, dans ce genre-là qui est un

des genres les plus élevés dans la poésie la plus élevée. Il n'y a guère, dans aucun pays, de poésie patriotique qui soit poétiquement et patriotiquement bonne, et celle qui est bonne patriotiquement est de beaucoup inférieure poétiquement à celle de Campbell. Regardez Burns et Rouget de l'Isle !... »

Son goût pour la littérature allait jusqu'au fanatisme; il s'y absorbait comme dans une religion, et c'était son inébranlable conviction de la puissance et de la valeur surhumaines de la poésie qui rendait sa conversation si stimulante, spécialement pour un jeune homme à qui il faisait l'honneur d'exprimer sans réticences ses opinions. Mais il avait une charmante et délicate tolérance pour les sentiments de ceux qu'il respectait, même quand il les croyait dans l'erreur. Comme on l'incitait à répondre, sur un point de critique, à un écrivain de quelque autorité qui était son aîné, il objecta : « Non! si je lui répliquais, je ne pourrais pas me retenir, et je ne veux pas lui manquer de courtoisie. Je sais bien que je commencerais en m'efforçant d'être sage, et, avant de m'y reconnaître, je taperais à bras raccourci, et je ferais de lui ce que furent les princes qui périrent à Endor. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de ce qu'ils devinrent ?... Regardez-y, et vous verrez comment il faut traiter les poéticules qui se décomposent en poétaillons. Aussi, comprenez-vous, il vaut mieux que je le laisse tranquille (1) ! »

Le plaisir que Swinburne prenait à batailler était un trait fort marqué et fort amusant dans sa conversation. Il lui fallait de temps en temps avoir quelque chose à déchirer à belles dents, et il ne se laissait nullement détourner de la piste. Cette feinte irascibilité m'a toujours paru délibérément copiée sur la conduite de Walter Savage Landor, et cette impression me fut confirmée, de façon assez inattendue, par une phrase de Swinburne lui-même. Il venait d'achever de me lire son manuscrit de *George Chapman* et, comme nous passions à autre chose, il me dit tout à coup : « Avez-vous remarqué comme certaines pages ont un caractère à la Landor. Ne pensez-vous pas que, dans la façon dont je déchire nos censeurs théâtraux et notre censure anglaise décrépite et absurde, je ressemble

(1) Psaume LXXXII, verset 11 : Dispericrunt in Endor; facti sunt ut stercus terræ. — Ils ont été détruits à Endor ; ils sont devenus du fumier pour la terre. (H.-D. D.)

au vieux lion quand il tenait un ennemi entre ses dents et ses griffes ? »

III

Le tempérament intellectuel de Swinburne ne se comprend bien que si l'on se rappelle qu'il était, par nature, un aristocrate. Du côté paternel, il descendait en ligne directe d'une vieille famille féodale du *Border* (frontière anglo-écossaise), famille qui, dès le règne d'Edouard II, produisit un homme remarquable : Sir Adam de Swinburne. Le poète n'oublia jamais le château ancestral de Swinburne, sorti de la famille depuis deux siècles ; il pensait toujours aux féroces querelles et aux bruyantes escarmouches sous le dur ciel northumbrien. Il parlait avec une joie manifeste de ces ancêtres moyen-âgeux, de leurs transactions et de leurs luttes avec les Umfreville et les Fenwick, du charme indicible de leur donjon de Capheaton où il passa son enfance. Mais l'intérêt qu'il y prenait était surtout romanesque et archéologique. Du côté maternel, sa descendance n'était pas moins distinguée, encore qu'elle fût moins ancienne. Les Ashburnham furent anoblis par Guillaume III, et le fondateur de la famille était un loyal gentilhomme de la chambre du roi Charles Ier. Le poète ne s'intéressait à leur histoire que depuis le moment où Lady Jane Ashburnham épousait, en 1836, l'amiral Charles Swinburne, dont Algernon, leur fils aîné, naissait l'année suivante. Il se remémorait volontiers, toutefois, les antiques maisons d'Ormonde, d'Anglesea et de Northumberland, auxquelles les origines maternelles l'apparentaient directement. Une réminiscence de ces parentés jette parfois quelque lumière sur certains passages obscurs de ses poèmes.

De ces nobles parents, deux seulement revenaient fréquemment dans sa conversation : son incomparable mère, de la tendresse et des soins anxieux de qui il conservait un souvenir ineffaçable, et son oncle, le redoutable comte, quatrième du nom. Ce dernier était un bibliophile de l'ancien temps, qui avait rassemblé, sans se soucier de la dépense, l'une des plus belles bibliothèques de l'Angleterre. Lord Ashburnham n'admettait aucun visiteur auprès de ses livres, mais il faisait une exception spéciale et peut-être unique en faveur de son neveu. Swinburne passa ainsi quelques-unes de ses meil-

leures journées au milieu des trésors presque fabuleux du vaste château des environs de Battle; et il revenait à Londres, les yeux éblouis, bavardant de bestiaires enluminés et de romans manuscrits en vieux français. Il est indéniable que Lord Ashburnham était une des rares personnes, sinon la seule, qui imposât quelque crainte à son neveu. Si le poète était rétif, le noble pair pouvait être tumultueux et l'on m'a assuré qu'Algernon n'était nulle part ailleurs que chez son oncle autant attentif à ses faits et gestes. Mais le vieux bibliophile et le turbulent poète savaient s'apprécier avec une réelle affection. Quand Lord Ashburnham mourut, à plus de quatre-vingts ans, en 1878, c'est avec douleur autant qu'avec respect que son neveu porta son deuil.

Hors de la poésie, et, dans une moindre mesure, hors de sa famille, Swinburne ne s'intéressait dans l'existence qu'à un nombre de choses singulièrement limité. Il n'avait pas de menus propos : dans la discussion des questions et des faits du jour, son attention languissait aussitôt, et le regard vague trahissait l'absence de l'esprit. Pour la science, il n'éprouvait pas le moindre goût, et son manque d'oreille musicale était passé en proverbe auprès de ses amis. On lui joua une fois devant moi et à ma grande indignation une mauvaise farce, qui me semble à présent assez innocente et non sans intérêt. Ayant mis la société dans la confidence, une dame annonça à Swinburne qu'elle allait jouer au piano un très vieil air florentin récemment découvert. Elle joua une ritournelle du jour et Swinburne fut enchanté. Il déclara que cette musique exprimait à la perfection la cruelle beauté des Médicis — ce qui est peut être exact. Mais ceci prouve que toutes les impressions chez lui étaient intellectuelles et qu'un appel à son imagination lui suffisait pour dorer de romanesque l'objet le plus commun.

A l'époque dont je parle, Swinburne habitait un appartement assez vaste et plutôt vide, au premier étage d'une vieille maison de Great James Street, qui me rappelait les maisons décrites par Dickens dans *Great Expectations* et dans *Little Dorrit*. Mais jusqu'à la mort de son père, qui mourut à un âge très avancé, au début de l'automne de 1877, Swinburne résidait souvent à la maison de campagne familiale, à Holmwood, près de Henley on Thames. Après le décès de l'amiral Swinburne, le poète demeura avec sa mère jusqu'à la fin de l'année. Les mois qu'il

passait sur les bords de la Tamise lui étaient fort salutaires, et il en profitait pour écrire sans interruption. J'ai noté, en 1875 : « Combien Swinburne est exubérant chaque fois qu'il revient de la campagne, en partie à cause du plaisir qu'il éprouve à se retrouver à Londres et en partie du délassement que lui procure son exil campagnard. » Je laisse à d'autres le soin de parler de ses séjours sur les côtes du Norfolk et du Suffolk, car je n'eus jamais le plaisir de l'y accompagner.

Quand il rentrait à Londres, il était particulièrement désireux de réciter ou de lire à haute voix ses poèmes. Au cours de cet exercice, il lui arrivait de se mettre dans de curieux états de surexcitation, et même, entraîné irrésistiblement par son sentiment profond du rythme, il bondissait à travers la pièce d'une façon quelque peu déconcertante pour ses auditeurs. Chaque fois, il procédait avec une méthode uniforme : il arrivait chez un ami, les poches intérieures de son veston boutonné visiblement bourrées de manuscrits. Après avoir salué ses hôtes et voltigé par la pièce, avec d'incessants hochements de tête, d'aimables sourires et de menus gestes de la main, il finissait par s'asseoir tout droit sur un fauteuil ou de préférence sur un canapé, et il demeurait là, dans une immobilité absolue, la pointe d'un pied pressé contre le talon de l'autre. Puis, avec une gaîté détachée, et comme parlant d'une personne absente, il proférait : « J'ai apporté mon *Thalassius*, ou mon *Wasted Garden* (ou tout autre poème) que je viens de terminer. » Et il s'enveloppait à nouveau de silence, le regard perdu. Il nous fallait dire alors : « Oh ! lisez-le-nous, je vous en prie ! » A quoi il répliquait aussitôt : « Je n'avais pas la moindre intention de vous en ennuyer, mais puisque vous me le demandez... » et il sortait le manuscrit. Je ne me souviens pas que cette petite cérémonie ait jamais varié, et elle précédait parfois de longues heures de récitation ou de lecture. Son débit, surtout quand il s'agissait de ses propres vers, était délicieux aussi longtemps cependant qu'il restait tranquille sur son siège. Sa voix s'élevait et s'abaissait monotonement, mais avec un accent de flûte qui était fort agréable et il faisait fortement mais délicatement sentir le mouvement du rythme. Je n'oublierai jamais les soirées successives au cours desquelles, chez lui, il nous lut *Bothwell ;* et l'une d'elles surtout où Burne-

Jones, O'Shaughnessy, P. B. Marston (1) et moi, installés avec lui autour de sa table de marbre, éclairés seulement par deux immenses flambeaux d'ophite qu'il avait rapportés de Lizard, nous l'entendîmes lire le magnifique second acte de sa tragédie. Ce soir-là Swinburne se surpassa, mais parfois il ne parvenait plus à maîtriser son émoi, sa voix n'émettait plus que des cris et il dansait à travers la salle, les feuillets s'échappant de ses doigts comme une oriflamme dans la bourrasque.

Autant que je m'en souvienne, il ne se montrait guère enclin à réciter de ses anciens poèmes, bien qu'il fût toujours heureux et même impérieusement désireux de lire ses nouveaux. L'unique exception que je puisse me remémorer a trait au *Triumph of Time* (*Poèmes et Ballades*, première série), un poème que Swinburne m'assura, et à d'autres amis sans doute, être, dans un sens très particulier, la relation d'une expérience personnelle. Il était toujours difficile de savoir où situer la délimitation entre le fait réel et la fantaisie de Swinburne illuminée par les éclairs de l'imagination. Il avait pour la vérité un amour sincère, mais sans pouvoir nettement déterminer les faits. A moins, cependant, qu'il ne se soit curieusement déçu, il a embaumé, dans *The Triumph of Time*, une série d'émotions et d'événements très définis, et je l'ai plusieurs fois entendu en déclamer des fragments avec un accent extraordinairement poignant. En ces occasions, sa voix prenait des accents étranges de fifre, des tons extrêmement émouvants et déconcertants, parce qu'il était lui-même visiblement ému. On ne peut effacer de la mémoire le souvenir de Swinburne psalmodiant, en longs tons aigus, les stances adressées à la mer :

> I shall sleep, and move with the moving ships,
> Change as the wind changes, veer in the tide;
> My lips will feast on the foam of thy lips,
> I shall rise with thy rising, with thee subside;
> Sleep, and not know if she be, if she were,
> Filled full with life to the eyes and hair,

(1) Arthur William Edgar O'Shaughnessy (1844-1881), bibliothécaire au British Museum, puis attaché au Musée d'histoire naturelle ; il publia plusieurs volumes de vers et des histoires pour enfants ; il était le beau-frère de Philip Bourke Marston (1850-1887), le poète aveugle, qui fut l'ami de Rossetti, de Swinburne, de Watts-Dunton, composa des sonnets et des poèmes d'une inspiration délicate et très triste, formant trois volumes, et un recueil posthume de nouvelles précédées d'une étude de William Sharp. (H.-D. D.)

As a rose is fulfilled to the roseleaf tips
With splendid summer and perfume and pride.

Peut-être et surtout, Swinburne paraissait trouver, ou bien près de trouver une forme d'expression entièrement nouvelle et originale, en récitant les quatre derniers de ces admirables vers :

I shall go my ways, tread out my measure,
Fill the days of my daily breath
With fugitive things not good to treasure,
Do as the world doth, say as it saith;
But if we had loved each other — O sweet,
Had you felt, lying under the palms of your feet,
The heart of my heart, beating harder with pleasure,
To feel you tread it to dust and death.

Tout son corps tremblait de passion, sa tête se penchait de côté, ses yeux regardaient au plafond, sa langue semblait alourdie par le poids des syllabes, et, dans l'emphase contenue de sa lente prononciation, il y avait quelque chose de la véritable extase delphique, la transfiguration de la Pythie, frémissant sur son trépied. C'était indiciblement étrange, mais sans la moindre trace de bizarrerie ou d'affectation consciente. C'était un cas de possession poétique, pure et simple.

IV

Swinburne était un prodigieux travailleur, et l'énorme ensemble de sa production en prose et en vers est d'autant plus surprenant que l'acte d'écrire lui était extrêmement désagréable, de même, rappelons-le, qu'à Wordsworth. Il aurait dû être improvisateur. Je lui rapportai une fois un portrait du poète suédois Bellman, dont le génie, antérieur d'un siècle, avait une certaine ressemblance avec le sien. Bellman était représenté tenant un luth et improvisant ses vers en plein air. « Ah ! s'écria Swinburne, voilà ce que j'aimerais faire. Je voudrais, debout sur un promontoire de l'île de Sark, dans le plein éclat du soleil, clamer mes vers jusqu'à ce que tous les oiseaux de l'Océan vinssent se poser à mes pieds ! Cela vaudrait mieux que de faire grincer sur du papier une plume malpropre. »

En dépit des réelles difficultés physiques qu'il éprouvait à écrire, Swinburne travaillait étonnamment. Par exemple, à

l'automne de 1874, il terminait *Bothwell*, il mettait sous presse un volume d'essais, il composait des poèmes pour un recueil qui devait s'appeler d'abord « Songs in Time of Change », puis « Poems of Revolution » (et ce fut finalement, je suppose, « Songs of Two Nations », qui devint le titre définitif), il écrivait des études critiques sur Poe et sur Blake (qui ne lui plurent pas assez, sans doute, pour qu'il les publiât) ; il était fort absorbé par un livre sur Chapman et il s'occupait d'une reprise du drame de Wells : *Joseph and his Brethren* (1). A ce propos, je me souviens qu'il me montra un essai sur Wells qu'il avait écrit en 1861 et au sujet duquel il me fit cette réflexion : « En tous cas, je puis à présent écrire en prose beaucoup mieux qu'alors. »

La manie des centenaires ne s'était pas encore, il y a trente ans, emparée du public anglais. L'anniversaire de la naissance de Landor passa inaperçu et Swinburne n'y pensa que le jour même, alors qu'il était à Holmwood, et ne pouvait rien faire. Il en fut extrêmement vexé ; chose curieuse, il avait toujours cru Landor de deux ou trois ans plus âgé et il s'était figuré que le centenaire était passé. Toutefois, il découvrit providentiellement que Lamb était né onze jours plus tard que Landor, de sorte que, le 1er février 1875, Swinburne arriva en ville, délicieusement plein d'importance, pour organiser un dîner en l'honneur de Lamb. Pour tant que je sache, ce fut la seule fois de sa vie qu'il organisa quelque chose. Il était magnifique et fort grave ; il se donnait de grands airs et atténuait le dépit d'avoir oublié son bien-aimé Landor en affirmant que les mêmes libations seraient mélangées en une affectueuse commémoration des deux grands hommes. Toutefois, Landor fut finalement absorbé par Lamb en l'honneur de qui un

(1) Charles Jeremiah Wells (1800-1879), ami de Hazlitt et de Keats, publia à 24 ans ce remarquable drame biblique qui demeura à peu près inconnu, malgré les louanges que lui décerna R. H. Horne en 1844, et ce furent Rossetti et Swinburne (ce dernier dans un article de la *Fortnightly Review*, en 1875) qui attirèrent l'attention sur cette œuvre oubliée. L'auteur, après avoir exercé à Londres la profession de *solicitor*, alla vivre en province, puis vint habiter la Bretagne et finit par s'installer définitivement à Marseille. A la mort de sa femme, en 1874, il détruisit la matière de huit à dix volumes de drames en vers et de poèmes ; mais après l'article de Swinburne, et une édition nouvelle de son drame *Joseph and his Brethren*, il écrivit pour son chef-d'œuvre plusieurs scènes additionnelles. Pourtant l'œuvre n'en reste pas moins, comme l'a dit Mr Gosse, lui-même, « un spécimen excessif du drame pseudo-jacobite, du drame en vers qui fut populaire dans les cercles ultra-poétiques, entre 1820 et 1830 », et qu'il faut considérer moins comme une pièce que comme une curiosité poétique. (H.-D. D.)

groupe peu nombreux alla, le 10 février, faire un médiocre dîner dans une taverne de Soho. Si je m'en souviens bien, nous n'étions que cinq, les autres convives étant Mr Theodore Watts, notre ardent William Minto, dont la carrière pleine de promesses se termina si prématurément il y a seize ans, et un curieux ami de Swinburne, Thomas Purnell, que je considérai toujours comme un élément discordant (1). Swinburne présidait et je ne lui vis jamais meilleure mine. Il prenait une attitude solennelle, qui eût donné l'idée que notre modeste banquet était, au moins symboliquement, une affaire publique d'une importance extrême. Quand Purnell « allait trop loin », il fallait entendre Swinburne le rappeler au respect du décorum. J'ai conservé l'idée persistante qu'il dut y avoir des discours; mais ce n'est là, sans doute, qu'un souvenir déformé des conversations élevées qui s'échangèrent jusqu'à ce que les garçons nous eussent mis dehors.

Il est bon de dire quelques mots des relations de Swinburne avec Browning. Tout au début, Swinburne avait partagé l'enthousiasme préraphaélite pour ce que Browning avait publié jusqu'à *Men and Women*. Mais les deux poètes n'eurent aucun contact personnel, et je crois que, par instinct naturel, Swinburne n'était pas attiré par la personnalité de son aîné. Une fois, en 1874, je me mis à commenter favorablement ce dernier, mais mon zèle se heurta à la courtoise indifférence de Swinburne. Il ne prenait aucun plaisir aux drames de Browning, non plus, ce qui m'étonna, qu'à ses poèmes lyriques. Il n'y avait là, cependant, aucun parti pris, et quand nous en vînmes à *The Ring and the Book*, les louanges de Swinburne ne furent nullement affectées. En outre, il admirait chaleureusement la série d'études psychologiques qui commence avec *Fifine at the Fair*. « Voilà, dit-il, qui est de beaucoup le meilleur de ce qu'il a écrit. Et c'est là son véritable domaine. » Cette admiration, qui ne fit que croître, eut pour résultat la page élogieuse, avec extravagance presque, dans le *George Chapman* de 1875, qui ahurit quelques-uns des amis de l'auteur et stupéfia Browning autant qu'elle lui fit

(1) William Minto (1845-1893), journaliste, directeur de l'*Examiner*, puis, en 1880, professeur de logique à Aberdeen; publia un excellent *Manual of English Prose Literature*, des *Characteristics of the English Poets*, une monographie de Defoe et deux romans. (H.-D. D.)

plaisir. Mais malencontreusement, au moment où, en 1877, la controverse de Swinburne avec la New Shakspere Society battait son plein, Browning accepta la présidence de cette association. Swinburne en ressentit non seulement une offense mortelle, mais un chagrin vif et durable, et il n'y eut plus pour lui d'invectives assez cinglantes quand il parlait de Browning. Navré qu'un pareil malentendu séparât deux hommes que je vénérais et aimais, je me risquai à informer Browning combien Swinburne s'estimait froissé profondément. Browning, qui était, certes, parfaitement innocent de toute offense intentionnelle, fut contrarié et me pria d'expliquer à Swinburne que l'idée de lui être désagréable ne lui avait même pas traversé l'esprit. En même temps, et en confidence, il émit l'avis qu'on ne pouvait vraiment pas régler sa conduite sur la crainte qu'elle soit approuvée ou non par un éminent personnage que l'on connaît à peine. J'agis de mon mieux, non sans quelque succès, pour apaiser la colère de Swinburne, mais le dommage était fait. Il y avait, entre les deux poètes, une incompatibilité naturelle qui les empêchait de se rendre mutuellement complète justice. Le caractère de Browning avait la largeur d'un lac que balaie parfois la rafale et l'orage; celui de Swinburne, l'incessante impétuosité d'un torrent des montagnes.

Vers la quarantième année, l'intelligence du poète subit une curieuse ossification. Il cessa de former des impressions nouvelles tout en s'attachant à celles d'autrefois avec son exubérance première : fait surprenant, chez un artiste qui avait levé l'étendard de la révolte et entraîné si héroïquement les enthousiasmes juvéniles. J'ignore si, par la suite, le ton de ses conversations familières changea, mais à coup sûr, de 1874 à 1884, il ne témoigna pas la moindre compréhension intelligente des éléments nouveaux en littérature. Stevenson, Ibsen, Dostoievski, bien qu'on les lui signalât avec insistance, le laissèrent absolument indifférent. Son hostilité pour Zola était ridicule. En 1878, *l'Assommoir* paraissait à Paris dans une revue appelée, je crois, *la République des Lettres*. Après un départ languissant, ce périodique ne tarda pas expirer et Swinburne, en plaisantant, certes, attribua cet insuccès à l'effet produit par une protestation fort digne publiée quelque part contre Zola. Je me rappelle sa joie et sa conviction, tôt démentie, que Zola

n'oserait plus jamais publier une ligne. Une attitude comme celle qu'il eut vis-à-vis de l'école naturaliste française paraît exceptionnelle chez Swinburne qui était naturellement généreux et bon. L'idée d'attaquer un talent de bonne foi lui aurait été insupportable. Mais, pour prendre un exemple particulièrement pénible, il ne reconnaissait aucun talent à Stevenson et ne parla jamais de lui.

Il est curieux, cependant, de remarquer que Swinburne se laissait facilement influencer par des souvenirs et des circonstances extérieures. Au moment même où il massacrait les réalistes français, il me parla en termes élogieux à l'excès de Léon Cladel, l'un des outranciers de cette école. Je manifestai mon étonnement, mais le mystère fut expliqué, Cladel avait attaqué Napoléon III avec une virulence particulière et il était un admirateur idolâtre de Victor Hugo ; cela suffisait, si réalistes que fussent ses romans, à lui valoir indiscutablement l'approbation de Swinburne.

Sans aucun doute, un merveilleux effluve de sympathie et de charme émanait de la personne de cet extraordinaire homme de génie. Swinburne pouvait être absurde, il ne manquait jamais d'être distingué. Il pouvait être don-quichottesque, il ne fut jamais ni mesquin, ni timide, ni ennuyeux. Il représentait, sous sa forme la plus flamboyante, la révolte contre les concessions et les hypocrisies de l'ère victorienne moyenne du milieu du siècle, « cette époque à face blême et étique ». Sa présence apportait une vivacité et un enjouement magiques, quelque chose comme une allégresse un peu extravagante, mais sans rien d'égoïste.

Nul n'a jamais aimé plus passionnément la poésie, n'y a trouvé davantage de sources inépuisables de plaisir, ne l'a cultivée de façon plus désintéressée. La moitié de l'influence littéraire de Swinburne dépendait de menues raisons, telles que son attitude inflexible de vénération pour les grands maîtres, son dévouement aux causes impopulaires, son intraitable arrogance en face de tout ce qui est conventionnel. Il devient difficile de saisir et d'exprimer le tressaillement surpris qu'on ressentait à l'entendre employer prestigieusement une série de termes qui n'avaient rien de poétique, bien au contraire, mais qu'il sertissait avec un art étrange au milieu des ornements de son discours. Mais son essor météorique à tra-

vers le firmament littéraire, suivi par la descente lente et noble d'une rayonnante averse d'étincelles, suscitera longtemps la curiosité, alors même qu'on aura cessé de comprendre pourquoi il produisit une sensation aussi intense. Ceux, cependant, qui assistèrent à l'apparition du phénomène, et contemplèrent, fascinés, son audacieux et magnifique itinéraire, ne devront pas éprouver une surprise excessive si une génération monte qui ne discerne plus ce que le prodige signifiait pour les témoins de la première heure.

EDMUND GOSSE.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

CONSTANTIN GUYS

Constantin Guys (1), d'origine française, vit le jour en Hollande. Son acte de naissance, que retrouva M. Roger Marx, au cours d'une halte à Flessingue, est ainsi rédigé : « Ernestus-Adolphus-Hyacinthus-Constantinus Guys, né à Flessingue, le 3 décembre 1805, d'Elisabeth Betin et de François-Lazare Guys, commissaire en chef de la marine française. » Et l'extrait de baptême, daté du 26 janvier 1806, porte la mention qu'il eut pour parrain un de ses oncles, « commissaire des relations de la République Française à Rotterdam ».

C'est à peu près tout ce que l'on sait, à l'heure présente, de son enfance. Et, de sa vie nous ne saurons guère plus — en dépit de deux ou trois repères auxquels nous nous reporterons, en temps voulu — jusqu'au moment où naîtra l'artiste, où, cet admirable déclassé occupera enfin, dans le monde et la société, les places pour lesquelles il avait été créé.

On peut toutefois induire, du goût que Guys manifesta toute sa vie à l'égard du métier des armes, qu'il vécut plus ou moins dans les camps pendant les premières années de sa vie. Au moins, lors des congés paternels, sa famille revenant à Paris, il suivit avec enthousiasme, porté sur les bras de son père, ces revues du Carrousel ou du Champ-de-Mars, qui laissaient le peuple enivré, saoul de gloire militaire.

§

Nous retrouvons Guys à l'heure où sonnent ses dix-huit ans. Curieuse aventure que cette biographie ! Nous ignorons tous les incidents qui ont marqué cette adolescence et nous sommes obligés de reconstituer la vie d'un homme qui mourut notre contemporain, comme nous aurions à le faire pour un artiste du temps passé, à l'aide de quelques indices, surgissant malgré lui de son œuvre, volontairement, obstinément impersonnelle.

Quel était exactement le foyer où il se forma, la condition

(1) Guys raconta plusieurs fois à des amis que son nom exact était Guys de Sainte-Hélène.

des siens ? Nous ne savons rien de sa culture, ni si ses parents veillèrent à son éducation. Baudelaire lui-même, qui le peignit de son vivant, conserve une égale discrétion à ce sujet. Et par delà ce mystère, le jeune homme reparaît devant nous seulement en pleine révolte de la Grèce, compagnon de Lord Byron à Missolonghi — romantique de l'action, dandy désabusé. Il va chercher à perdre sur les champs de bataille une vie trop lourde à vivre, avant même d'avoir été vécue...

La mort l'épargne. La victoire remportée, Navarin ayant décidé souverainement du sort de ce petit peuple, le jeune homme revient en France et s'engage dans la cavalerie — aux dragons. C'est au cours de ce nouveau stade qu'il complète cette éducation inconsciente qui allait faire de lui un des plus merveilleux peintres de chevaux que nous ayons connu. Une tradition veut en effet qu'il ait été un soldat très zélé, très épris de son métier... Mais bientôt l'ardeur tombe. Il se lasse. Après être resté quelques années en garnison, à vivre une vie monotone, turbulente et désœuvrée, avec l'unique passion du cheval, il se retira et démissionna comme sous-officier.

§

Les amis de Constantin Guys résument d'un mot cette phase nouvelle qui commence dans sa destinée : « Il voyage... » Ayant quitté l'armée, Guys visite l'Europe et certaines régions de l'Orient...

La carrière administrative de son père l'avait conduit à l'étranger ; une fugue romantique l'avait rangé parmi les défenseurs de la Grèce. Quels pays nouveaux connut-il alors ? Il y a telle ou telle esquisse de lui — certaines œuvres décrivant un Orient équivoque et fabuleux — que l'on voudrait pouvoir situer. Des manières de bazar, de longs boyaux de rue, tortueux et montants, mal pavés, étroits. Les persiennes soulevées semblent se rejoindre en toit, au-dessus d'un ciel à peine entrevu, nostalgique, tant son bleu de turquoise est émouvant. Des groupes dans ce décor, vêtus de vestes brodées d'oripeaux éclatants et sordides, accroupis ou couchés sur les seuils. Un lourd parfum d'Orient monte, se dégage et l'on voudrait s'en mieux enivrer, à le reconnaître, parmi toutes les essences que distillent, dans le Levant, les ghettos, les quartiers Francs et les environs des cimetières de Stamboul.

Les Balkans, la Grèce, les deux Turquies, la Perse, l'Inde, où porte-t-il ses pas? L'amateur qui se plaît à son œuvre et qui a vu passer sous ses yeux un certain nombre de scènes semblables à celle-ci, innombrables dans ses croquis, comprendra l'hésitation. Le mélange des races, des costumes, et des coutumes, le grouillement chatoyant des chevelures et des étoffes, un je ne sais quoi de quartier mal famé et lépreux, déconcerte...

Aucune précision. Mais, après tout, peut-être ne faut-il pas chercher plus avant ni se plaindre. Un rien de mystère ajoute à l'attrait de ces croquis. Et leur auteur affectait volontiers de les laisser inachevés, sans ce dernier trait qui délimite une œuvre et lui enlève par sa précision un peu de son charme et de sa nonchalance... D'autre part, nous savons que Constantin Guys était doué d'une mémoire visuelle prodigieuse. Il est donc vraisemblable que, composant ces scènes bien des années après en avoir joui, il éprouva de l'indifférence à situer ces souvenirs dans le temps et dans l'espace.

§

Au retour de ses voyages, vers 1845, il connut un sentiment nouveau. Il prit goût à vivre dans les villes. Il se réinstalla à Paris, où il lia commerce avec la plupart des grands artistes. Lui-même commence à dessiner. Puis, pour étancher cette soif du déplacement qui devait le tourmenter jusqu'à sa mort, et aussi bien pour ne pas perdre le contact qu'il avait pris avec les innombrables Anglais rencontrés de par le monde, il faisait de fréquents séjours à Londres.

C'est ainsi que Constantin Guys devint le collaborateur des grands périodiques londonniens et on lui attribue quelque part dans la fondation de l'*Illustrated London News*, ainsi que du *Punch*.

Il était donc entièrement préparé à la mission militaire que lui confièrent les éditeurs intelligents du nouvel illustré anglais, qu'il avait contribué à créer. Aussi, ce fut avec joie qu'il accepta de partir, pour *l'Illustrated London News*, en Crimée, au titre de correspondant de guerre. Il était chargé d'envoyer des croquis évoquant les divers aspects de la campagne franco-anglaise.

§

Aucune mission ne pouvait aussi bien convenir à Constan-

tin Guys. D'un seul coup, celle-ci ramassait toutes ses tendances, tous ses goûts, toutes les aspirations de sa jeunesse héroïque et crâne, et lui rendait, pour ainsi dire, un poste dans l'armée, avec un grade chimérique, celui de chroniqueur de ses gestes. Il reprenait heureusement du service, en obéissant à sa nouvelle passion. Ayant brisé son sabre jadis, quitté la selle, dévêtu l'uniforme, renvoyé son cheval de bataille, démissionné de ce rang qu'il avait tant aimé, il rentrait dans la grande famille, grâce à cette même fantaisie qui, un jour, l'en avait éloigné. Cette guerre qu'il avait souhaitée à l'heure de sa jeunesse, pour laquelle il s'était engagé, il la voyait donc enfin de ses yeux, qui l'avaient rêvée. Et, si son âge ne lui permettait plus de prendre part à la charge, grâce à son crayon, fidèle et fougueux, il allait la décrire. D'une arabesque aussi folle qu'elle-même il allait encore y participer.

Guys, qui n'avait d'autre passion qu'une curiosité universelle, dut se sentir, ce jour-là, grisé. Il fut au moins métamorphosé. Ses forces se trouvèrent décuplées... Alors que, jusque-là, il n'exécutait jamais ses dessins d'après nature, qu'il amassait dans sa mémoire les détails, les paysages et les scènes pour les reprendre après coup, dans la fièvre de l'action, il rompit avec cette habitude. Aux camps, dans la tranchée, au milieu des hôpitaux, des villes prises, sur les champs de bataille, d'un seul jet, il exécuta ces merveilleuses scènes, larges, fortes, évocatrices, humaines, triomphantes ou douloureuses, qui comptent parmi ses plus belles œuvres. Le dandy nonchalant qui était en lui s'émut. Il communia avec les multitudes armées, aux uniformes éclatants, formant les régiments qui s'énervaient dans l'attente de l'assaut. Un jour, il résume ainsi lui-même sa nouvelle technique, d'un mot inoubliable, formant légende sous le croquis : « *Taken on the spot* », — dessiné sur le champ de bataille.

Plusieurs collections possèdent des épisodes de batailles. Tous sont animés de la même vie. C'est la chevauchée à la mort, la ruée folle des hommes et des bêtes, en fouillis, dans les vallons, parmi les avant-trains, les roues brisées, les canons encloués, les armes gaspillées, les cadavres dans l'attitude suprême, aux uniformes confondus.

Voici la légendaire aventure de Balaklava, l'épisode sur-

humain de cette guerre, que chanta magnifiquement Tennyson, le poète lauréat de l'Angleterre alliée :

Half a league, half a league,
Half a league onward,
All in the valley of Death
Rode the six hundred.

C'est une épopée tout entière qui tient sur ce petit papier qui semble halé de soleil, noirci de poudre, tout frémissant encore de l'héroïque folie qu'il narre. Je ne sais rien de plus émouvant que ce dessin, dessiné en pleine fournaise, dans la frénésie de l'action. On croirait que le crayon brûle ce jour-là les doigts de Constantin Guys, comme un canon de fusil échauffé. Jamais peut-être il n'a mieux donné l'impression du vertige qui s'empare des escadrons, roulant irrésistiblement, de toute leur masse aveugle, parmi les cris, la poussière, la sourde cadence des montures, les cliquetis d'armes et de gourmettes, vers ce hasard qui s'appelle la victoire ou la déroute. Cette page, dans l'œuvre de l'artiste, est unique. Elle fait éclater toutes les techniques, semble faite elle-même à coups de sabres, d'héroïsme, d'ivresse. Elle est vraiment la charge d'un génie, se levant vers la gloire, d'instinct.

Voici d'autres dessins encore, composés, eux aussi, au cours de cette campagne ; il faut les classer à part. Ce sont ceux qui sont consacrés à la description des ambulances, à l'étape qui suit la bataille. Pour conter ces épisodes douloureux, ces inéluctables rançons de la guerre, il semble que le crayon de Constantin Guys se soit humanisé. Le trait, tout aussi corrosif, se fait cependant, de place en place, plus enveloppant. Il dessine doucement, pourrait-on croire, ces pauvres débris humains, à la chair ouverte par l'obus ou par le sabre, qui s'en vont sur des cacolets, au pas des mulets de campagne ou sur une monture de hasard.

Guys racontait hier la bataille. Il trouvait naturel de voir tomber autour de lui les autres, comme il eût pu tomber lui-même... Mais maintenant, l'exaltation calmée, il se ressaisit et, en relevant les gestes douloureux de toutes les pauvres chairs pantelantes de ses camarades, il n'est pas maître de lui-même au point de dissimuler la pitié qu'il éprouve envers ceux-là marqués par le destin.

Les scènes d'hôpital marquent l'étape suivante. Ce sont des

œuvres admirables de tendresse mélancolique, de douloureuse solidarité. L'admirable reporter y conte ses visites dans les hôpitaux de Péra, qui servaient à l'évacuation des blessés... Salles blanches et nues, aux clartés brutales. On les devine, emplies de râles, de gémissements, de fièvres et d'agonies. Les lits étroits où l'on meurt, où l'homme, blessé à jamais, se refait petit enfant entre les mains de celles qui le soignent, s'alignent monotones et sinistres, à peine égayés un instant lorsque passe un visiteur, messager de consolation ou de soulagement. Les grandes cornettes planent dans l'éploiement magnifique de leur lingerie lisse, au-dessus d'un chevet. Elles portent le remède, répétant le généreux mensonge d'espoir, à celui qui mourra dans la nuit. Le visiteur fidèle à sa tâche, fraternel aussi, mêle son encouragement trompeur à celui de la religieuse.

L'on devine son émoi, non seulement à la façon dont sont traitées ces pages, mais encore à la légende qu'il inscrit sous l'un d'eux : « *My humble Self* » — « Mon humble personne. » Au pied de ces lits de torture, cet ami de Baudelaire, d'une qualité d'âme, par certaines nuances, assez semblable à la sienne sans doute, subit ces pensées, qui marquent à jamais l'âme humaine d'une ride douloureuse et qui lui donnent le sens et le goût de la mort.

§

De cette campagne, le talent de Guys sort accru et fortifié. La guerre achevée, il regagne lentement le Nord, s'attardant à croquer, une fois encore, peut-être la dernière — ces mœurs orientales, qu'il lui plut, jusqu'à la mort, d'évoquer.

Comme jadis, il avait raconté, au cours de ses premiers voyages, l'existence chaude et close des bouges levantins, des quartiers maudits et cosmopolites, où flotte, de manière permanente, l'écume des nations, cette fois il s'attache surtout à la vie mondaine de la Turquie. Elle est curieuse en ce temps, car elle mêle à ses vieilles coutumes ancestrales le goût irraisonné et « snob » de la modernité. Ainsi il crayonne les fastes de la Sublime Porte, les cérémonies, à la fois militaires et religieuses, au cours desquelles apparaît l'image brune et falote, mollement écroulée au fond d'un landau, du successeur du Prophète. Toute une série est consacrée aux fêtes rituelles du

Baïram, qui closent le jeûne du Ramadan. Aucune n'est plus piquante, dans son œuvre, tout en demeurant d'une fidélité documentaire absolue.

§

Mais Constantin Guys n'eût pas été l'âme même de son époque si, à l'heure où les clairons joyeux sonnaient aux revues de Longchamp le retour triomphal, il fût demeuré loin de Paris. Il rentre.

Sans mandat, sans mission officielle, il devient l'historiographe du régime. Il est le peintre attitré de toutes les fêtes. Et, quelque jour, lorsque nous serons tous morts et que l'Empire sera libéré de la censure, délivré de la quarantaine que lui font subir les maîtres de l'heure présente, comme sous une baguette prestigieuse, rien qu'à feuilleter tous ces croquis, l'historien pieux, énamouré de luxe et de galas, pourra restituer la gloire des Tuileries et de Saint-Cloud, dont les ruines elles-mêmes ont péri...

Sous ces petites feuilles, griffonnées d'un croquis nerveux et précis tout ensemble, endiablé et patient tout à la fois, il retrouvera l'âme même de ce temps... Sans effort, il pourra reconstituer l'existence de ces générations, qui s'en sont allées plus vite que les autres, qui sont disparues de la scène du monde avec le régime qui les avait parées, qui leur avait donné de l'éclat et du luxe. L'exquise claustration de la divine comtesse de Castiglione est un symbole mélancolique et parfait de la disparution brusque des figurants et des acteurs du Second Empire.

Il faut feuilleter, dans les cartons de l'admirable collection Nadar (1), tous ces croquis, où demeurent à jamais fixés les souvenirs de la vision émerveillée, qui fut celle de Guys. Ils sont d'une telle beauté, d'une fidélité si parfaite qu'ils paraissent doués encore de vie. L'art du dessinateur les a animés pour jamais. Un miracle a été réalisé dans ces pages. Une hallucination nous entraîne. Nos doigts palpent ces feuilles où tout retrouve son relief, reprend sa place, s'évertue presque. On n'a peut-être jamais, avec aussi peu de « matière », syn-

(1) La collection Nadar a été dispersée le 18 juin. Naturellement les plus belles pièces ont été vendues un prix ridicule... de bon marché. Le temps de Guys n'est pas encore venu.

thétisé aussi parfaitement une époque, légué à l'avenir l'image définitive d'une société, immortalisé une génération.

Il semble que, dans les doigts de Guys, le crayon, léger, fringant, minutieux et large, ait ramassé des gestes, cueilli des attitudes, qu'il se soit dirigé naturellement, sans hésitation, vers l'expression définitive du modèle. Lorsqu'on s'attarde quelques instants devant l'un de ces dessins à la mine de plomb, devant l'une de ces vignettes à la plume, pâlis par le temps, on croirait voir se détacher tous les plans, les couleurs reparaître une à une d'elles-mêmes. La coloration, en teintes plates, aux nuances si personnelles qu'il a parfois ajoutées, semble, malgré la grâce surannée de ses effets, superflue. Le seul dessin exprime, dans sa rapidité, son « instantanéité », tout ce qu'il y avait de vie dans le décor frémissant, l'entrain des bêtes et des personnages, le mouvement des choses et de la foule elle-même.

§

Cette œuvre demeure très particulière. La vision de l'univers, qui était celle de Guys fut en somme restreinte et étroite. Sans monotonie, elle se répète indéfiniment. Ce sont toujours les mêmes sujets, ceux qui pouvaient intéresser l'âme de ce soldat qui fut sans doute, comme l'a appelé justement Baudelaire, « un soldat artiste », mais qui n'en resta pas moins toute sa vie un soldat.

Il en avait les goûts, les passions, les rêves. Il peignit la guerre et là, sur ce chemin où tout est grave et imprévu, il rencontra parfois l'inspiration admirable qui le grandit, presque en dépit de lui-même. Le jour où il peignit le convoi des blessés, dans les Balkans, dominé par ce vol sinistre et tournoyant des corbeaux, il accomplit une œuvre admirable, puissante et large. Il quitta l'anecdote et atteignit au plus grand art. Mais, le plus souvent, n'étant plus entraîné par le sujet, il fut fidèle à sa nature un peu fruste. Il reproduisit les choses, les sujets qui flattaient son regard ou, pour mieux dire, tous ses sens. C'est en effet la caractéristique de son œuvre, d'être, malgré l'élégance un peu sèche du trait, essentiellement sensuelle, et même grossière d'inspiration.

Une odeur lourde et piquante de crottin, de fards, de poudre de riz, monte de tous ces dessins. Guys aima les soldats,

les chevaux et les filles. Durant quelques années, la guerre lui permit de peindre la vie des camps et des champs de bataille. Mais, après la campagne de Crimée, rendu pour ainsi dire à la non-activité, il dessina passionnément, mieux même, comme un maniaque, inlassablement des chevaux, des cavaliers militaires ou civils, des équipages et puis des femmes. Toutes sortes de femmes d'ailleurs. Celles du moins qu'il pouvait étudier aisément, depuis la courtisane achalandée, se mêlant aux diverses aristocraties, appartenant presque à la société par les hommes qu'elle fréquente, jusqu'à la pierreuse et la fille de maison, depuis la Païva jusqu'à la fille Élisa...

§

Le temps que Guys avait passé, dans les dragons, à l'armée lui avait donné une connaissance technique du cheval que peu de peintres ont possédée. Grâce à la familiarité de cette fréquentation quotidienne, aux soins que « le règlement » lui imposait envers sa monture, jusqu'à l'écurie inclusivement, grâce aussi à cette tendresse orgueilleuse que ressentent souvent les écuyers à l'égard de l'alezan, compagnon et ami, il avait appris à connaître la bête, du sabot jusqu'à la croupe. Bien mieux même, Guys l'unissait, pour sa part, dans son cœur et dans sa pensée, à toutes les images magnifiques de gloire et de luxe, qui composaient le rêve de sa vie. Ce fut donc tout naturellement que, le jour où ses enthousiasmes, ses visions d'héroïsme et de beauté cherchèrent leur expression par le dessin, naquirent sous son crayon des formes équestres.

La guerre de Crimée avait déjà satisfait ce goût. Après la victoire, Guys retrouve d'autres cavaleries à dépeindre, celles des galas et du triomphe des vainqueurs.

La transition s'établit lorsqu'on feuillette les œuvres de l'artiste et que l'on essaie de les classer par séries — avec les escortes qui encadrent les cortèges impériaux, qui sertissent de majesté et d'apparat les carrosses souverains, au retour des revues, des derbys, des fêtes populaires.

Jamais l'instantanéité implacable de la photographie ne rendra plus exactement, plus fidèlement, un mouvement surpris dans son exécution naturelle. Pas une ligne n'est figée. L'amble qui s'accomplit est noté en chemin. Le cavalier,

soulevé de dessus sa selle par le galop, est saisi en un plein bond, que l'on sent égal et rythmique.

§

Mais, voici la Société. « Les façades » du régime illuminent. Le tourbillon accélère la fiévreuse inconscience. Grâce aux nobles victoires, hélas! à la Pyrrhus de nos troupes, les oisifs, les ambitieux et les filles mènent la danse...

Ils mènent la danse, ils usent leur vie, leur ennui de toutes les manières. Comme il arrive sous tous les régimes où l'on s'amuse, ce sont les hautes classes et c'est le peuple qui s'entendent pour accélérer le mouvement. Le vice se tient alors surtout aux sommets et dans les bas-fonds de la société. Il y a, en dépit de l'apparence première, une étroite corrélation, une dépendance de cause à effet, entre ces deux débauches.

Toutes deux aussi s'étalent volontiers : la pudeur ou l'hypocrisie, suivant le point de vue, sont des vertus ou des vices bourgeois. Le grand seigneur ne daigne pas se cacher; le bas peuple dit : « A quoi bon ? » Ainsi tous deux livrent leur vie désordonnée au regard du public, et la découvrent volontiers, en ses épisodes, jusque dans la rue.

La curiosité et la pauvreté de Guys glanent, dans ce relâchement des mœurs, dans ce débraillé, la plus superbe moisson que pouvait rêver un artiste sans fortune. La rue devient son domaine, son atelier. Elle lui fournit ses modèles, réalise, par la vision concrète ses rêves, lui permet de jouir au moins par le regard — qu'il avait aigu et ingénu tout ensemble — de ces merveilles. Lui qui adore les chevaux, qui est un cavalier de première force, trop pauvre cependant pour satisfaire sa passion, rien qu'à flâner dans les endroits à la mode, au Bois, sur les voies qui mènent à Saint-Cloud, il croise les équipages les plus faits pour tenter son art. C'est le temps des écuries légendaires : les vieux lions et les dandys récents rivalisent à qui possédera les plus beaux chevaux de selle, les cracks les plus sûrs de triompher sur les hippodromes, les paires les mieux assorties pour les différentes voitures. Le matin, dans les allées cavalières du bois de Boulogne, Guys peut apprécier les belles montes, les bêtes de prix, les selleries luxueuses.

L'après-midi surtout, il vit sa vie entière et sans regrets. Pauvre Guys! Je le vois, habillé de la redingote classique du

vieil officier, luisante et propre, le revers large, taillé pour faire ressortir l'écarlate d'un ruban glorieux, sanglé, cravaté haut. Le poil blanchi saille sous le haut de forme. Il tient à la main une canne qui pourrait être à la rigueur une cravache. Campé dans une allée, indifférent aux éclaboussures de la chaussée, il concentre toute la vitalité de son être dans le regard qu'il attache aux équipages qui défilent.

Il n'a pas, en dépit de la cinquantaine et de sa pauvreté, le caractère plus rassis que tous ces jeunes gens. Dans sa poitrine bat toujours le cœur qu'il avait au temps où il tenait garnison. Et tout son être s'émeut, admire, s'enthousiasme. Il a la fièvre, malgré son flegme apparent, et sa mémoire gardera ce frisson, qu'il fera passer sur le papier. De quel œil, sensuel et ardent, il suit la frêle araignée, la tumultueuse calèche, la dorsay moelleuse, le léger phaéton, l'insolent tilbury, la profonde et somptueuse victoria !

Toutes celles qui se dressent en petits chapeaux, garçonnières, sur les sièges élevés ou qui se confient, nonchalantes, aux coussins enfoncés, captent son émotion. Qu'importe leur beauté, leur grand air, leur sourire ? Guys ne demande à ces visions que de réaliser, derrière leurs fards, ce mirage de luxe et d'élégance qui le poursuit, même lorsqu'il ferme les yeux... Parmi les cachemires bigarrés, les châles éclatants, les crinolines rebelles, les satins glacés aux couleurs sourdes, les rubans fous qui s'envolent sous le vent, au galop de l'équipage, les mousselines pâles, les chantillys mousseux qui siéent aux beautés blondes, il perd son regard, il enfouit tout son être, entraîné dans l'extase voluptueuse et le ravissement artistique. Il oublie tout, et son âge, et sa misère, et sa vie douloureuse.

Il ne faut pas s'y tromper, en effet : ce merveilleux dessinateur qui, inlassablement, meuble sa mémoire de tous ces spectacles, qui les répétera jusqu'à la fin, mêlés à d'autres, pénibles et non moins vrais peut-être, reste jusqu'à sa mort un maniaque de ce luxe. Il se bâtit, à leur ombre, des « paradis artificiels », où il se réfugiera toujours. Il trompe ses appétits, en dessinant, d'instinct, leurs représentations, sans souci de la gloire qui donne la pérennité. Et, indifférent aux jugements critiques, par l'illusion qu'il crée, il se fait, à ses propres yeux, l'égal de tous ces heureux qui, par l'argent et la jeunesse,

possèdent l'amour, — ou tout au moins l'illusion de l'amour.

§

La guerre arrive. Guys est trop vieux pour prendre du service. Le soldat et le reporter sont morts en lui. L'Empire croule. La société rassemblée, grâce au régime, s'envole aux quatre coins de l'Europe. La France, courbaturée, endolorie, qui se relève, après huit mois d'hostilités, est changée. Fini, Offenbach ; les Tuileries, Saint-Cloud sont brûlés. Les vieilles troupes de Crimée sont mortes ou enragent, dans les casemates de la Prusse.

Le bonhomme, qui a soixante-cinq ans, qui a « porté beau » jusque-là, change tout aussitôt. La vie ne lui a pas apporté cette gloire, que d'ailleurs il dédaigna, trop orgueilleux pour la chercher. Il n'a eu de foyer que la rue et elle lui a toujours paru aussi belle que les plus beaux palais. Il n'a pas d'argent, pas de femmes, rien, mais il satisfait toutes ses passions sans bruit, rien qu'à contempler le luxe des autres et les filles merveilleuses, exhaussées par la folie du régime..... Du jour au lendemain, toute cette pauvre joie lui manque. De cette fête ancienne, il ne rencontrera plus désormais le souvenir qu'au rendez-vous de sa mémoire. Il est écrasé par la faillite de l'Empire.

C'est ici que commence cette dernière période de son existence et de son œuvre, tout à la fois misérable et prodigieuse. Hanté par l'image de la femme, il ne s'accommode pas du temps nouveau. Il méprise les modes du jour : il dédaigne les beautés survenues. Et cependant, il sent encore la morsure de la débauche sur ses reins. Il lui faut vivre parmi les femmes. Et dans sa pauvreté, de déchéance en déchéance, il roule aux bouges, aux brasseries de femmes, où l'on boit la « verdoyante » — c'est le nom qu'il donne à l'absinthe, — aux maisons closes des faubourgs et des boulevards extérieurs... Seul demeure en lui le sentiment instinctif, génialement mécanique, si l'on ose dire, de son art : c'est le Verlaine du crayon. Lorsqu'on a vu le portrait que Manet lui consacra, on comprend la fraternité sénile de ces deux grands enfants admirables...

De la plume, de cette plume qui tremble à peine entre ses mains tremblantes, il décrit de manière touchante, presque caressante, toute la turpide de ces bas-fonds humains. Et

l'ironie vaut d'être notée, il le fait sans succès. Il vend deux sous, souvent, l'un de ces croquis d'enfer, au temps où *Nana*, *l'Assommoir*, *Germinie Lacerteux*, *la Maison Tellier*, *la fille Elisa* assurent à leurs auteurs la renommée...

Jules Troubat me contait, un jour, qu'en 1865 Guys venait tous les soirs de concert au Casino Cadet — situé sur l'emplacement du Grand Orient actuel. Il se plaisait à écouter la musique, assis sur une banquette, dans le fond. De là, il suivait et le rythme des notes et celui des promeneuses, qu'il a si souvent figurées, flânant deux à deux. A cette époque, il regardait ces filles, avec quelque supériorité amusée. Après la guerre, les bals publics sont le dernier luxe de sa vie et les oripeaux de ces grisettes, en rupture d'atelier, la dernière élégance qui le console. Les gestes sensuels et lascifs de ces femmes, découvrant un peu de linge, une jarretière, un rien de peau, attirent son regard comme l'ultime caresse, le suprême sourire de la passion...

Le désir ne s'arrête pas à la beauté. Voici les pires confessions et l'agonie d'un rêve : planches sinistres qui, de jour en jour, marquent les étapes de cette fin! Il dessine maintenant la pierreuse des faubourgs, en cheveux, portant l'uniforme infamant, le tablier noir qu'elle carre de ses mains, insolemment enfoncées dans les poches qui rôde dans l'ombre. La voici, entre deux réverbères, le visage enluminé de fard de plomb, l'accroche-cœur gras, au coin de la tempe, ayant bu toute honte.

Puis la fille de brasserie. Elle vient s'asseoir sur les genoux du malheureux, égaré dans cette géhenne. Elle lui entoure le cou de ses gros bras, aux attaches lourdes. Pour l'aguicher, elle a soulevé sa jupe, découvrant un mollet trop fort sous un bas rayé. C'est enfin la maison sinistre à lanterne rouge, lupanar de barrière, où le plaisir se prend pour quelques sous à peine. Les canapés de reps, tachés et défoncés, supportent des chairs cauchemardantes, flasques, molles, offertes à travers le peignoir baillant, la chemise débordée par les seins, courte et transparente... Ici, comme attaché à l'ascension d'un calvaire, Guys note toutes les étapes de la luxure crapuleuse; il retrace la lascivité des gestes, l'abandon dans la débauche, toute cette :

Tristezza atroce della carne immonda.

dont parle d'Annunzio. C'est le vertige de la chair, s'abîmant dans la misère et l'impénitence finales... C'est aussi l'œuvre admirable, et pour ainsi dire géniale, de l'artiste demeurant maître de son dessin jusque dans cette triste sénilité...

§

Un soir du carnaval de 1885, sortant de dîner chez Nadar qui lui gardait une exquise, secourable et discrète tendresse, Constantin Guys fut renversé dans la rue du Havre par un fiacre qui lui broya les deux jambes. Peut-être, à ce moment, regardait-il quelque jolie femme traversant la foule bruyante... On le transporta à la maison Dubois, où il vécut encore huit années... Jusqu'à la dernière minute, il continua à dessiner. Comme Hokousaï, jusqu'à la mort, il fut « le vieillard fou de dessin ». Il s'en fut, âgé de quatre-vingt-sept ans, ayant accompli sa tâche immortelle, à peu près inconnu.

Cette œuvre étrange et considérable, qui fut dédaignée du vivant de son auteur, ne cesse de prendre de l'importance, depuis sa mort. Elle se situe un peu en marge de l'art du XIX^e^ siècle. Comme telle, elle convient aux amateurs qui recherchent autre chose que l'anecdote, dans le dessin.

D'autre part, composée uniquement de croquis à la plume, de gouaches ou de crayons, elle ne fournit guère aliment aux grandes collections et aux musées encombrés. Il a fallu l'intelligence avisée de M. Léonce Bénédite, pour que quelques-unes de ses œuvres puissent prendre place au musée du Luxembourg.

Telle qu'elle a été exécutée, cette tâche, toute d'instinct, par un artiste qui se créa lui-même par un don naturel, par un regard passionné perpétuellement attaché aux choses de la vie, demeurera, avec ses imperfections, ses défauts mêmes et ses étroitesses de conception. Dans un cadre restreint sans doute, Guys a exprimé les impressions qu'il ressentait. Mais il a dit ce qu'il avait à dire, ce qu'il voulait dire, et il a traduit sa vision personnelle par des moyens très simples, qui n'encourent pas les mêmes hasards que les techniques, plus compliquées, des écoles savantes. Aussi ses procédés — ou, pour mieux dire, ses *moyens de travail*, sont-ils curieux à observer.

Sa construction mnémotechnique du sujet est cherchée

d'abord avec quelque hésitation, en tâtonnant du crayon, sur le papier. Guys situe ainsi ses masses, ramène du fond de sa mémoire charmante le cortège de ses beaux souvenirs, remet en place la vision passée qu'il aima. Parfois alors, cette vision, précisée, se colore elle-même sobrement de teintes larges, au lavis, qui agrandissent le champ et font de ce petit bout de papier une œuvre importante. Puis, enfin, et même en se passant de la couleur, l'artiste reprend à l'encre de Chine toutes ces masses. Et tout en ne s'astreignant jamais à la minutie, il cerne d'un trait, sans à-coup nerveux et caressants tout ensemble, les plans successifs de la scène.

Ces croquis, qui gardent toujours un charme d'inachevé, révèlent une puissance qui déconcerte. Les fonds, traités largement, résistent à l'analyse. Avec des procédés d'une simplicité enfantine, Guys réalise des perspectives, obtient des synthèses, émouvantes et personnelles. J'ai noté, parmi les dessins de la campagne de Crimée, *le Convoi de blessés dans les Balkans*. C'est non seulement l'œuvre d'un grand dessinateur, mais aussi d'un admirable peintre. Le ciel, d'un bleu lavé, rencontrant à l'horizon la neige qui couvre le sol, surprend. Et il est d'autres mélanges de couleurs, des verts jaunes dans les feuillages, des robes d'un rouge vineux, des écharpes d'un lilas tendre ou d'un bleu de turquoise, qui ne révèlent pas le secret subtil et délicat de leur combinaison.

Cette œuvre, si on la considère d'autre façon, prendra une importance considérable, au goût de l'avenir. On peut le dire, sans crainte de rencontrer la contradiction, elle fournit le document le plus sûr et le plus vivant tout à la fois, que nous conservions sur le Second Empire. Elle rallie la tradition des petits maîtres du XVIII^e^ siècle qui, s'attardant à enjoliver le détail, incapables de s'abandonner au rêve qui hante les grands artistes, peignent la vie telle qu'elle est. Un temps prochain sans doute va venir, où, comme on le fit pour les Saint-Aubin, les Baudoin, les Moreau le Jeune, on répandra ces dessins par l'estampe.

Enfin ce soldat sans philosophie, un peu vulgaire, qui conta sa destinée naïvement, en dessinant les motifs de son souci, de sa passion et de son rêve, nous a légué des œuvres d'un mouvement prodigieux, aux gestes suggestifs et repré-

sentatifs. Tout est vie, dans ces croquis, même les fautes de dessin : et n'en déplaise aux artistes de l'Ecole, c'est encore une qualité parfois, — c'est tout au moins un agrément — que des fautes comme celles de Constantin Guys.

GEORGES GRAPPE.

BERGSON

LES SURPRISES DU BACHELIER PETRUCCIO

(*Suite* [1])

—

CHAPITRE XI

LES RÉVOLUTIONS NE SERVENT PAS A GRAND'CHOSE, ET LES PLUS ARDENTS PATRIOTES NE SONT PAS CEUX QUI COURENT SE FAIRE TUER POUR LEUR PAYS

Ces divers événements d'ordre purement personnel avaient absorbé l'attention de Petruccio. Il commençait à jouir délicieusement du calme et de la tranquillité d'esprit que lui valaient ses nouvelles fonctions, préoccupé seulement de ne pas manquer son bureau le jour de la paie, lorsqu'il apprit qu'une armée française entrait en Italie.

Il s'enquit du fait et de ses causes. On s'étonna fort qu'il ignorât les nouvelles de France, où s'accomplissait une révolution auprès de laquelle la révolution mantouane n'était, pour ainsi dire, que de la petite bière. Chacun pérorait sur ce sujet passionnant. Les avis différaient suivant le tempérament et le rang social de l'opinant, les aristocrates et les bourgeois, ennemis irréductibles des nouveautés, dont les petits bourgeois et le menu peuple s'affirmaient chaleureux partisans. Les premiers, possédant pouvoir, honneurs et richesses, ne pouvaient qu'en être privés par toute nouveauté modifiant un état de choses dont ils avaient lieu d'être pleinement satisfaits; tandis que les seconds, ne possédant rien, étaient sûrs de gagner à tout changement dans leur misérable état et, à tout le moins, de ne rien perdre.

Hiéronymo s'amusait de ces divergences, et marquait les coups.

— Quant à moi, répondait-il aux questions de Petruccio, je ne suis ni pour, ni contre les révolutionnaires d'au-delà des Alpes. Ils sont remplis de bonnes intentions. Ils veulent

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 286, 287 et 288.

détruire les abus et les privilèges. La vigueur qu'ils y emploient pourrait présager leur réussite. J'en doute cependant. On a, depuis que le monde est monde, déchaîné beaucoup de révolutions dans ce but généreux ; l'on recommence : c'est donc qu'on ne l'a pas atteint. Je ne vois pas les chances, ni les raisons, de mieux réussir aujourd'hui. Sans chercher bien loin, il est facile de se rendre compte que les abus et les privilèges sont, en dépit qu'on en ait, les seules institutions humaines véritablement inamuables : leurs titulaires changent, voilà tout, et c'est le principal effet des bouleversements sociaux. Je demeure sceptique quant à leur efficacité. Leur action se borne à coller des étiquettes neuves sur les vieilles marchandises de la boutique. Le peuple anglais seul fait exception à cette règle. Celui-là conserve les vieilles étiquettes, et modifie radicalement la nature du stock en magasin. La raison en est que, seul au monde, il possède un sens politique profond, qui est, chez lui, comme un instinct de nature. Observe avec moi que, dans les deux cas, les étiquettes sont pure hypocrisie.

— A ce compte, tu nies le progrès? demanda Petruccio. Selon toi, l'humanité tournerait indéfiniment dans un même cercle....

— Éminemment vicieux, j'en suis persuadé. D'autres s'en aperçurent avant moi, puisque « l'histoire se répète » est un truisme. Quiconque l'affirme, et c'est tout le monde, nie par là même le progrès, qui n'est qu'un mot. Mot magique, il est vrai, talisman par quoi les marchands de paradis, je veux dire les conducteurs d'hommes, s'insinuent dans le cœur des foules, afin de placer leur marchandise frelatée. Ils l'écoulent toujours, avec bénéfice, car l'homme est avide de bonheur; qui le lui promet, avec ou sans garanties, est infailliblement le bienvenu. Mais depuis Adam et sa digne compagne, nous piétinons lourdement sur place, et l'on nous berce de la même chanson. Cite-moi une idée nouvelle sous le soleil? Je t'en défie. Les philosophes des vieilles races aux civilisations abolies ou figées n'ont pas tort de nous considérer avec une ironique pitié comme des enfants recommençant des expériences mille fois répétées et se grillant les doigts après la flamme pour bien s'assurer qu'elle brûle. Après tout, c'est un bonheur. Si les hommes perdaient la foi dans un avenir meilleur, ils perdraient en même temps l'espoir, c'est-à-dire la raison et

la possibilité de vivre. Je suis tenté d'y voir un piège de la nature, pour nous rendre l'existence supportable, de même que pour assurer la vie de l'espèce, elle a pris soin de rendre suprêmement agréable aux individus l'acte qui la perpétue.

— Cependant les conditions de l'existence se sont singulièrement améliorées; le fait est indéniable.

— Ceci est une autre question, et je le concède volontiers; en sommes-nous plus heureux? Suppose que l'homme centuple la vitesse avec laquelle il se déplace actuellement à la surface du globe, qu'il trouve le moyen de transmettre sa pensée écrite ou parlée instantanément d'un bout à l'autre de la terre, qu'il navigue sous les eaux comme un poisson ou plane dans les airs comme un oiseau...

Petruccio sourit complaisamment à ces invraisemblables hypothèses.

— Suppose cela : crois-tu qu'il approchera davantage du bonheur? Il attrapera des rhumes de cerveau à trois mille pieds plus haut que de nos jours, et des rhumatismes à trois cents pieds plus bas; il devra s'ingénier à défendre sa tranquillité désormais à la merci des mille et un importuns qui l'interpelleront à la fois des quatre coins du globe; et, pour le reste, il aura simplement découvert des moyens inédits de se casser une patte. Le bonheur! La Connaissance intégrale serait impuissante à nous l'apporter. Une fâcheuse manie nous pousse à le chercher ailleurs que là où nous avons le plus de chances de le rencontrer...

— Où, donc, je te prie ?

— En nous-mêmes.

— En somme, tu conclus à l'inutilité des révolutions?

— A peu près, sauf pour les malins qui, individuellement, en profitent. Elles ruinent les uns, et, par compensation, font la fortune des autres. Tâchons, si la révolution française s'étend jusqu'à nous, de nous classer parmi ces derniers. Pour moi, je m'y efforcerai.

Elle s'avançait, en effet, à grands pas. L'approche de ses armées détermina dans Mantoue une crise aiguë de patriotisme. Dans les groupements d'hommes, certains sentiments deviennent contagieux comme des maladies.

La haute classe prit d'emblée fait et cause pour l'empereur d'Autriche et les alliés; ce parti poussait ses forces contre la

France, afin d'y faire rentrer sous terre les croquants qui avaient eu l'audace d'en sortir. Le peuple, mal renseigné, hésitait ; il finit par se laisser entraîner dans le sens contraire à ses intérêts : libelles, placards, discours, chansons, sermons d'une armée de prêcheurs l'étourdirent, le submergèrent, exaltant sa fibre patriotique. On lui dépeignit les envahisseurs sous l'aspect d'une sinistre horde de monstres buveurs de sang et coupeurs de têtes, violant aussi bien les coutumes les plus immémoriales et vénérables et les lois les plus sacrées, que les femmes de tout âge et de toutes conditions. Chose inouïe, ces malandrins empêchaient leurs épouses d'acquitter le droit du seigneur, refusaient la corvée, les aides, les gabelles, les dîmes, après avoir prétendu connaître l'emploi qu'on faisait de leur argent; pouvait-on rien de plus intolérable? Ils pillaient les biens des églises et persécutaient les moines, sous prétexte que, personne n'étant jamais revenu de l'autre monde nous instruire de ce qui s'y passait, tabler sur cet avenir incertain pour extorquer la fortune des mourants en les terrorisant par l'image de supplices imaginaires constituait une escroquerie au premier chef ; ils saisissaient les propriétés des nobles, qui, pour les châtier, étaient passés au service des ennemis de leur pays ; en somme, abomination de la désolation, ils renversaient de fond en comble l'ordre établi, pour ce motif inadmissible qu'il ne leur convenait pas. Qui pis est, ils battaient à plates coutures les armées chargées de les y ramener, et cela contre les règles les plus élémentaires de l'art de la guerre. Maintenant, ils menaçaient à leur tour. Par la force, ils espéraient imposer leurs doctrines horribles, maléfiques, perverses et sacrilèges, au bon, sage et honnête peuple de Mantoue.

Contre ces bandits, il fallait défendre la terre des aïeux, maintenir haut et ferme la réputation de bravoure des troupes mantouanes, sauver les autels menacés, ce patrimoine d'honneur et de gloire légué par le passé, et que les envahisseurs voulaient anéantir, écraser sous leur talon.

Le bon peuple s'échauffait à ces excitations. Il demandait des armes, et l'occasion de prouver son courage. Les femmes se montraient les plus enragées.

Bientôt, l'ardeur patriotique monta au comble : le gouvernement manifesta la sienne en frappant les contribuables de

lourdes impositions. Le denier de la guerre fut énorme. Grâce à l'enthousiasme ambiant, il fut versé dans les caisses de l'Etat sinon sans douleurs, du moins sans cris. Devant l'imminence du péril, on augmentait les forces militaires de la république. Il fallait les équiper, les armer, les entretenir. Ruineuse nécessité! Les traitants, prêteurs de l'Etat, trouvèrent l'opération excellente; leur patriotisme en fut chauffé à blanc. Au même degré flamba celui du cordonnier qui fournit l'armée mantouane d'excellentes chaussures dont les semelles, étant en carton, se décollèrent à la première averse. Combien admirables les déclarations patriotiques du drapier qui confectionna les uniformes des soldats! Au premier effort, les coudes percèrent les tuniques, et les genoux crevèrent les culottes; mais on sait combien les mouvements des militaires sont brusques. « Guerre! Guerre! » clamait à pleins poumons le boucher qui approvisionnait les troupes de viande censément fraîche, dont beaucoup de soldats eurent la colique : sans doute la faute en retombait sur quelques veaux incongrûment malades, mais le boucher, n'étant pas dedans, l'ignorait; et tant d'hommes ont l'estomac sensible ou l'intestin délicat! A croire qu'ils le font exprès!

On ne pouvait sans une généreuse émotion, contempler l'activité fiévreuse dont bourdonnaient les bureaux des Secrétaires d'Etat et des banquiers, les magasins des fournisseurs de toutes sortes de fournitures; ces gens sauvaient bravement la patrie en munissant les autres, moyennant d'appréciables bénéfices, de tout ce qu'il fallait pour courir se faire casser la figure à son intention, et à leur place.

Petruccio, sans les mêmes raisons pratiques, subissait l'exaltation générale. Des réminiscences de l'antiquité classique lui revenaient en foule.

Mourir pour la Patrie
Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Il chantait ce refrain seriné jadis par ses maîtres, dispensés eux-mêmes de tout service militaire. On avait bien essayé de les y contraindre, pendant un temps. Mais ils prêchèrent incontinent avec une telle furie les doctrines internationalistes et antimilitaristes les plus outrancières que le gouvernement craignit la démoralisation absolue et la défection

des masses d'où il tirait de quoi garnir ses casernes ; il se montra fort avisé en rendant promptement leur privilège aux dits maîtres : ceux-ci redevinrent incontinent les farouches patriotes d'antan, toujours prêts, comme les fournisseurs, les banquiers, etc., à envoyer les autres se faire casser la figure à leur place.

Un incident marqua cette phase de préparatifs guerriers. Le général chargé de la défense nationale aperçut trop clairement les arsenaux insuffisamment garnis d'armes et de munitions, et la plupart des fournitures militaires avariées et hors d'état de servir utilement. Il adressa à ce sujet un Rapport au Secrétaire d'Etat à la Guerre. Il ne reçut pas de réponse. Il récidiva. On le pria de se taire ; nombre de sénateurs n'eurent pas de peine à démontrer au Secrétaire d'Etat que ce général n'entendait rien à son métier ; et pour plaider cette cause, ils avaient été munis, par les fournisseurs eux-mêmes, seuls compétents, des arguments les plus irrésistibles. Alors le général mantouan fit un éclat public, et saisit l'opinion. Cette fois, la réponse ne tarda pas : accusé de manquer de patriotisme devant l'ennemi et d'enfreindre la discipline, il fut relevé de son commandement et banni du territoire. Hiéronymo, documenté sur cette affaire, lança contre le gouvernement un pamphlet virulent, qu'il ne signa pas, mais dont il prit soin, en sous main, de se dévoiler l'auteur. Les personnes renseignées, hochant la tête d'un air entendu, commencèrent à le citer pour sa clairvoyance, et son dévoûment à la chose publique.

Les Français, cependant, se rapprochaient de jour en jour. Le Podestat, les Secrétaires d'Etat, les Sénateurs affichaient proclamations sur proclamations, marquées au sceau de la plus foudroyante éloquence ; ils juraient de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de la Cité. Apparemment, ils n'entendaient soumettre au même sort ni leurs femmes, ni leurs enfants, ni leurs richesses mobilières, car ils faisaient subrepticement filer le tout vers des provinces moins exposées que celle de Mantoue à participer aux honneurs de la guerre.

Petruccio, bien placé, s'en aperçut. Son enthousiasme reçut une douche. Mais, loin de se laisser déprimer, il s'affermit davantage dans la noble résolution d'accomplir

intégralement son devoir. Sa situation officielle lui évitait la nécessité d'endosser un uniforme. Malgré les conseils d'Hiéronymo et les sarcasmes de Sandri, qui le traitait de « poire » en bon italien, il s'enrôla.

L'armée mantouane entra en campagne, enseignes déployées et musique en tête. Elle se heurta à l'aile droite de l'armée française. A la première décharge, les soldats mantouans, dont presque tous les fusils firent long feu, ou éclatèrent entre leurs mains, lâchèrent pied avec le plus louable entrain et un accord parfait, en hurlant : « Nous sommes trahis ! » et en jetant leurs armes pour courir plus vite. Petruccio rougit de cette honteuse panique ; il rallia un faible carré d'hommes résolus, commandés par des officiers subalternes, les seuls qui opposèrent une vaine et honorable résistance à l'ennemi en cette journée mémorable. Les forces en présence étaient trop inégales : décimés par les fusillades, nos braves durent se constituer prisonniers de guerre. Petruccio avait reçu dans l'épaule une balle, et dans les côtes un coup de baïonnette. Les ambulances françaises le ramassèrent, car les ambulanciers mantouans avaient pris leurs jambes à leur cou, et la tête du mouvement qui emporta les troupes de la république jusque dans les murs de la ville.

CHAPITRE XII

LA BRAVOURE MÈNE EN PRISON, ET L'INSURRECTION AU SECRÉTARIAT D'ÉTAT

Elles en fermèrent soigneusement les portes sur leurs talons. Le peuple, à son tour, accusa le gouvernement de trahison, et se souleva. Admirable occasion pour les fauteurs de désordres et les ambitieux de tous poils. Ils ne manquèrent pas de la saisir. On alluma, en guise de feux de joie, plusieurs monuments publics, qui n'en pouvaient mais, après les avoir pillés en conscience. On profita de la circonstance pour détruire quelques chefs-d'œuvre de l'art, qui honoraient l'esprit humain. On dévalisa des magasins de victuailles et boissons, et, les ribaudes aidant, on se livra, de par les rues, à la lueur de l'incendie, à une orgie des plus pittoresques.

Comme toujours, au cours des révolutions, les hommes d'Etat les plus réputés pour leur génie politique furent ballottés par

les événements comme des bouchons de liège par les tourbillons d'un fleuve. Ils flottaient ou s'enfonçaient, n'y comprenant goutte, et dissertant avec solennité. Ils prononçaient des mots qu'ils s'efforçaient de rendre historiques ; ils essayaient de faire croire qu'ils dirigeaient le courant qui les emportait.

Hiéronymo fut l'un des chefs du mouvement insurrectionnel. Les amis de son père le traitèrent ostensiblement de renégat, mais convinrent, à part soi, qu'il serait sage de le ménager en sous-main, et lui firent des avances. Ainsi devint-il un personnage, et se prépara-t-il un bel avenir politique.

Les riches hommes menacés, eux et les biens dont le caractère immobilier n'avait pas permis l'expédition vers de lointaines provinces, préférèrent les conserver intacts par la grâce de l'ennemi plutôt que de les voir s'en aller en fumée, ou autrement, par le fait de leurs concitoyens. Ils pressèrent le gouvernement de se soumettre à la nécessité, fatalité sombre, mais, par son essence même, n'impliquant aucun déshonneur. Le Podestat reçut la douloureuse mission de porter au général français la capitulation et les clefs de la ville.

Il refusa avec énergie : n'avait-il pas juré de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de la cité? Sainte-Frousse, très forte en casuistique, suggéra à ses conseillers l'avis qu'un pareil serment n'avait pas l'ombre de valeur, et manquait à la fois d'à-propos et de sens commun. Il est bien certain que les seuls serments valables sont ceux que l'on a intérêt à tenir. Le Podestat hésitait et résistait toujours. On le menaça de le déposer : cédant à cet argument *ad hominem*, il se décida, et s'acquitta de sa mission avec infiniment de bonne grâce et de tact.

L'entrée triomphale des vainqueurs fut accompagnée de fleurs et de vivats. Ces soi-disant coupeurs de têtes et buveurs de sang paraissaient les meilleurs garçons du monde. La jovialité de leurs physionomies claires et franches démentait les insinuations perfides qui avaient noirci leurs âmes dans l'opinion publique. Les femmes, deux jours auparavant mégères furieuses prêtes à les déchirer à coups de griffes, manifestaient le plus vivement leur enthousiasme : un penchant irrésistible de leur nature les porte vers les victorieux ; et l'immémoriale et universelle réputation de galanterie des Français leur revenait à la mémoire. Curieuses de l'éprouver, elles ne demandaient qu'à fraterniser avec ces hommes qui criaient : « Les

peuples sont pour nous des frères ! » Mais la manière dont elles entendaient le faire n'avait en soi rien de précisément fraternel.

Eu égard à la prompte soumission des magistrats, le général français se montra bon prince : il les maintint dans leurs places, grades, honneurs et prérogatives. Il se contenta, pour tout châtiment, de leur réclamer une formidable indemnité de guerre, qu'ils s'empressèrent de percevoir sur le dos des contribuables. Ils la chiffrèrent un peu plus forte qu'il n'était besoin, afin de se payer de leur peine sur la différence. Les forces mises à leur disposition les aidèrent efficacement dans cette lourde tâche.

Elles facilitèrent, en outre, le rétablissement de l'ordre dans la rue. Les insurgés, dont on fusilla quelques-uns pris parmi le menu fretin, y mirent une louable bonne volonté. Hiéronymo débanda ses troupes, après avoir troqué son poste de chef insurrectionnel contre celui de Secrétaire d'État aux Affaires Intérieures. Le prétexte invoqué pour dégommer son prédécesseur fut habilement choisi, et ne manqua pas de piquant : on reprocha à ce haut fonctionnaire de n'avoir ni prévu, ni empêché la révolte. Et l'on donnait sa place à l'homme qui en fut l'instigateur et le guide.

Le cri de « Vive Hiéronymo! », séditieux la veille, prit donc un caractère gouvernemental. Au lieu d'arrêter ceux qui le poussaient, les policiers firent chorus : mais ils continuèrent à passer énergiquement à tabac les malavisés qui criaient : « A bas les abus! » ou d'autres mentions également subversives.

Le danger passé, les grandes et honnêtes dames que la prudence de leurs époux avait éloignées du théâtre des hostilités, se hâtèrent de regagner leurs pénates. De telle sorte que, l'élément féminin de notre belle cité se retrouvant au grand complet, il devint loisible à chacun, dans l'armée française, d'en prendre selon son grade. Nul ne s'en fit faute.

Pour célébrer l'ensemble de ces heureux événements, on organisa une représentation de gala en l'honneur des nouveaux hôtes. Au programme, Rosalinde brilla du plus vif éclat, et fut sans conteste le plus bel ornement de la soirée. Elle put se dire, en définitive, la suprême triomphatrice, puisque, à ce spectacle, celui de ses charmes dompta le général vainqueur et

le jeta dans ses fers. Elle paya noblement de sa personne pour le salut de la patrie, en cette circonstance et d'autres subséquentes : peu après passèrent successivement par Mantoue une demi-douzaine de généraux auxquels on offrit régulièrement la même brillante représentation de gala; chaque fois, la Rosalinde figura doublement à l'invariable programme, et triompha de la façon que l'auteur vient d'indiquer. Même le jeune Héros dont les exploits inouïs étonnaient le monde, ayant installé son quartier général non loin de là, Rosalinde, sur sa seule réputation de beauté, y fut mandée.

Cette entrevue consacra sa gloire. Elle en nota soigneusement les moindres détails sur ses tablettes. Lorsque, le cœur gonflé d'orgueil et d'émotion, elle fut introduite en l'auguste présence, elle trouva le Héros en train de signer des pièces que lui tendait un aide-de-camp. Il ne l'aperçut pas tout d'abord; elle eut le loisir d'admirer la blancheur et la finesse de sa main. La signature terminée, l'aide-de-camp ramassa les paperasses, et s'en fut. A cet instant, le général en chef daigna s'apercevoir qu'elle attendait son bon plaisir. Il l'enveloppa d'un regard fulgurant, et proféra ces paroles historiques :

— Ah, bien !

Il prit un rapport, commença de le parcourir, et sans lever les yeux, articula :

— Déshabillez-vous.

Rosalinde obtempéra, tandis qu'il achevait sa lecture.

L'entrevue terminée, Rosalinde eût souhaité garder toute sa vie sur le corps l'empreinte de la boucle du ceinturon que le Héros avait négligé de retirer, se contentant d'en décrocher le sabre ; à défaut de cette cicatrice enviable, elle conserva pieusement, comme une relique, sa robe, où les éperons du Maître avaient pratiqué un accroc.

Rentrée en son palais, dans l'enivrement de sa haute fortune, elle se jugea au point culminant de sa carrière ; elle se complut à s'admirer dans son miroir, et aperçut nettement à son front la couronne de l'Immortalité.

Pendant ce temps, Petruccio gémissait sur la paille humide des cachots. Promptement remis de ses blessures, il fut, sitôt sur pieds, transféré de l'hôpital à la prison.

La clémence du général français s'était arrêtée à ce groupe de récalcitrants qui, fâcheusement inspirés, opposèrent une

opiniâtre résistance sur le champ de bataille, alors que leurs camarades, jugeant plus sainement la situation, prenaient vivement la poudre d'escampette. Ces mauvaises têtes étaient à craindre ; sagement, pour leur éviter les velléités de mal faire, on les gardait sous clef, en attendant de statuer définitivement sur leur sort.

Fidèle ami, Hiéronymo s'enquit du sort de Petruccio, dès qu'il en eut constaté la disparition dans la bagarre. Sa nouvelle et prépondérante situation sociale lui permit de découvrir sans trop de mal le cachot où ne pourrissait pas encore l'infortuné. Il s'y rendit : tous deux tombèrent aux bras l'un de l'autre. Remis de ce premier émoi, Petruccio narra ses mésaventures, fulmina contre la lâcheté des fuyards, et pleura la perte des libertés mantouanes.

— Il ne faut rien exagérer, dit Hiéronymo avec une placidité qui l'enragea. Vu la disproportion des forces, il eût été plus opportun de ne pas esquisser maladroitement cette tentative de résistance, condamnée d'avance à l'insuccès. Une recrudescence dans les manifestations de l'instinct fêtard chez quelques-uns de nos hommes d'Etat, leur présence assidue dans les tripots et leur générosité vis-à-vis des filles, m'avaient convaincu que l'armement et l'équipement de nos troupes seraient lamentables. Je ne me suis pas trompé. La suite s'imposait. Les fuyards n'apparaissent nullement odieux, mais simplement doués de bon sens. Quant à la poignée de braves dont tu fus, on les considère volontiers comme des écervelés. Voilà le bon marché que l'on fait de l'esprit de sacrifice, et la pierre de touche du patriotisme que tant de gens affichèrent bruyamment lorsqu'il n'y avait à cela danger pour personne, mais bénéfice pour quelques-uns. Je suis navré de te contrister ; je te dois la vérité. Tu me rendras cette justice que je ne te l'ai pas ménagée, et que je m'appliquai à te dissuader de prendre une part active à cette fantômatique défense, à quoi rien ne t'obligeait. Nul n'y eût trouvé à redire. Avec plus d'expérience administrative, tu saurais combien le zèle est mal noté. Si bien que tu t'es cru Léonidas, et qu'on t'appelle don Quichotte.

A ces mots, Petruccio grimaça, tant l'amertume de sa salive râpa désagréablement les papilles de son palais. Une douleur lancina son épaule, et une autre la cicatrice cuisante de son coup de baïonnette.

— Jobard ! jobard ! jobard ! s'écria-t-il par trois fois, suivant le rite immuable des invocations fatidiques. Je me reconnais à ce trait. J'obéis aux nobles sentiments qui me furent inculqués à grand renfort de textes, et voilà de la jobarderie ! Je suis victime, je suis dupe ! Pour comble, je perçois l'ironie involontaire sous tes paroles de consolation, comme un filet de vinaigre dans de la confiture.

— La douleur te rend injuste. Mon amitié ne te défaut pas. Plus calme, tu le reconnaîtras. Sur une plaie vive, le remède qu'on applique arrache des cris au patient... Je ne t'en veux pas.

Cette mansuétude apaisa Petruccio. Il se fit conter par le menu les événements survenus durant son internement. Le bachelier fut médusé lorsque Hiéronymo lui apprit son ascension au pouvoir, comme une chose toute simple et naturelle, et qui ne pouvait pas ne pas se produire.

— Je ne fus qu'un sot ! Et pourtant, je me refuse à admettre que l'idée de patrie soit un leurre. Quelque chose de plus fort en moi que tous les faits auxquels je me mêlai si malencontreusement me crie le contraire. Un mensonge ne saurait susciter les dévouements et les abnégations sublimes qu'elle suggéra aux hommes les plus dissemblables dans les pays et dans les temps les plus divers.

— Tu as raison en ceci. Mais dans la vie des peuples, il est des heures où s'obscurcit à leurs yeux la notion claire de leurs destinées, parce qu'ils oublient l'expérience du passé, et en négligent la leçon. Ils cherchent en aveugles leur route à travers les siècles, tâtonnent, s'égarent, parfois se perdent. Si, dans le groupement d'hommes appelé logiquement à constituer une nation, l'idée de patrie s'évanouit, ces hommes deviennent fatalement la proie des autres en qui elle a persisté. Les uns sont désunis et se dispersent; les autres concentrent leurs forces vives en un infrangible faisceau. Jamais nos vainqueurs n'ont eu, autant qu'à l'heure présente, la vision nette de l'idée de patrie, épurée, désincarnée de la personne royale où elle se confondait avec d'autres : quels gestes n'accompliront-ils pas ! Juges-en d'après le début : nous ne sommes qu'au commencement de la danse ! Le jour où ils ne distingueront plus cette directrice — tout arrive, — nous prendrons notre revanche. Mantoue n'est pas une patrie, non plus que Florence, ni

Venise, ni Gênes, ni Rome même, ni aucune des cités de la Péninsule : elles n'en sont que les miettes. Depuis que la hache des Barbares fit voler en éclats le trône des empereurs, les morceaux de cette formidable casse n'ont jamais été recollés. Et nous fûmes, successivement, et simultanément, la proie de tous les peuples qui prirent la peine d'expédier contre nous le moindre corps d'armée. Nous ne résistions pas : ils se sont battus entre eux, et les coups retombèrent sur notre dos. Nous dûmes payer, par surcroît, les frais de la guerre. Pour toi, vaillant paladin digne des âges disparus, tu mis en pratique un exercice de rhétorique, à contretemps, et cette fantaisie te coûte cher.

— Possible. Mais si tous m'avaient imité, ceux de Mantoue et ceux des autres cités italiques, la patrie eût été trouvée, ou retrouvée, et nous eussions été forts.

— Il est vrai. Mais tu navigues sur l'océan des hypothèses. Il est immense et fallacieux. Quand le cadran du Temps marquera-t-il l'heure de vivre ce rêve? C'est le secret de l'avenir. Pour le présent, le plus urgent est de te tirer d'ici.

Hiéronymo parti, Petruccio s'absorba en une profonde méditation. L'expérience lui éclairait la vie sous un jour tout différent de celui de l'Ecole. Il s'ébahit qu'il fût si chanceux d'accomplir son devoir et qu'il fallût tant réfléchir avant de s'y décider, si l'on ne voulait pas en éprouver quelque méchef.

En attendant la délivrance ardemment souhaitée — l'absence de Rosalinde le privait cruellement, — il se remit au livre qu'il écrivait pour occuper les nombreux loisirs que lui créait son état de prisonnier.

CHAPITRE XIII

L'AMOUR PURIFIE L'AMOUR, ROSALINDE FAIT UNE FIN ET PETRUCCIO PENSE A AUTRE CHOSE

Hiéronymo n'eut pas de peine à obtenir l'élargissement de son ami. Il en éprouva davantage à le réintégrer dans son emploi, dont, en récompense de ses hauts faits, on l'avait exclu. Il fut aidé dans ses démarches par Rosalinde, influence aussi prépondérante auprès des autorités françaises que des mantouanes. Sitôt hors de prison, le poète courut chez la toute-belle: Sa joie de la revoir l'occupait au point qu'il oublia les obligations

qu'il lui avait; il ne songea pas à l'en remercier. Elle eut la bonté de ne pas s'en formaliser ; peut-être ne s'en aperçut-elle pas, absorbée par les méditations où la plongeait le souvenir de sa récente entrevue avec le Grand Homme. Un événement aussi sensationnel modifiait nécessairement le cours de son existence. Elle se découvrait des obligations, inhérentes à son nouvel état. Après Lui avoir appartenu, elle ne pouvait continuer sa vie passée. Le soleil de ce génie l'avait touchée d'un reflet, l'illuminant toute, la transfigurant par l'effet d'une étrange et miraculeuse purification. Une infinie bonté attendrissait son cœur, l'emplissait d'un immense besoin de charité. Elle se sentait prête à tous les dévouements. Elle appelait de ses vœux informulés l'accomplissement d'un acte de générosité inouïe.

Petruccio ne soupçonnait pas l'admirable à-propos de son arrivée. Trop échauffé par ses propres sentiments, il ne démêla pas le mystère de ceux qui allumaient une ardeur sombre et inhabituelle dans les regards de Rosalinde, et communiquaient à ses gestes une langueur symptomatique.

Familièrement, comme il en avait coutume dans l'intimité, il s'assit à ses pieds, sur des coussins. Il parlait; elle ne l'écoutait pas le moins du monde. Elle lui coupa la parole :

— Dis-moi des vers.

Il s'exécuta. Elle l'interrompit à nouveau, prononça d'une voix grave et lourde d'émotion contenue : « Cher petit! », et le suffoqua d'un baiser. Non le baiser banal, à fleur de peau, distraitement accordé : mais le baiser lent et profond qui pénètre jusqu'au tréfonds de la sensibilité, et opère une sorte de transfusion des âmes. Elle murmura :

— Après Lui, et au comble de la Gloire, cela seul peut m'honorer encore... cela, et devenir une femme honnête.

Elle parlait, les regards fixés à une robe étalée sur une chaise-longue, l'étoffe passablement froissée, avec, au bas, un accroc, en évidence. Énigmes! Petruccio ne s'avisa pas de les dissiper; à cette heure, elles lui indifféraient totalement, car il comprenait à merveille une chose qui le transportait : c'est qu'il touchait au but convoité si violemment depuis si longtemps.

Cette fois, il ne commit pas de faute.

Enivré de sa joie, il vécut une de ces minutes qui con-

tiennent une existence; il constata que l'art est tout, que le métier n'est rien, et que nul savoir professionnel ne peut lutter avec la flamme divine de l'Inspiration.

Il demeura jusqu'au lendemain. Délicieusement, au cours de cette nuit, il savoura son bonheur, en gourmand, d'abord, en gourmet ensuite : on ne déguste, en vérité, le fumet d'un plat recherché que la première faim une fois tombée.

Etourdi par cette aubaine, il courut en confier le secret à Hiéronymo, qui l'en félicita. Mais, observant les divers mouvements de son âme en cette mémorable conjoncture, il s'avisa d'une découverte étrange : il ne se sentait plus, mais là plus du tout, amoureux de Rosalinde.

Sa passion? Evaporée, tel un flocon de vaine fumée dans la vaste atmosphère, et sans plus laisser de trace! Libre du poids écrasant d'une lourde et étouffante chape de plomb, il se prit à respirer librement. Rosalinde, idée fixe, envolée, il pensa à tout autre chose. Il n'y revint que pour tenter d'élucider ce bizarre phénomène. Encore un coup, ses principes le déconcertaient; ces bouées de sauvetage, théoriquement insubmersibles, chaviraient, et il perdait pied sur la mer trouble de l'incompréhension.

Il avait cru ses amours éternelles; l'éternité lui paraissait l'essence même de l'amour; cent fois il s'était juré lié à jamais il avait abusé déplorablement de ce fallacieux adverbe : toujours. Le souffle tiède et léger d'un baiser crevait la resplendissante bulle de savon.

Paisible après cette tempête, Petruccio avait repris ses fonctions à la Secrétairerie des Menus, et un jour que Philippo Sandri ne s'y trouvait point pour accueillir la visite de Graziella, sans aucune peine il se substitua à son collègue, et la reçut à la manière accoutumée du dit. Certes, il savait pertinemment combien pareille aventure lui eût été impraticable quelques jours plus tôt : hypnotisé par l'idée de Rosalinde, ses feux ne brûlaient que pour elle, et s'éteignaient incontinent dès qu'une autre tentait de les attiser sur son autel.

— Il est fort heureux qu'il en soit ainsi, ratiocinait Hiéronymo. Je te vois le plus infortuné des hommes, si tu avais persisté dans ta passion : la satisfaction que tu en reçus sera unique. Je viens d'apprendre la résolution formelle prise par la toute-belle de faire une fin, celle que je t'ai prédite un jour :

elle passe au clan des honnêtes femmes. Pour y parvenir, il lui a suffi de pêcher dans le Gotha. Elle épouse le prince de Palerme. Elle se transforme en parangon de vertu, se métamorphose en prude sur la pruderie de qui nulle autre ne sera capable de surenchérir, tandis qu'elle exaltera la gloire d'aïeux dont, à la longue, elle s'imaginera descendre. L'amour du plus grand génie des temps modernes lui a refait une virginité. Pour ne pas déchoir, il lui faut la main droite du noble seigneur en question ; elle l'obtient sans la moindre difficulté, d'ailleurs,

Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore.

Elle a racheté sa vénalité passée par le don gracieux de sa royale personne ; tu en fus l'heureux bénéficiaire, simple opération de comptabilité qu'elle ne recommencera pas, maintenant que son Grand Livre est à jour. Désormais, un diadème de princesse peut seul couronner dignement une carrière aussi harmonieuse : il ne s'en est pas manqué.

— Tu as raison. Les choses sont au mieux. J'admire ma chance, et m'en félicite. Mais que valent cette constance et cette fidélité, tant prônées par les gens et les livres qui s'occupent d'introduire à haute dose la morale et la poésie dans les rapports entre les deux sexes?

— La constance et la fidélité sont le plus souvent un effet de l'habitude, et n'ont rien à voir avec la passion. L'habitude est une armure qui emprisonne ou protège, suivant les circonstances et les individus. Elle agit en amour, comme ailleurs. Quant à l'amour indéfiniment ranimé à sa propre flamme, c'est un merle blanc dont les dieux gratifient de rares créatures d'élection ; à leur place, je le ferais empailler. Il ne les rend pas plus heureuses. Il peut persister en elles avec d'étranges incompatibilités de caractères, si bien qu'elles passent leur temps à s'aimer et à les rosser tour à tour avec une égale conviction.

— Voilà qui est curieux ! Doctrinalement, je ne pouvais concevoir l'amour autrement que durable et unique. Dans la réalité, je le découvre multiple et fragile. Lorsqu'il dure, il n'est plus lui-même. N'y dois-je plus croire? Est-ce un leurre? Est-il de bon ou de mauvais présage? Faut-il s'y abandonner ou

le combattre? A-t-on seulement la faculté de choisir entre ces deux termes? Comment discerner l'amour véritable? Tout amour éternel ou passager, n'est-il pas vrai? Que penser? Comment ne pas se perdre en ces incertitudes et ces contradictions?

— Mon bon ami, évite de couper des fils en quatre et de chercher midi à quatorze heures. Pour ne pas être angoissé par les réponses à tant de points d'interrogation, ne les pose pas, et persuade-toi que leur solution n'a aucune importance. Aime quand cela te chantera, ne manque pas une occasion de te passer ta fantaisie : tout le reste appartient au domaine de la romance.

CHAPITRE XIV

LES RAPPORTS SONT ÉTROITS ENTRE L'APOTHICAIRERIE ET LA LITTÉRATURE, ET UN HONNÊTE HOMME A TORT D'OBÉIR AUX LOIS DE SON PAYS

Gendelettre comme il convient, Petruccio se confina dans l'écriture du livre où il relatait les aventures qui, en ces derniers temps, avaient jeté de l'imprévu et du mouvement dans son existence. Il n'est pas de meilleure matière, ni de plus vivement sentie, que la personnelle. Le manuscrit, commencé en prison, compta vite de nombreux feuillets : le recueillement où l'on baigne en ces sortes d'asiles d'Etat favorise la production ; c'est pourquoi il en sort tant de chaussons de lisières, et de romans allègrement signés ensuite par des femmes du monde avides de la grande vedette.

Il paracheva l'œuvre avec entrain, passionné à ce jeu qui consiste à se regarder penser et agir comme on observerait un étranger; il jouissait de ce dédoublement de la personnalité par quoi l'un de ses « moi » s'amusait de l'autre. Cette faculté spéciale et quasi professionnelle décuple la joie de vivre, et console de bien des peines; précieuse surtout quand, par surcroît, elle est d'un bon rapport en librairie.

Il porta chez l'éditeur son manuscrit dont il analysa sommairement le contenu de vive voix. Sans plus ample informé, l'éditeur promit la publication. Il n'avait pas dû prendre à la légère et sans de sérieux motifs cette décision dont la promptitude surprenait : les éléments qui déterminent le succès de vente d'un livre n'ont donc rien à voir avec sa valeur littéraire.

raire? Ce dernier point de vue est pourtant le seul qui importe à l'Ecole. Et voilà encore une chose que Petruccio n'y avait pas apprise, et dont on lui avait enseigné le dédain.

Dans ces conditions, il ne jugea pas à propos de tirer une vanité excessive de l'heureuse solution de cette affaire. Il se borna à s'en féliciter.

Elle eut un contre-coup inattendu. Petruccio se polissait consciencieusement les ongles, assis à son bureau des Menus, quand l'huissier lui annonça qu'un apothicaire de la ville demandait audience. Petruccio donna l'ordre d'introduire ce personnage, après l'avoir fait attendre un temps moral suffisant pour lui infliger le respect dû à l'Administration. Cet homme s'excusa fort civilement de se présenter sans autres références que son nom et l'indication de sa profession. Il usa d'une phrase flatteuse pour expliquer comment il avait appris incidemment la prochaine publication du livre, où Petruccio traitait des diverses circonstances de son emprisonnement, et autres connexes. Il s'embarqua verbeusement dans une tirade fleurie, avant d'en venir à son fait.

— Entre les lignes de cet ouvrage, la vie courra comme un sang généreux. Le souffle qui l'animera portera votre pensée ardente au plus profond de l'âme des foules. Les vers d'une inspiration sublime sortis de votre plume seraient à eux seuls un sûr garant du succès. Le grand public va consacrer votre talent indéniable. Ah! Ce grand public! Rien de plus difficile à atteindre pour les hommes industrieux qui font de son bien l'objet unique de leurs rêves humanitaires, de leurs méditations et de leurs veilles. Il est naturellement peu enclin à profiter de leurs bienfaisantes découvertes : expliquez cela! Leur but éminemment philanthropique lui échappe. Ainsi moi, simple apothicaire — pour vous servir — j'ai composé, après de longues années de pratique et de recherches ininterrompues, un breuvage merveilleux de tonicité en même temps que savoureux au goût. De vieux grimoires m'ont mis sur la voie; j'ai complété et amélioré d'antiques formules. Ma *Liqueur des Templiers* est un chef-d'œuvre. Goûtez-moi ça.

Des basques de son habit, l'homme sortit un flacon; il le déboucha, et Petruccio dut en tâter.

— Qu'en dites-vous?

Il clignait de l'œil, aspirait voluptueusement le parfum du

breuvage, ses narines poilues largement ouvertes, et il claquait la langue contre son palais.

— Le nectar versé par Ganymède aux dieux de l'Olympe n'est pas meilleur. Jupiter, de bonne foi, l'avouerait. Or, un travers de l'opinion consiste à n'accorder aucun crédit aux inventions de ce genre que l'auteur lui recommande : les éloges mérités dont il émaille nécessairement ses prospectus se heurtent à un mur d'incrédulité. On le taxe de charlatanisme. Il se doit de trouver un moyen de faire le bonheur du genre humain, en dépit qu'il en ait. Qu'un autre que moi vante l'efficacité de ma *Liqueur des Templiers*, le public s'en persuadera incontinent. Cet autre, nul mieux que Votre Seigneurie ne peut le figurer.

— Je suis curieux de savoir comment, dit le bachelier.

— C'est l'enfance de l'art, répliqua le potard. Dans votre livre, glissez un chapitre où vous vous flatterez de n'avoir conservé vigueur et santé dans l'atmosphère malsaine des cachots que grâce à l'usage quotidien de la célèbre *Liqueur des Templiers*.

— Jamais je n'en bus une goutte ! s'exclama Petruccio, amusé.

— Qu'importe, si je m'engage, par traité en bonne et due forme, à vous verser cinq cents ducats par édition vendue ?

Parmi les divers moyens de monnayer sa gloire, le poète n'avait pas envisagé celui-là. Sa sincérité naturelle, essence de l'art véritable, et son vif désir d'ajouter tant de ducats à ceux qu'allouait parcimonieusement l'éditeur, se livrèrent un rude combat dont sa conscience d'écrivain reçut une éclaboussure : pour moins l'effaroucher, il édulcora la bénignité d'une pareille concession aux mœurs du jour, assimilant les produits littéraires à ceux des apothicaireries et autres épiceries. Il négligea de s'en vanter auprès d'Hiéronymo, mais accepta la proposition. Le traité fut signé. Le livre parut. Les éditions s'enlevèrent. On vendit même, par raccroc, un petit nombre des élégants in-16 consacrés aux premiers essais poétiques de l'auteur, et qui moisissaient dans un fond de magasin. L'éditeur et l'apothicaire comptèrent des piles de ducats à Petruccio ébloui. On lui commanda d'urgence d'autres travaux. Les flots du Pactole coulaient pour la première fois dans ses poches.

Les riches de naissance ignorent la joie mille fois accrue

de pouvoir soudain réaliser des désirs suivant toutes probabilités impossibles, à jamais platoniques, à toujours inassouvis. Rivaliser d'élégance et de luxe dans son accoutrement avec Philippo Sandri en était un pour Petruccio. Oh ! Ne plus subir l'humiliation des vêtements de ratine noire, lustrés par l'usage et blanchis par l'usure ! Ne plus craindre, en s'asseyant, de craquer sinistrement le fond d'une culotte élimée ! Au cours d'un entretien qui est un épisode de la lutte pour l'existence, ne plus concentrer son attention en un effort persistant pour dissimuler sous sa chaise des bas maculés de boue et des souliers aux semelles béantes, et cacher la coiffe graisseuse d'un tricorne fatigué ! Ces cruelles appréhensions, la gêne morale et la gaucherie des attitudes qui en découlent, Petruccio jeta joyeusement le tout à la hotte du chiffonnier, avec sa vieille défroque. Il se fringua, se vêtit d'étoffes somptueuses, arbora de fines dentelles, des bagues étincelantes, une montre à sonnerie, en or ciselé. Il assura sa démarche et son port de tête en s'appuyant à une haute canne au lourd pommeau d'or, serti de rubis et de turquoises.

Dans cet appareil avantageux, il courut les théâtres et les lieux de plaisir. A l'usage, il se convainquit que les biens de ce monde ne sont pas tant négligeables. Les femmes, indifférentes au petit grimaud d'antan, l'assassinaient d'œillades. Sous son regard, une rougeur de plaisir animait leurs visages, un sourire entr'ouvrait leurs lèvres humides. Les huissiers des Secrétaireries d'Etat, les tenanciers des cabarets bien famés, les fournisseurs honorés de sa clientèle, valetaille corrompue où les sentiments bas et vils grouillent à l'aise comme une nichée d'asticots dans une livre de gorgonzola, l'écœurèrent avec les pots de pommade de leur obséquiosité, comme ils l'avaient aigri de leur morgue insolente. La platitude de ces adorateurs du veau d'or l'effara. Il méprisa moins les femmes qui vendent l'agrément de leur corps, et davantage les hommes qui vendent la dignité de leur âme.

— Voici qui est curieux ! se disait-il. Hier, nul ne prenait garde à ma mince personne que pour témoigner du peu d'importance qu'il y attachait. Aujourd'hui, chacun m'accorde une déférente attention. L'on admire la moindre de mes paroles au lieu de dédaigner mes discours les plus substantiels. Ma personne n'est modifiée en rien ; mes discours non plus. Ce qui

a changé n'est pas en moi, mais autour de moi. C'est donc à cela, à ces fanfreluches que je porte que vont l'hommage et la considération de mes semblables.

Il eut la sagesse d'en tirer une leçon de modestie et d'admirer combien les jugements des hommes sont sujets à l'erreur, superficiels, et de peu de consistance, puisque le mérite, s'il est nu, ne leur en impose pas, à l'encontre de la sottise bien habillée.

On a beau ne pas être un âne, il est dangereux de se charger de reliques.

Un soir, sortant du théâtre en son bel accoutrement, Petruccio eut envie de respirer l'air pur de la nuit, après l'atmosphère étouffante de la salle de spectacle. Il décida de regagner son logis à pied, en rêvant à la lune, plaisir économique qu'il se payait souvent au temps de sa misère. Cette fantaisie lui valut de connaître l'un des multiples inconvénients de la richesse : à côté d'agréments reconnus, elle en a plus qu'on ne saurait croire. Il eût évité celui-là, au temps où il errait simplement vêtu de ratine noire lustrée par l'usage, et blanchie par l'usure.

Au détour d'une rue, il se trouva nez à nez avec un citoyen dissimulé sous un manteau couleur de muraille, qui, de la main gauche, maniait avec une indéniable habileté un stylet peu rassurant, et, de la main droite, braquait sur la poitrine du noctambule un pistolet encore moins engageant. Cet homme témoigna d'une parfaite urbanité, mais aussi d'une inébranlable fermeté, dans sa façon d'inviter Petruccio à ne pas pousser un cri, à ne pas articuler une protestation, et à se contenter, pour tout geste, de déposer sur le trottoir les objets de valeur dont il était nanti, sans en omettre aucun.

Devant l'inégalité flagrante de la partie, le bachelier, sans défense, ne jugea pas à propos de la risquer contre un adversaire armé jusqu'aux dents. Il profita d'une leçon antérieure. Il céda aux injonctions du malandrin, puis s'éloigna, suivi d'ironiques bénédictions sur son inépuisable charité, qui lui évitait de sérieux ennuis.

Le lendemain, il se rafraîchissait d'une fiasque de vin d'Asti, en compagnie de Hiéronymo, dans une salle du cabaret à la mode.

— Voilà, disait-il, les bénéfices de l'obéissance aux lois. A

la suite des événements de la dernière guerre, le gouvernement, dans un but d'apaisement et de prudence, promulgue une loi interdisant le port des armes. En bon citoyen, je m'y soumets, car tout bon citoyen doit obéir aux lois de son pays; nul principe n'est plus constitutif d'une société policée. Je sais aujourd'hui ce qu'il en coûte de l'appliquer. L'honnête brigand si peu encombré des mêmes soucis, nullement embarrassé de se signaler comme un bon citoyen, et encore moins désireux de constituer une société policée, sait ce que cela lui rapporte.

Petruccio marquait une fort méchante humeur.

— A coup sûr, opina Hiéronymo, souriant doucement. Mais j'ai toujours pensé que si les lois protègent quelqu'un, c'est bien plutôt les fripouilles que les honnêtes gens; et si elles gênent quelqu'un, c'est bien plutôt les honnêtes gens que les fripouilles.

— Tu conviens donc qu'en ne les observant pas les fripouilles ont raison, tandis qu'en s'y soumettant les honnêtes gens ont tort, et que les cuistres qui nous ont enseigné le contraire se sont moqués de nous.

— Que veux-tu ? Les lois sont l'armature nécessaire de la société. C'est un malheur. Sans elles, les instincts primitifs reprendraient le dessus ; chacun de nous dissimule un sauvage latent qui attend la première occasion de s'affirmer au grand jour. Si rien ne l'arrêtait, nous retournerions promptement à l'état de barbarie.

— L'état de barbarie ne me paraît pas si méprisable, ni l'état de civilisation si enviable, puisque le premier permet aux honnêtes gens de se défendre quand ils sont attaqués, alors que le second le leur interdit. Dans les deux cas, la force est souveraine maîtresse, je le veux bien, mais dans le premier seulement elle risque de se manifester au service du droit.

— Tu oublies les gendarmes.

— Mon cher Hiéronymo, pas de mauvaises plaisanteries, je te prie ! Il est de notoriété publique que les fripons attrapent infailliblement les gendarmes, tandis que les gendarmes leur rendent rarement la pareille.

Ils conclurent en vidant leur fiasque de vin d'Asti, et non autrement.

CHAPITRE XV

IL EST REGRETTABLE QUE LES POIDS DE LA JUSTICE NE SOIENT PAS CONTROLÉS PAR LES VÉRIFICATEURS DES POIDS ET MESURES. LE BACHELIER APPREND ENFIN LE DERNIER MOT DE LA SAGESSE

Le bachelier eut la malencontreuse idée de vouloir se faire rendre justice, et de réclamer à la société la réparation qu'elle lui devait pour le préjudice subi. Il déposa une plainte entre les mains du capitaine des sbires de son quartier, lequel la transmit au juge informateur, chargé de ces sortes d'affaires. Ce magistrat le convoqua pour l'entendre. Petruccio, innocent et même victime, ne put se défendre d'une angoisse en pénétrant dans l'antre de Thémis. Il s'y heurta à nombre de personnages d'aspect patibulaire, malfaiteurs de tous poils et suppôts de justice. Les uns et les autres parlaient bas ; des éclats de voix caverneux soudain tonnaient, lugubres, répercutés aux murs des longs couloirs, non moins caverneux. Le bachelier pensa au Dante, et aux antichambres de l'Enfer, où de sinistres besognes se préparent.

Arrivé à l'heure indiquée, il attendit les trois quarts de la journée, assis sur un méchant escabeau de bois, et respirant une atmosphère empuantie de relents ignobles. Les gens qui passaient le dévisageaient d'un œil soupçonneux. Introduit dans le bureau du juge, il subit un interrogatoire en règle, après avis d'avoir à peser ses paroles, dont le greffier enregistrerait fidèlement jusqu'aux moindres. Il dut fournir des renseignements minutieux sur son passé, son genre de vie, ses ressources, ses relations, etc... Il fut ensuite admis à conter sa mésaventure, écoutée avec une malveillance et une incrédulité manifestes. Légèrement interloqué, il exposa consciencieusement les faits. Lorsqu'il eut fini, le juge lui démontra sans peine qu'il venait d'égrener un chapelet d'invraisemblances ; comment ne s'était-il pas défendu ? On se défend toujours ! Comment n'avait-il pas crié, appelé au secours ? On crie toujours quand on est attaqué ! Et surtout, quelle extraordinaire idée de rentrer chez soi, à pied, la nuit, à une heure où les honnêtes gens sont couchés depuis longtemps !

D'un air détaché, le magistrat lui apprit qu'un crime avait

été commis vers la même heure, et dans les mêmes parages, et le pria de déposer ce qu'il en savait. Petruccio protesta de son ignorance. Il fut congédié sur ces mots :

— Parfaitement; je m'y attendais. Mais votre cas ne me paraît pas suffisamment clair. Je vais ordonner une enquête. En tout état de cause, tenez-vous à la disposition de la Justice.

A partir de ce moment, il ne put faire un pas dans la rue sans voir sortir d'entre les pavés des sbires aux faces louches, et plus ou moins déguisés ; ces hommes sinistres ne le quittaient pas d'une semelle. Il se sentit épié jusqu'en sa demeure. Fort de son bon droit, il ne voulut pas s'en inquiéter; cependant, cette surveillance indiscrètement discrète ne laissait pas d'être gênante et humiliante.

D'une part, l'enquête ne produisit aucun résultat ; d'autre part, Petruccio fut impliqué dans une affaire d'assassinat. Il prit peur, et invoqua le secours d'Hiéronymo. L'Excellence prit un air soucieux qui l'impressionna.

— On ne commet pas d'imprudences pareilles ! grommela-t-Elle. Tu as de la chance que je sois là pour te tirer de ce guêpier, où tu t'es sottement fourré.

Hiéronymo écrivit un ordre. Le bachelier fut mis hors de cause, mais dut payer les frais de l'enquête et autres, si bien qu'en faisant son compte il s'aperçut que les gens de Justice lui extorquaient juste le double de ce que lui avait pris son voleur.

Il s'écria, Hiéronymo ne s'étonnant pas outre mesure de cette stupéfiante constatation :

— Cela te semble normal? Moi, cela me renverse ! Voyons : réfléchis ! Quel respect veux-tu que l'on conserve pour la Justice, devant de pareils abus fiscaux, devant ce manque de clairvoyance des juges, devant leur parti-pris évident ! Et que penser de leur indépendance, si elle ne tient pas devant l'ordre d'un Secrétaire d'Etat ?

— Mon cher, en théorie il conviendrait de distinguer entre la Justice et le Droit, entre le Droit et l'Equité, entre la Justice et les Gens de Justice ; cette dernière distinction, la plus importante en pratique, est impossible. Justice et gens de justice forment un bloc; il ne dit rien qui vaille ; si tu ne le respectes pas, je t'engage fort à le craindre. La crainte des sbires est le commencement de la Sagesse. Evite soigneusement leur appro-

che, même si tu espères en tirer quelque bien : ton espoir se rait infailliblement déçu. Retiens ceci, qu'un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès ; que si tu subis un dommage du fait de tes concitoyens, il est préférable de l'empocher sans mot dire, sous peine d'en subir un plus considérable encore en guise de réparation; et que si jamais tu étais accusé d'avoir volé les tours de la cathédrale de Mantoue, et que je ne fusse plus Secrétaire d'Etat, le plus sage serait de prendre la fuite au plus tôt, sans regarder en arrière, et le plus loin possible.

— L'avantage reste donc à qui prend l'initiative de nuire à son prochain. Quant au type du magistrat éclairé et intègre, tel que me l'ont dépeint mes maîtres, ce serait un mythe ?

— Pas complètement. Il existe dans certains pays. Pour l'obtenir, on s'est basé sur ce principe humain que les besoins et les désirs insatisfaits provoquent les actes malhonnêtes, et qu'on a chance d'éviter les méfaits de l'ambition en la comblant. Il faut toujours, et *a priori*, supposer l'homme prêt à succomber à la tentation : on la lui évite en l'assouvissant par avance. Dans ces pays où l'on octroie au juge des appointements princiers, et où l'on soustrait leur carrière aux caprices du pouvoir, on peut tabler avec quelque vraisemblance sur leur intégrité. Ce n'est pas le cas de la république mantouane, où les magistrats sont nombreux, mal payés, et par suite atteints d'une *avancite* aiguë, qui les met entre les mains des hommes politiques et au service de leurs passions. Il reste aux citoyens mantouans la ressource de croire en la Justice immanente, qui n'engage à rien, et peut consoler des fâcheux errements de l'autre.

— Puisque tu vois la plaie, ne vas-tu pas chercher à la guérir ? Dans ta situation, tu peux en être le bon médecin.

— Qui ? Moi ? Tenter des réformes ?

— N'en exposas-tu pas un programme complet avant d'arriver au pouvoir ? Des réformes ! N'était-ce pas le cri des insurgés à la tête desquels tu marchais ?

— Ne te fâche pas ! Oui, comme un autre je tiens boutique de paradis ; le fonds de commerce ne coûte pas cher, et rapporte gros. Le difficile est d'attraper la *manière*. J'ai promis des réformes : je les promets toujours ! Si je cessais, d'autres reprendraient mon refrain et prendraient ma place. Si, par

contre, je m'avisais de les réaliser, je serais indubitablement renversé par ceux que mes réformes léseraient : il y en a toujours. Toute réforme déplace des privilèges, sans plus ; elle est pratiquement inutile, en somme. Je me tiens donc tranquille, et je continue à promettre. Un bon Secrétaire d'Etat ne parle qu'au futur. C'est le meilleur système de gouvernement. Il est éternel. Que, pour une raison ou une autre, mes promesses antérieures deviennent sans objet : les mécontents sont et seront toujours légion ; je démêlerai sans peine l'objet de leurs plaintes ; je recommencerai à leur en promettre le remède, et ils m'écouteront et me proclameront grand homme. Mieux : suppose que je me décide à appliquer mon programme, je suis certain de me heurter à des impossibilités radicales.

— Comment cela ?

— A la première velléité, mes bureaux dresseraient sur ma route d'infranchissables obstacles, la sèmeraient d'embuches et de chausse-trapes. Ils mettraient tellement de bâtons dans les roues de mon char du Progrès qu'ils l'arrêteraient net, l'égareraient dans le maquis de la procédure administrative, et l'embourberaient dans les marécages de la paperasse. Les bureaux n'aiment pas les changements, qui impliquent une action ; or, rien ne leur répugne plus que l'action ; tel Gribouille se jetant à l'eau pour éviter d'être mouillé, ils sont susceptibles de déployer une activité dévorante et une somme énorme d'intelligence, afin de sauvegarder la sacro-sainte stagnation où mijote leur paresse. Tu dois commencer à en savoir quelque chose.

Petruccio dut s'avouer *in petto* qu'en effet ses collègues l'avaient sans peine mis au courant d'une bonne petite routine pas exténuante pour un liard, qu'il se plaisait à la douce habitude de s'y prélasser comme dans un fauteuil, et que des rages froides le prenaient contre les intrus faisant simplement mine de le déranger. Il éluda la réponse, et reprit, l'air navré :

— Devons-nous perdre à jamais l'espoir d'améliorer la société ?

— Non pas ! il faut garder l'espoir : cela soutient ! Mais remarque qu'après tout, si l'organisation sociale est défectueuse pour ceux qui en souffrent, les satisfaits la trouvent à leur goût. Ce qui revient à dire qu'il y aura toujours des

contents et des mécontents, car tu sais qu'il est impossible de contenter tout le monde... et son père.

— Le malheur est que les plus éprouvés sont précisément les honnêtes gens. D'où je conclus que les honnêtes gens ont tout avantage à ne pas le rester. La Vie encourage nos mauvais penchants bien plus énergiquement que l'Education ne les a combattus. Par une étrange aberration, nous allons à deux Ecoles contradictoires : dans la seconde partie de notre existence, nous nous donnons un mal énorme pour oublier ce que nous avons appris avec grand'peine dans la première, et même pour apprendre diamétralement l'opposé.

— La Réforme de l'Enseignement ! Encore un article de mon programme ! dit Hiéronymo, riant de bon cœur.

— Tu ris ? Je ne trouve pas cela si drôle ! Mes pauvres grandes joies, mes pauvres grandes illusions, la Vie m'a défleuri tout cela : je lui en veux ! Puisqu'on m'avait mis ces bandeaux devant les yeux, il ne fallait pas me les enlever ! Et ce monde m'apparaît si mauvais que j'aimerais autant ne pas y être.

— Poète et misanthrope ! Tu raisonnes comme ce nouveau-né qui, sortant du chou, regarda autour de lui, s'écria : « C'est ça la vie ? » et rentra dans son chou, jugeant à propos de n'en pas tâter davantage. Il est trop tard pour que tu rentres dans ton chou ; et tu ne pourrais sortir de la vie que par effraction de ta guenille mortelle ; la chose est grave, et mérite mûre réflexion. Retiens ceci, qui est capital : tu n'as qu'une peau. Il est malsain de l'endommager en y pratiquant plus d'ouvertures que la nature ne l'a voulu, et c'est là vraiment où il est plus facile de déchirer que de recoudre. Crois-moi : prends-en ton parti. Considère les hommes et les événements comme ils sont, non comme tu voudrais qu'ils fussent, et accepte-les tels quels. De cette manière, ils ne te décevront pas. Apprends à les connaître, en commençant par toi. Tu prétends qu'on eut tort de ne pas te les montrer sous leur vrai jour ? Est-ce bien certain ? La vertu est-elle si rare, et le mal si répandu ? Je n'en sais rien. Je ne sais pas davantage s'il est possible d'améliorer l'humanité, bien que ce soit précisément l'objet de mon métier. La tâche est ingrate. Mais les hommes trouvant seuls le chemin du mal, il faut de toute

nécessité leur indiquer avec persistance le chemin de la vertu, pour courir la chance que quelques-uns s'y engagent.

— Tu prêches, Excellence ! essaierais-tu de me vendre un peu de paradis ?

— Non pas ! Mais je peux t'offrir pour quelques sols de purgatoire, qui vaut toujours mieux que l'enfer. Voici : profite des leçons de l'expérience ; ne donne trop d'importance à rien, et ne prends pas grand'chose au sérieux. Rappelle-toi ce conseil : oublier que l'on vit est la façon la plus agréable de vivre que je connaisse ; on y parvient en s'adonnant passionnément à quelque inoffensive marotte, comme de collectionner des boutons de culotte. Ce pseudo-distique est le dernier mot de *ma* Sagesse.

A ces mots, le bachelier Petruccio se résigna douloureusement au nombre infini de surprises que, sans doute, l'avenir lui ménageait.

HENRI MALO.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXXVIII. — Le Magistrat.

M. DESMAISONS. — C'est vrai, ce qu'on dit de l'attitude du président Pujet?

M. DELARUE. — Elle étonne.

M. DESM. — Mais vous, qu'en pensez-vous?

M. DEL. — Qu'elle est inintelligente.

M. DESM. — Alors elle ne vous étonne pas?

M. DEL. — Elle me rassure.

M. DESM. — Hein?

M. DEL. — Oui, elle me prouve que la France va son train et que nous sommes bien toujours au pays où les hommes se fabriquent d'avance une opinion dont rien ne les fera démordre. Ce président rentre dans la moyenne. Il y a l'avocat. Il est le contre-avocat.

M. DESM. — Et vous croyez que c'est là le rôle d'un magistrat?

M. DEL. — Oh! si nous entrons, comme disait le théologien de Kœnigsberg, dans la catégorie de l'idéal!

M. DESM. — Mais l'impartialité n'est pas située dans la région des chimères. C'est une qualité pratique. C'est quelque chose comme de la propreté morale.

M. DEL. — Donc un luxe, cher ami, donc catégorie de l'idéal. Et puis cela prend du temps. Et puis il faut réfléchir, ce qui fait mal à la tête. Et puis, dans la vie, quand on n'apporte pas des opinions nettes, tranchées, on fait figure d'imbécile.

M. DESM. — Mais vous disiez tout à l'heure que le public s'étonne?

M. DEL. — Oui, le public a un idéal. Pas moi. Je regarde, j'écoute, je classe et je ne dis oui ou non qu'après de sérieuses confrontations entre tous les petits faits que j'ai recueillis.

M. DESM. — Mais vous seriez le magisirat idéal!

M. DEL. — Idéal, encore?

M. DESM. — Je le retire, je ne suis pas plus métaphysicien que vous Mettons parfait; mettons même tout bonnement : excellent.

M. DEL. — Du tout, car, la plupart du temps, je ne saurais conclure.

M. DESM. — Oui, voilà le malheur des magistrats, c'est qu'ils doivent conclure.

M. DEL. — C'est cela, et alors, pour aller plus vite, il y en a qui concluent d'abord.

M. DESM. — J'avoue que si je devais conclure, comme eux, à chaque fois, j'éprouverais une sorte de désespoir. Conclure! Mais on ne sait presque jamais rien. Vous souvenez-vous de cette femme qui, pour échapper aux obsessions de la justice, finit par avouer un crime imaginaire?

M. DEL. — Quel triomphe!

M. DESM. — Je crois que cet état d'esprit, assez général en France, comme vous le disiez bien, a été créé, ou du moins entretenu, par ce féroce enseignement de la vérité auquel on soumet les enfants. On ne leur apprend pas à observer, on leur apprend à démontrer. Pas de dispute littéraire ou géométrique qui ne doive aboutir à une preuve. Et on leur cache soigneusement l'au-delà de la preuve, ce champ où la dispute recommence. On les borne à un affreux deux et deux font quatre, au moyen de quoi leur esprit s'habitue à l'affirmation perpétuelle. Il portera cette méthode dans tous les ordres, même dans ceux où l'on ne manipule que des doutes, des hypothèses ou des conjectures.

M. DEL. — Ce qui surprend tout de même un peu, dans le cas de M. Pujet, c'est que, n'ayant pas besoin d'opinion, il en ait tout de même acheté une au bazar de la Vérité. Qu'a-t-il à faire, président d'assises? Poser des questions, écouter les réponses, donner successivement la parole à l'accusation et à la défense, protéger la liberté du témoignage, recevoir la déclaration des jurés, la traduire en langage pénal. En tout cela, aucune responsabilité. Nous parlions d'impartialité, il n'est même pas le chef d'orchestre, il est le mécanicien qui a fait tout son devoir quand il a obéi aux règlements, déplacé à temps les leviers, tourné, en temps utile, les robinets. Que le train contienne des danseuses ou des rosières, des bandits ou des philanthropes, va-t-il s'en soucier?

M. DESM. — Ne vous y fiez pas.

M. DEL. — Oui, peut-être, parce qu'on lui a intercalé un idéal entre les lobes du cerveau. Mais avouez au moins que son opinion ne doit pas troubler l'exercice de son métier.

M. DESM. — Sans doute, mais écartons les métaphores et les comparaisons. Autrement, il est difficile de s'entendre. Eh bien, je ne pense pas qu'on puisse demander à l'un de nous un tel désintéressement. A prix égal, le cocher aimera toujours mieux trimballer une belle madame qu'une cuisinière.

M. DEL. — Et les métaphores? Et les comparaisons?

M. DESM. — Diable!

M. DEL. — Tirez au moins de votre faute un bénéfice.

M. DESM. — Lequel?

M. DEL. — Cela peut vous servir à démontrer qu'on revient toujours à sa nature, à la tournure de son esprit, et qu'un juge juge toujours, même quand il ne doit pas juger.

M. DESM. — Et les plus graves discussions finissent toujours par des calembours.

M. DEL. — Je n'y pensais pas.

M. DESM. — Ce sont les meilleurs. L'équivoque fait aussi d'excellents raisonnements et le quiproquo a infiniment d'esprit. A Versailles, un seigneur, cocu notoire et impavide, cause, adossé à la cheminée; sa perruque prend feu aux bougies, il la retire, l'éteint, la remet; le roi entre, hume l'air, dit innocemment : cela sent la corne brûlée. Voilà l'esprit de la vie.

M. DEL. — A moins que ce ne soit celui de Chamfort.

M. DESM. — Je suis surpris qu'au procès Renard on n'ait pas fait quelque sinistre plaisanterie sur le couteau à dessert.

M. DEL. — En effet, j'aurais conseillé un couteau à découper.

M. DESM. — La voilà.

M. DEL. — Aimeriez-vous savoir la vraie vérité sur cette histoire?

M. DESM. — A quoi bon? Nous ne rendons pas la justice et nous faisons de la psychologie et non de la criminalité.

M. DEL. — Précisément, pour la psychologie.

M. DESM. — Qu'en pourrions-nous tirer?

M. DEL. — Supposons-le coupable, et voilà que les accents du mensonge égalent ceux de la vérité.

M. DESM. — Ou les surpassent. Point très rare. Le coupable a, autant que l'innocent, besoin et désir de se défendre et de vivre. L'un et l'autre doivent convaincre et pour cela employer les mêmes moyens.

M. DEL. — Au point de vue sentimental...

M. DESM. — Il me serait fort désagréable qu'un innocent fût condamné. Et puis, n'étant pas tout à fait anarchiste, j'ai un intérêt social à ce que la justice s'épargne l'erreur. Elle est par la suite forcée de réhabiliter, et rien ne la déconsidère davantage.

M. DEL. — Vous protégez cette institution?

M. DESM. — Provisoirement. Il faut quelque chose dans ce genre, et tant qu'on n'aura pas rétabli le sort des dés...

M. DEL. — Rétabli?

M. DESM. — Mais oui. Rabelais, souvenez-vous. C'est dans Rabelais que j'ai appris l'histoire de la justice.

M. DEL. — Ce n'est pas cela que je voulais dire. Croyez-vous qu'on l'ait jamais aboli, le sort des dés?

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Gyp : *Entre la Poire et le Fromage*, Juven, 3 fr. 50. — Gilbert de Voisins : *Le Bar de la Fourche*, A. Fayard, 1 fr. 35. — Charles le Goffic : *La Double confession*, Librairie nationale, 3 fr. 50. — François de Boudy : *Le Moqueur?* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Louis Dumont : *La Solitude passionnée*, Auteurs modernes, 3 fr. 50. — Mary Floran : *Lequel l'aimait?* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Maurice Lefebvre : *La Princesse sans cœur*, Monde illustré, 3 fr. 50. — Laurent Surville de Balzac, Albin Michel, 3 fr. 50. — V. Cyril : *Une main sur la nuque*, F. Tassel, 3 fr. — Edouard Ganche : *Le Livre de la Mort*, Auteurs-Éditeurs, 3 fr. 50. — Georges Denoinville : *Les Deux cœurs*, H. Jouve, 3 fr. 50. — Charles Boudon : *Les Chimériques*, H. Falque, 3 fr. 50. — Gustave de Sourdais : *Jean de Tréal*, Librairie Universelle, 2 fr. 50. — Charles Foley : *Un Concert chez les fous*, Ollendorff, 3 fr. 50.

Entre la Poire et le Fromage, par Gyp. Je ne connais rien de plus naturel que le talent de Mme Gyp, je dirais le génie, si le génie était une chose naturelle, mais je craindrais de lui faire injure en employant pour son œuvre ces formules exagérées qu'on emploie à tout propos pour les jeunes femmes de lettres de notre époque, lesquelles sont des Muses couronnées de laurier d'or dès leur berceau. Et cependant combien Mme Gyp est jeune, plus jeune qu'elles, plus vivante, plus sincère, moins fabriquée, moins truquée que ces extraordinaires jeunes Muses! Elle a trouvé le secret de la simplicité, le plus merveilleux des secrets, et quand elle ne parle plus des juifs, Mme Gyp devient comme ça, tout simplement, le premier des réalistes français. Le seul défaut de Mme Gyp c'est de *voir juif* de temps en temps, comme l'on voit rouge lorsqu'on est fort en colère. Mme Gyp voit juif aussi sincèrement qu'elle écrit, je le veux croire, pourtant elle ne me donne pas l'impression d'être juste. Je ne plaisante pas. Elle perd souvent la partie en exagérant et c'est toujours flatter son adversaire que lui servir sa caricature. On tue le basilic (du moins les anciens l'affirmaient) en lui tendant un miroir. Il me semblerait suffisant, dans le genre de guerre que Mme Gyp a daigné choisir, de leur passer la petite glace de poche qu'elle doit posséder en guise de miséricorde. Or, *Entre la Poire et le Fromage*, elle ne nous jette aucun bon juif à la figure, dieu merci. Sous ce titre un peu vulgaire, elle nous fait le portrait d'un brave homme d'auteur dramatique essayant de gagner sa vie, sa grande vie, hélas! car il pense qu'on ne peut pas exister sans recevoir des tas de gens. Moissy est un pauvre du luxe parisien. Il fait cercle dans cet enfer où l'on doit tourner en beauté sous peine de passer pour un pingre, un raté, un Monsieur de mauvaise éducation. Il n'ose même pas confier son chien à l'un de ses nombreux domestiques, car il aurait peur qu'on le lui empoisonne. Moissy est un doux, c'est un paisible amateur d'art, de femmes, de théâtre ou de vie privée. Il aimerait son gagne-pain s'il n'en fallait extraire de la brioche, il adorerait sa propre femme si elle n'était la plus vaine des poupées, il relèverait le théâtre, si la scène à faire ne

lui était pas trop imposée et il préférerait à tous une belle intimité avec une belle âme, sœur de la sienne. Honnête homme il ne trahit pas et malgré la certitude de son... malheur il ne rend pas le pareil!... C'est ce qu'on appelle donc, en argot de... coulisse, une bonne poire. Il tente de s'échapper un instant du cercle infernal, mais l'horreur d'arrêter lui-même ses comptes de cuisinière le rejette au néant de sa vie de paria mondain. A quoi bon se sauver, puisqu'il n'arrive pas à sauver l'autre, la victime de ses vices mondains, sa femme qui ne trouve pas un meilleur fromage que sa maison désordonnée? Cette histoire est banale. Elle est une des cent mille histoires parisiennes, et l'adultère en fait forcément tous les frais. Racontée par un auteur dit moderne, elle m'agacerait parce qu'elle contiendrait toutes les prétentions dites modernes : féminisme, socialisme, toutes les tirades en usage chez les gens qui n'ont rien à dire de vivant ou... d'éternel. Mme Gyp ne discute pas et ne conclut pas. Elle prend des silhouettes de personnages aperçus, le soir, derrière le rideau blanc, le tulle tendu de l'illusion du bonheur conjugal, et elle les découpe en noir, sur son livre également blanc. Elle stigmatise à peine ses héros de quelques touches de nuances gaies, car elle ne fait pas noir par plaisir, elle ne déteste pas rire un peu de ses pauvres pantins. C'est pourquoi ses pantins, malgré le fréquent usage de la ficelle, sont vrais, vivants, criants. C'est pourquoi Mme Gyp est au-dessus de toutes les Muses modernes: elle est d'hier, d'aujourd'hui, de demain, elle est éternelle, et ce qui la date, mon dieu oui, ce qui la marque à la rigueur... c'est son esprit français, tare délicieuse qui la porte à regarder indiscrètement *derrière* le rideau et qui fera dire un jour où l'on dressera sa statue (place du Palais-Royal, naturellement): « Voici l'enfant terrible de la France, mais il lui fut beaucoup pardonné, parce qu'il fut unique, tout en étant insupportable. » J'espère d'ailleurs que l'on priera un juif distingué de prononcer le discours d'inauguration. Ils ont beaucoup d'esprit, les juifs, un esprit pas français, bien entendu (je veux dire un esprit international, universel, quoi), et ils seront compris du monde entier.

Le Bar de la Fourche, par Gilbert de Voisins. Il est bon de voir un fin penseur, un psychologue, mettons, si vous voulez, un coupeur de cheveux en quatre, se mettre à boxer brusquement avec des lecteurs récalcitrants et leur prouver la vigueur de sa poigne d'écrivain. On dédaigne trop chez les jeunes gens de lettres le roman d'aventures, lequel roman exige une force peu commune d'imagination de la part de son auteur pour être réussi. *Le Bar de la Fourche* est un roman d'aventures très réussi. Apre, de ton sobre, de style serré, sans aucune redite des romans-feuilletons, il a pourtant, ayons le courage de l'avouer, toute la saveur d'un palpitant feuilleton. Il contient de l'amour et du sang, des combats héroïques et des

scènes d'ignobles meurtres; il est même sinistrement naturaliste, mais toujours correctement littéraire. C'est un voyage dans le nouveau monde où l'on découvre des horizons nouveaux pour les jeunes gens trop bien doués sous le rapport psychologique.

La Double confession, par Charles le Goffic. Très jolie reconstitution de ce que je me permets d'appeler le style 1830. La pauvre martyre coupable, le pauvre innocent martyr et les peines de cœur soigneusement dissimulées jusqu'à l'agonie s'y succèdent sans aucune fatigue pour le lecteur, car la naïveté voulue des pages s'y soutient avec une délicate pudeur. On ne vous trompe pas sur la qualité de ses confessions : elles sont bien plus les lamentations d'une torture factice que le récit d'aventures amoureuses réelles, mais combien elles plaisent davantage par ce que l'on devine de sincérité d'art! Elles sont la confession double et parfaite de ce que peuvent à la fois éprouver un cœur d'homme souffrant et une âme de poète.

Le Moqueur? par François de Boudy. Adalbert de Scoury est un jeune homme du meilleur monde (cette forêt de Bondy qu'on appelle le meilleur monde), qui vit selon le texte qu'il choisit le matin en se réveillant. Si c'est Albert Samain qui l'inspire, il est élégant, triste, plein d'une idéale douceur. Si c'est Mme de Noailles, il trouve amer de vieillir sans avoir épuisé toutes les coupes; quand c'est Oscar Wilde, il mêle un brin de perversité à ses transports amoureux; puis de nouveau, Samain, Mme de Noailles et aussi Mæterlinck pour le coup de la fin, vous savez, cet égarement dans la nuit sans lune où l'on voit si clair en soi? *Moqueur?* Moi je réponds *Chapardeur* peut-être. C'est très gentil de penser son bien où on le trouve... et c'est pas toujours facile.

Lequel l'aimait? Je pense que c'était le petit bossu... mais pourquoi diable choisir ce vieux, si vieux motif du mariage par dévouement aux parents ruinés? Personne n'y croit plus.

La Princesse sans cœur, par Maurice Lefèvre. Conte allégorique où l'on voit une jeune fille pâle naître sans cœur et ne pouvoir conquérir ce viscère utile (au moins physiquement), qu'en descendant les marches du trône dans la vie. *La Vie!* C'est un mot dont on abuse chez les symbolistes. La Vie sur les marches d'un trône doit être bien plus terrible que dans la rue. Je crois que tous les princes sont nés avec un grand cœur... que les émeutes de la rue leur ont rapidement arraché.

Jacques et Odette, par Laurent Surville de Balzac. Un roman de l'amour libre où l'on penche pour la fidélité. Or, comme la fidélité est justement inutile dans l'amour libre, on se demande pourquoi Odette en abuse. Je sais bien qu'il y a une vieille mère qui empêche le mariage légal d'être prononcé, mais il y a aussi un jeune

époux qui permet à sa femme de se déshabiller en public sur une scène de Music-Hall...et demeurer fidèle à ce Monsieur-là me paraît excessif. Plus tard, tout le monde se jette à l'eau dans des scènes autrement dramatiques, hélas ! que celles du déshabillage parisien. Juste retour des choses d'ici-bas, disent les romanciers de l'époque de Balzac. (Pas lui !)

Une main sur la nuque, de V. Cyril. Curieuses études de pauvres hères, fort bien détaillées dans *le Journal d'un paria*, des notes certainement prises sur le vif. Evariste Bongrelin est un amateur de bureaucratie, amateur forcé, digne de toutes les pitiés.

Le Livre de la Mort, par Edouard Ganche. Frissons de très mauvaise qualité. La mort est plus simple que ça. « A cet instant j'aperçus contre la porte demeurée grande ouverte et surgissant des ténèbres une main squelettique, à l'ossature distincte, quoique sertie par une peau terreuse, une main crochue aux extrémités finies par la *conicité* repoussante des phalanges *unguéales* dénudées. » Jamais une jeune femme qui a eu peur ne parlera ainsi. Ou l'auteur est un grand savant et il gâche son œuvre par le romantisme des situations : les cheveux qui blanchissent en une nuit, les terreurs non justifiées d'un médecin allant voler un cadavre dans une salle de dissection, ou il est un romanesque un peu attardé qui s'efforce de jouer au scientifique pour plaire à de jeunes carabins... à moins que, jeune carabin lui-même, il n'aime à mystifier son public. En tous les cas, il a un bien beau squelette-liberty sur la couverture. J'appelle ça un squelette liberty, parce qu'il est bien drapé. Pas banal, le drapé en ce genre.

Les deux cœurs, par Georges Denoinville. Histoire de *lui*, qui est un cœur bien recousu par son médecin, et d'*elle*, qui est un cœur ouvert à tous les passants. Les femmes n'aiment pas les opérations dangereuses qu'elles n'ont pas tentées elles-mêmes.

Les Chimériques, par Charles Bondon. Un prêtre moderne, snob et trop discoureur, se fait écouter d'une jeune personne très comme il faut, fille de notaire sérieux. Il en résulte, parmi de nombreuses tentatives de réformes politiques, un péremptoire abandon des bienséances. et surtout du froc aux orties.

Jean de Tréal, par Gustave de Sourmais. Il paraît qu'il y a un grand monde ! C'est possible. L'allée des cavaliers, au Bois, et la jeune amazone emportée par un cheval fougueux que M. Jean de Tréal sauve et veut ensuite épouser en sont une preuve terrible. La princesse mère ne veut rien savoir, empêche son fils d'épouser la fille du banquier et puis revient à de meilleurs sentiments. Tout s'arrange. Il manque à la duchesse de parler comme Gyp pour être vraiment du monde.

Un concert chez les fous, par Charles Folëy. Eh bien,

chaque fois qu'on m'a conviée à une grande soirée où il y avait des pianistes, des chanteurs comiques et des femmes fatales qui disaient des vers, j'ai eu cette impression-là... Mais moi j'avais au moins le mérite de ne pas être prévenue!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Etienne Rey : *De l'amour*, 1 vol. in-18, 3.5o, Grasset.— *L'Art, son sens et sa place dans la vie. Qu'est-ce que l'Art?* par Charles Albert, 1 vol. in-18, 3. 5o. Schleicher. — Léon Séché : *Le Roman de Lamartine*, Edition illustrée, 1 vol. in-18, 1.35, Fayard. — Jules Bertaut : *La Littérature féminine d'aujourd'hui*, 1 vol. in-18, 3. 5o, « Librairie des Annales ».

Voici un nouveau livre sur l'Amour, par M. Etienne Rey. Il se divise en deux parties : Notes sur l'amour, et Métaphysique de l'amour. La première partie est une série d'observations, de jugements et de maximes, qui paraîtront vrais à quelques-uns, faux à quelques autres. Dans ces sortes d'ouvrages, c'est nous-mêmes, que nous cherchons, et la vérité est ce qui concorde avec notre propre expérience. Parler de l'amour, c'est dire sa façon de le comprendre et de le sentir et presque faire une confession de ses succès et de ses déceptions. Mais quelques-unes des maximes de M. Rey me semblent être de véritables axiomes ; ce ne sont point les moins amères :

Une femme qu'on n'aime plus ne reste intéressante que par sa souffrance.

Il n'y a qu'un moyen sûr de quitter une femme, c'est d'être quitté par elle.

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Rey essaie d'établir une métaphysique de l'amour, et de montrer la fausseté ou du moins l'insuffisance de la célèbre théorie de Schopenhauer. Certes, comme l'a démontré le philosophe allemand, tout amour plonge ses racines dans l'instinct sexuel et est d'abord « la préparation de la génération future » ; l'intérêt de l'espèce prime tous les autres et la nature se soucie peu des individus. Mais, ajoute M. Rey, cette loi de la nature n'est qu' « une loi originelle, un point de départ ». Si la nature agit sur l'homme, l'homme réagit sur la nature, et si la nature semble ignorer l'individu et ne connaître que l'espèce, l'homme aspire à devenir un individu : « aussi bien que la tendance à se reproduire, la tendance à s'individuer est partout présente dans le monde organisé, et ce sont là deux volontés antagonistes qui ne cessent de se combattre ».

Et M. Rey nous démontre comment la volupté qui n'était qu'un moyen est devenue une fin, comment l'amour est une conquête de l'homme sur la nature pour s'arracher à la tyrannie de l'espèce. C'est par l'amour, en effet, que l'homme s'individualise et s'affranchit. A envisager l'amour, il demeure hors de doute, écrit M. Rey,

que la volupté n'est pour l'individu qu'une source de plaisir égoïste, et que là est sa limite, là est son but. L'instinct sexuel est ainsi un instrument de l'espèce par décret de nature, et un instrument de l'individu par droit de conquête, en lui se rencontrent, pour se combattre, les deux tendances générales de la vie : la tendance à se reproduire, et la tendance à s'individuer. La nature reste victorieuse en imposant la loi fatale du désir ; mais elle est vaincue en laissant détourner cette loi de son but essentiel, et elle semble jouer le rôle de dupeur dupé.

L'amour, qui est une conquête de l'homme sur la nature, est aussi une conquête sur la société, qui est « une limitation de l'individu ». La société n'a de souci que du bien-être collectif, et la passion « qui ne veut avoir d'autre fin qu'elle-même » est donc obligée de briser ses entraves.

Enfin, M. Roy, que je ne puis suivre ici dans toutes ses déductions, assimile l'amour à l'œuvre d'art : de même, dit-il que l'amour détourne l'instinct de son but, de même l'art est une sorte de protestation contre la nature, en ce sens qu'il tend à l'immobiliser. L'amour est aussi une tentative d'éterniser le présent et d'immobiliser la vie. Pour conclure, l'auteur partage l'humanité en deux familles inégales : d'un côté la multitude des êtres destinés à assurer la continuité de l'espèce, de l'autre le petit nombre de ceux « en qui se développe richement l'amour, source de vie égoïste et personnelle » ; les prisonniers, et les affranchis. Ainsi se confirme le mot de La Rochefoucauld : « l'amour est une passion de régner », et non seulement sur un être, mais sur la nature et sur la vie.

§

Qu'est-ce que l'Art? M. Charles Albert répond à cette question par une étude méthodique des origines et des diverses évolutions de l'art, qu'il analyse sous toutes ses formes : peinture, sculpture, architecture, musique, littérature. L'art est d'abord une imitation de la nature, mais aussi une interprétation : c'est l'émotion de l'artiste qui donne de la vie à une œuvre d'art. L'homme par l'art arrête, pour ainsi dire, la vie dans sa course et fixe une de ses attitudes, un de ses gestes, un de ses cris. On pourrait dire que l'art est l'expression de notre besoin de perpétuité, puisqu'il donne une apparence d'éternité au fugitif. M. Charles Albert est un sage : il reconnaît à l'art son pouvoir d'idéalisation, son pouvoir « magnifiant », mais il lui conserve son caractère exclusivement humain. Des poètes, dit-il, ont parfois mis en scène des dieux et autres personnages sacrés. « Ils ont, dans ce cas, simplement agrandi des hommes, et c'est pourquoi leurs créations nous ont touchés. » Pour lui, le génie n'est qu'une intelligence plus puissante, mais de même qualité que l'ordinaire intelligence humaine.

Pas plus qu'autre chose, dit-il, le génie n'échappe aux influences de race et de milieu, à l'empreinte du tempérament individuel, et par là nous comprenons un peu que l'on ait expliqué le génie de tant de façons diverses. Parmi les œuvres de génie, les unes s'offrent à nous sous la forme de constructions patientes, sereines et logiques, les autres comme de violentes et brèves révélations, comme des éclairs de vision subite.

Ce livre de M. Charles Albert est une œuvre saine et sage ; c'est l'œuvre d'un philosophe qui nous parle de l'art, de son rôle et de sa valeur humaines, sans exaltation. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de n'avoir pas compris certaines manifestations du génie poétique : « Un chapelet de phrases dénuées de sens », dit-il de Mallarmé, dont il n'a pas senti l'intuitive beauté. M. Charles Albert est trop raisonnable.

§

M. Léon Séché, dont on connaît l'érudite étude sur **Lamartine**, nous donne aujourd'hui, condensé en un petit volume, **le Roman de Lamartine** et d'Elvire. Les documents mis à jour depuis quelques années n'ont fait que fortifier M. Séché dans cette conviction que les amours du poète et de Mme Charles furent toutes platoniques. C'est dans ce sens que l'auteur interprète les lettres, pourtant brûlantes, de l'amante romantique. Malgré M. Séché, je veux croire que les deux célèbres amants connurent les réelles délices de l'amour. Il ne faut pas oublier que les quelques lettres que nous possédons ne sont que des épaves de cette correspondance amoureuse, et que Lamartine détruisit toutes celles qui auraient pu compromettre l'honneur de sa maîtresse. M. Séché ne l'ignore pas, et puisque, dit-il, ce volume n'est pas son dernier mot sur cette question, peut-être un jour découvrira-t-il un nouveau document qui fera dévier sa thèse. M. Séché écrit : « Non, voyez-vous, il n'y a que les grandes passions, qui n'ont pas été pleinement satisfaites du côté de la chair, qui laissent à l'homme ce souvenir, ces regrets éternels. »

§

De M. Jules Bertaut, cette étude sur **la Littérature féminine d'aujourd'hui**. Le succès a toujours ses raisons : ce sont ces raisons de la faveur de la littérature féminine auprès du public que M. Bertaut étudie synthétiquement. Son livre bien composé nous apporte sur la sensibilité féminine, sur la façon dont les femmes de lettres comprennent l'amour et la vie, des pages d'une belle clarté. M. Bertaut, cependant, n'a pas pu développer en toute liberté de style ses idées, et on sent que son livre s'adresse surtout à un public familial. Il nous insinue seulement que ce mouvement de littérature féminine n'est autre « qu'une formidable revendication de l'égoïsme

féminin aspirant à plus de jouissance et à une jouissance plus immédiate ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Dom Fernand Cabrol : *L'Angleterre chrétienne avant les Normands*, Victor Lecoffre, 3 fr. 50. — Achille Luchaire : *Innocent III ;* tome V : *Les Royautés vassales du Saint-Siège ;* tome VI : *Le Concile de Latran et la Réforme de l'Eglise*, Hachette, 7 fr. — Louis Halphen : *Etudes sur l'Administration de Rome au Moyen-Age* (751-1252), Champion, 7 fr.

L'Angleterre chrétienne avant les Normands, par Dom Fernand Cabrol. — Les origines du Christianisme en Angleterre sont un fait de même physionomie générale que celles du Christianisme en France ; elles accusent, à les examiner, les mêmes caractères apostoliques, hagiographiques et sociaux. Mais, soit en raison de la condition géographique de l'Angleterre, qui « est une île », selon la lapalissade célèbre, lapidaire et profonde de Montesquieu dans ses considérations sur l'état politique de ce pays, soit pour toute autre cause, par exemple en raison de la diversité des races tour à tour christianisées, cette histoire garde une sorte de particularisme, — comme les rites celtiques, les moines celtes, — cause d'une obscurité plus grande que partout ailleurs en pareille matière. M. Cabrol, dans ce volume, écrit pour une « Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique » que ses directeurs, reprenant à leur compte le projet, relatif aux études historiques, jadis communiqué par Léon XIII aux cardinaux de Luca, Pitra et Hergenrœther, veulent composer d'œuvres où « l'Histoire ecclésiastique universelle soit mise au point des progrès de la critique de notre temps », M. Cabrol a dissipé les brumes de cette histoire, retracée comme quelque érudit disciple de Newmann pourrait le faire. Rédigé en Angleterre (l'auteur est abbé de Farnborough), parmi la pleine disposition des documents amassés par l'érudition anglaise (1), l'ouvrage met au service de la doctrine catholique les ressources d'une science spéciale, résumée ici. Le savant religieux a étudié de la sorte les origines chrétiennes de l'église de Bretagne au v^e^ et au vi^e^ siècle ; l'œuvre de Saint-Grégoire chez les Anglo-Saxons ; l'église bretonne au vii^e^ siècle et la question des rites celtiques ; l'œuvre de la conversion après saint Augustin, premier archevêque de Cantorbéry ; l'organisation de la conquête chrétienne ; le rôle des moines celtes et des moines romains ; puis la reprise de l'œuvre compromise, au moment des invasions danoises ; la réforme de saint Dunstan, etc. Le livre s'arrête à Guillaume le Conquérant ; deux appendices le complètent, l'un, très

(1) L'abondante bibliographie donnée par l'auteur en tête de chaque chapitre sera surtout goûtée.

neuf, sur la liturgie de l'église bretonne et sur la liturgie de l'église anglo-saxonne, l'autre sur les pèlerinages anglo-saxons à Rome et le denier de Saint-Pierre, pèlerinages et contribution qui préparèrent singulièrement les voies à la suzeraineté politique du pape.

Il y a, dans ce livre, une préoccupation d'apologétique. M. Cabrol a voulu notamment montrer la force d'adaptation du Catholicisme façonnant successivement, dans un même pays, deux races, d'abord les Celtes ou Bretons, puis les Anglo-Saxons. On ne voit pas toutefois que l'étude de ces origines puisse, par rapprochement, jeter quelque nouvelle lumière sur le schisme anglican du XVI^e^ siècle. « Dans cette longue période de cinq siècles (celle du haut moyen-âge), dit M. Cabrol, pas un schisme, pas une hérésie, car Pélage n'appartient pas à la race anglo-saxonne, pas même une tentative sérieuse de révolte. Les protestants auraient donc mauvaise grâce à chercher parmi ces initiateurs des précurseurs. » Cela ne dit pas grand'chose : l'époque est vraiment trop lointaine. L'histoire de l'ancien cléricalisme anglais à une date moins reculée, sous les Plantagenets, par exemple, eût été, semble-t-il, beaucoup plus instructive à cet égard. Quoi qu'il en soit, l'idée de ce livre se rattache manifestement à la doctrine néo-catholique de Pusey, de Manning et de Newmann. On paraît croire qu'il servira en Angleterre la cause du catholicisme romain, sous l'égide duquel, — telle est la thèse, — se serait faite l'unité du vieux fonds ethnique anglais. Il continue de la sorte la nouvelle apologétique instaurée par le chanoine Pusey, reprise par Manning et d'autres qui embrassèrent le catholicisme lorsque le jugement de Gorham eut donné gain de cause à l'Anglicanisme contre le Puséyisme. Autant qu'on en peut juger d'ici, les questions religieuses laissent en ce moment les esprits assez calmes en Angleterre (1). L'auteur de l'Anglicanisme, Henri VIII, assez malmené par Friedmann, a retrouvé, chez des historiens récents, comme J. Gairdner, J.-F. Pollard, C.-H. Collette, l'approbation, — au moins quant à son œuvre, — que lui avait décernée l'école de Froude. En sens contraire, M. Friedmann a pu fort maltraiter Cranmer sans soulever les passions protestantes. Tout semble assez calme, tout est à une tolérance mutuelle, qui frise l'indifférence, exemple la visite même du Cardinal Vanutelli. Il sied donc de ne pas se faire trop d'illusions sur la portée pratique d'un livre comme celui-ci. Son intérêt n'en est pas moins certain au point de vue de l'érudition et de l'histoire. On le lira avec fruit, même après l'ouvrage de Hunt.

Innocent III, tome V : les Royautés vassales du

(1) Voir là-dessus notre critique du livre de Friedmann sur *Lady Anne Boleyn*, dans le *Mercure de France* de juillet 1903.

Saint-Siège : tome VI : le Concile de Latran et la Réforme de l'Eglise, par Achille Luchaire. — M. Achille Luchaire est mort le 13 novembre dernier, à l'âge de soixante-deux ans, et la disparition soudaine de cet homme vigoureux a été une stupeur pour tout le monde. Les nécessités d'une rubrique de plus en plus chargée, et dont le roulement s'est fait nécessairement plus lent, nous font venir assez tard aux deux derniers livres de l'historien regretté et rendent également tardive l'expression de l'hommage qu'en ami fidèle de l'Histoire nous devons à cette mémoire. Cet hommage n'en est pas moins sincère, et quant aux livres, c'est précisément faire leur éloge que de dire qu'ils pouvaient attendre quelque peu, n'étant point de ceux, malgré certaines imperfections, qui passent avec l'actualité.

Les titres de noblesse intellectuelle d'Achille Luchaire sont dans ses travaux sur la première époque de la royauté capétienne. Son *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens (987-1180)* est peut-être le livre le plus fort qui se soit écrit sur les débuts de la royauté française. La question, si complexe et parfois si mal posée, de la formation du pouvoir monarchique à cette époque est traitée avec une clarté d'exposition, et une nouveauté d'érudition qui précisent définitivement le principe du pouvoir de Hugues Capet, pouvoir dont l'origine matérielle se retrouve évidemment dans certains faits, mais inconditionnel en droit, ce qui veut dire d'autre essence que le pouvoir féodal, véritablement royal en un mot. Deux volumes sur *Louis VI* ont succédé à cet ouvrage, remplis surtout de matières chronologiques et diplomatiques (comme l'œuvre suivante, sur *Louis VII*), mais précédés d'une Introduction considérable où le règne de Louis Le Gros est caractérisé avec une netteté magistrale. Il faudrait citer aussi le livre de Luchaire sur *les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs* et son *Manuel des institutions françaises* à la même époque, ainsi que les deux volumes (destinés à la série de M. Lavisse) sur les XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles, où se détachent de si beaux chapitres sur Philippe-Auguste. M. Luchaire voulait faire pour ce règne considérable ce qu'il avait fait pour les règnes des premiers Capétiens. On regrettera que la grandeur de cette entreprise, qui le hanta, l'ait fait reculer. L'*Innocent III* n'est, il faut bien le dire, qu'une insuffisante compensation.

Ce n'est pas que cet *Innocent III* (1) ne soit le bienvenu dans la littérature historique française : il y manquait plutôt, et il y occupe, toutes différences observées, la place que l'*Innocent III* de Hurter a dans l'érudition allemande. Mais l'œuvre, tout en étant plus

(1) Voir *Mercure de France* de novembre 1904, 15 octobre 1905, 15 août 1906 et 1^er^ novembre 1907.

qu'une « série de brillantes esquisses », comme on a dit, donne cependant l'impression de n'être que cela, par le vice d'un plan qui, substituant à l'ordre chronologique l'ordre des matières, manque de coordination réelle. C'est une succession de tableaux plutôt qu'une exposition simultanée et cohérente où s'indique le rapport de toutes les parties. Il semble que, pour donner une idée vivante de ce pouvoir universel, *catholique*, que fut la Papauté d'Innocent III, il eût fallu le montrer à l'œuvre à la fois dans sa diversité d'affaires et d'entreprises : il y a une connexité, par exemple, entre la domination d'Innocent III en Italie et la lutte du sacerdoce et de l'empire, entre la guerre des Albigeois et la politique avec Philippe-Auguste, qu'il n'est pas non plus inutile de rapprocher de celle avec Jean-sans-Terre, etc. Un autre inconvénient de ce plan consiste dans les redites et les anticipations. Ainsi, dès le premier tome, des matières essentielles, qu'on retrouvera dans les tomes suivants, sont touchées : le divorce de Philippe-Auguste, la succession d'Henri VI, le couronnement et l'excommunication d'Othon de Brunswick, etc. Enfin certain manque d'ordre général est à reprendre : ainsi l'on nous dit tout à coup, au tome IV, que la Croisade fut la grande pensée du règne d'Innocent III : il n'est pas question de cette « grande pensée » dans les trois tomes précédents. Seul, l'ordre chronologique eût écarté ces inconvénients. Mais M. Luchaire, tout en reconnaissant, dans l'avertissement placé en tête du tome VI et dernier, la valeur de cette objection, qui lui a été faite de maints côtés et que nous lui avons renouvelée pour notre part à la publication de chaque nouveau tome, a confessé sa crainte (peut-être excessive) de se rendre illisible par l'emploi de l'ordre chronologique, aux complications inévitables, et il a tenu avant tout à « être lu », lu par le public, et non pas seulement par les érudits. Soit, et dans ce cas son but semble atteint, car, une fois admis le postulat des morceaux séparés, chacun de ces morceaux, luttes en Italie et à Rome, croisade des Albigeois, rivalité de la papauté et de l'empire, quatrième croisade, politique à l'égard des royautés vassales, concile du Latran, est en lui-même très clair, — nous n'avons cessé de louer cette clarté à l'intérieur de chaque partie séparée, — très agréablement écrit.

Mais le critique d'histoire, muni de quelque finesse gagnée dans l'exercice patient de son métier, notamment en ce qui concerne la connaissance des habitudes et procédés de nos historiens, se doute bien qu'il y a d'autres raisons ; que le défaut de l'ouvrage, c'est-à-dire son ordre factice, peut bien venir du souci de trouver des lecteurs, mais qu'il vient plus sûrement encore d'une certaine façon d'entendre l'érudition, qu'il vient de cette érudition même que l'on a voulu dissimuler. La manie de la « monographie », par exemple, à la fois ressource et fléau de nos historiens submergés par le docu-

ment, la religion, la superstition de la monographie, a manifestement fait encore ici des siennes. M. Luchaire est un de nos universitaires qui s'est donné le plus de mal pour transporter dans les Facultés les méthodes de l'École des Chartes et de l'École des Hautes Etudes. Mais il est à craindre qu'il ne leur ait pris aussi le *morbus monographicus* et c'est de ce *morbus*, disons-nous, que nous croyons trouver des traces dans l'*Innocent III*. On jurerait que l'auteur a vu la chose sous l'aspect monographique. Voyez le titre du premier volume: *Innocent III, Rome et l'Italie :* ce titre sent la monographie, et c'est bien, en effet, par le titre et par une bonne moitié des détails, ceux par exemple de la lutte du Pape contre le féodalisme et le municipalisme romains, une monographie comme en pourrait écrire un spécialiste de la Rome médiévale, M. Halphen ou M. Rodocanachi. Autre indice : on ne voyait guère, d'abord, au delà de ce premier volume et d'un second, celui-là aussi sur un sujet pris et traité à part, la guerre des Albigeois. L'*ensemble*, tout de suite compris et traité comme un ensemble, on n'y songeait guère d'abord. Cela trahit bien le procédé monographique, encouragé aussi, sans doute, par certaines convenances, certaine prudence d'éditeur. Là-dessus, le bon accueil du public a permis à M. Luchaire d'écrire les autres volumes; mais le pli monographique était pris, et l'on a composé de la sorte cinq ou six monographies successives, qui ne font pas un livre. Nous touchons ici du doigt, chez un historien pourtant de grande valeur, ce que deviennent les grands sujets traités par les méthodes actuelles. Ces méthodes s'avèrent comme incapables de les embrasser.

Il sied, d'ailleurs, de redire que chaque partie, prise en soi, est remarquable de clarté, de précision et de style, et ceci s'applique autant que jamais, à ces deux dernières séries. Publié tout entier sans notes, l'ouvrage, dans la mesure où il est une simple collection de thèmes, s'appuie sur une érudition consciencieuse, dont on peut prendre idée par certains fragments publiés avec tout leur appareil documentaire dans les revues spéciales. On trouvera au dernier tome une bibliographie très complète, précédée d'indications et d'appréciations fort utiles, ainsi qu'une table générale des noms de lieux et de personnes.

Etudes sur l'Administration de Rome au Moyen-Age (751-1252), par Louis Halphen. — La période, peu connue, durant laquelle M. Louis Halphen a étudié l'administration de Rome au Moyen-Age, se divise en deux parties. Pendant la première, toute l'administration émane directement du pape, débarrassé des ingérences de l'exarque, des *missi* de Charlemagne et des empereurs de la dynastie saxonne. Le Préfet, en qui M. Halphen voit une continuation de l'antique *Præfectus Urbis* et dont les attributions sont judiciaires et de police; les Ducs, fonctionnaires pontificaux, à qui, d'après les calculs de l'auteur, succèdent, à partir du x^{e} siècle, les Consuls de

Rome; enfin les Juges, divisés en juges ordinaires ou palatins et en juges datifs, ou assesseurs purement judiciaires, les premiers composant un ordre à la fois judiciaire et administratif, qu'on peut regarder, d'après M. Halphen, comme le plus important des corps de fonctionnaires, car c'est là que se recrutent tous les titulaires des principaux services administratifs, au nombre de sept, primicerius, secundicerius, nomenclator, primus defensor, arcarius, saccellarius, protoscrinarius : tels sont en gros les rouages de l'administration romaine jusqu'à 1143, date où commence une nouvelle période. C'est alors la période de la Commune romaine, dont la création fut une suite de la révolution suscitée par Arnaud de Brescia, et, plus profondément, de la prépondérance prise par la noblesse romaine et certains éléments municipaux à la faveur de la lutte incessante des papes contre les empereurs et les anti-papes. En 1145, Eugène III doit reconnaître un Sénat créé par les Romains, organe dont l'histoire, jusqu'au milieu du XIIIe siècle, se résume en un accaparement progressif de toute l'administration publique jusqu'alors relevant uniquement du pape. L'organisation de la Commune émane désormais du Sénat. M. Halphen ne l'aurait-il pas fait plus puissant, plus autonome qu'il ne fut? Il est certain que les âpres luttes d'un Innocent III impliquent dans ce corps municipal une réelle force. Mais en définitive les papes énergiques furent, au Moyen-Age, les vrais seuls maîtres de Rome. Une dernière partie contient la liste chronologique des juges ordinaires, des préfets et des sénateurs, avec un index alphabétique précieux à consulter pour la connaissance des détails de l'administration pontificale, et communale, depuis le milieu du VIIIe siècle, moment de la disparition de l'exarchat de Ravenne, jusqu'au milieu du XIIIe siècle, époque d'une modification importante du régime intérieur de Rome.

P.-S. — Dans notre critique de l'ouvrage de M. Théodore Duret sur *les Napoléons* (*Mercure* du 16 juin 1909), on nous a fait dire, à propos du caractère de Napoléon : « Il y a du bon dans cette rapidité. » Lire : « Il y a du bond dans cette rapidité. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Marius-Ary Leblond : *L'Idéal du XIXe siècle*, in-8°, Alcan, 5 fr.— J.-L. de Lanessan : *La Morale naturelle*, in-8°, Alcan, 7 fr. 50. — Ch. Lalo : *L'Esthétique expérimentale contemporaine*, in-8°, Alcan, 3 fr. 75. — Edmond Picard : *Le Droit pur*, in-12, Flammarion, 3 fr. 50. — André Joussain : *Le Fondement psychologique de la Morale*, in-16, Alcan, 2 fr. 50. — Émile van Biéma : *L'Espace et le temps chez Leibniz et chez Kant*, in-8°, Alcan, 6 fr. — Memento.

« Selon M. Lasserre, historien passionné du Romantisme, le romantisme est intégralement dans Rousseau, et constitue le système de

sentir, de penser et d'agir conformément à la prétendue nature primitive de l'humanité. » Ainsi s'expriment MM. Marius-Ary Leblond dans **l'Idéal du XIX^e siècle**, et tandis que l'ouvrage de M. Lasserre contient le procès du Romantisme, et notamment celui de Jean-Jacques, MM. Marius-Ary Leblond ont, dans le leur, pris la défense de l'idéal romantique et plus spécialement de Rousseau, en qui M. Lasserre a incarné cette explosion de la sensibilité. Ce n'est pas toutefois que MM. Marius-Ary Leblond n'aient conscience des tares du romantisme et du caractère souvent utopique des conceptions de Rousseau. Mais ils se sont appliqués à faire valoir les restrictions apportées par celui-ci à des idées qu'il avait émises tout d'abord sans nuances et que l'on a pris l'habitude d'interpréter selon cette signification absolue. C'est ainsi que, dans les chapitres intitulés *l'Evolution de l'idée de l'âge d'or*, *le Rêve du bonheur dans Rousseau et Bernardin*, ils ont fait voir que, si la perfection de l'état de nature, si la supériorité de l'homme primitif en bonheur et en beauté sont des thèses outrées et insoutenables, Rousseau n'entendait pas les appliquer à la lettre, ne les tenait pas pour un but destiné à être atteint, mais les proposait comme un idéal propre à faire échec à une complication exagérée de la vie sociale, à remédier aux besoins artificiels, à la misère, aux déchéances physiques et morales qui lui semblent la conséquence de l'éloignement de la nature. Mis au point, par une distinction entre le retour à la nature et le retour à la sauvagerie, ce plaidoyer montre en Rousseau le précurseur d'un mouvement d'idées et d'une sensibilité qui se feront sentir à travers tout le XIX^e siècle, que continuera à former et à grossir l'appoint d'artistes et de penseurs tels que Delacroix, Proudhon, Flaubert, Morris, David, Thoreau, Ruskin, représentatif plus que tout autre de cette tendance par les tentatives pratiques auxquelles il se dévoua.

A ce vœu d'une élite, se prononçant contre la complication excessive de la vie économique et sociale, il faut opposer l'état de fait : l'accroissement constant du machinisme, de la vie industrielle, avec le vide fait dans les campagnes par les mille ventouses de ces *Villes tentaculaires* dont M. Emile Verhaeren, en grand poète visionnaire, a évoqué le fatal pouvoir d'attraction en même temps qu'il en saisissait déjà, dans un fait d'intensité, la beauté propre. Devant cette aggravation sans répit, le sens et l'amour du primitivisme que Rousseau incarna avec tant de force, que Chateaubriand illustra de lyrisme, que Bernardin enrichit de tant de pittoresque, le sens et l'amour du primitivisme peuvent sembler des freins utiles dans le jeu d'opposition où le réel voit se formuler ses contours. Il faudrait, de ce fait, attribuer à la sensibilité romantique un caractère d'opportunité. A se pencher toutefois sur l'étude du phénomène sans faiblesse et sans partialité, à le prendre pour ce qu'il est en soi, il faut pourtant dis-

tinguer dans le primitivisme, dans le retour à la nature prêché par Rousseau un symptôme de dépression, caractéristique de l'état d'âme romantique. Rousseau ne réclame pas, ainsi que MM. Leblond en ont fait précisément la remarque, le retour à la nature primitive, il accepte un état de nature mis au point par un effort humain antérieur, un état de nature qui a été lentement conquis par la peine et le travail humain, qui est marqué déjà par l'asservissement partiel de la nature à l'homme, un état consacré par la conquête d'une sécurité relative. Le romantisme, quand il préconise le retour à la nature, propose donc, en réalité, de ne pas s'efforcer davantage, de jouir en paix de la fortune acquise par les ancêtres sans accroître un patrimoine désormais suffisant. La sensibilité romantique se propose le bonheur pour but. Désir légitime sans doute, mais qui ne semble pas s'accorder avec le développement objectif de l'existence, et qui rencontre, — la réalité historique et sociale en témoigne, — un obstacle et un contradicteur en lui-même. C'est en effet le désir de plus de bien-être qui a incité l'homme des premiers âges à une lutte contre la nature, et c'est encore le même désir qui incite l'homme contemporain à toutes les applications du machinisme par lesquelles il croit épargner sa peine tandis qu'il ne réussit qu'à exaspérer ses désirs, à les multiplier et à les convertir en besoins. C'est le même désir de bonheur qui, par une invincible et secrète ironie, se montre à tout moment le moyen, non pas d'atteindre son propre but, mais de réaliser la civilisation qui, comme l'a bien vu Rousseau, est un fait différent du bonheur, un fait dans une certaine mesure antagoniste au bonheur.

L'ouvrage de MM. Marius-Ary Leblond tire à mon sens son grand intérêt de ce qu'il fait apparaître, par la richesse des points de vue qu'il ordonne, par l'enquête très documentée qu'il renferme sur l'art et la pensée du XIX^e^ siècle, cet antagonisme, plus frappant peut-être à notre époque qu'à toute autre, entre les mobiles éthiquement intéressés de la conduite humaine et l'objectivité générale du mouvement de l'existence qui détourne vers un autre destin l'activité engendrée par le désir. Il n'entre pas dans ma pensée d'infirmer la valeur d'un tel ouvrage en notant que ses auteurs participent évidemment, bien qu'avec les réticences d'esprits critiques et prudents, à l'illusion optimiste dont ils laissent voir la mise en œuvre au cours des chapitres qu'ils ont intitulés *l'Elaboration de l'idéal du bonheur*. Cette sympathie pour l'effort qu'ils décrivent me semble être, au contraire, une des causes qui contribuent à rendre intéressante et vivante la synthèse qu'ils ont assemblée de la pensée contemporaine.

Fondé sur l'observation biologique et sociale, l'ouvrage de M. de Lanessan, **la Morale naturelle**, traite le sujet qu'il implique sans y faire intervenir aucune conception d'ordre métaphysique. L'auteur rejette délibérément la fiction d'un libre-arbitre. Il n'essaie

pas de la restaurer ensuite sous quelque dénomination ambiguë et se montre assez perspicace pour distinguer que les spontanéités — dépourvues de toute cause saisissable — du libre arbitre ne renferment aucun gage de moralité. Il considère la morale, en fonction de la biologie, comme l'ensemble des manières d'être qui procurent à l'individu vivant en société la possibilité de satisfaire ses besoins égoïstes aussi bien qu'altruistes. Une telle morale existe nécessairement dans toute société animale ou humaine qui réussit à vivre puisqu'elle en constitue, à vrai dire, le *modus vivendi;* il n'y a donc pas à lui rechercher une origine surnaturelle. Développer les tendances altruistes et modérer les impulsions de l'égoïsme, c'est à quoi aboutit automatiquement le fait collectif et cette conséquence fatale s'exprime dans l'éducation dont l'auteur s'attache à démontrer l'importance. Déduction exacte, mais dont M. de Lanessan me semble avoir exagéré les conséquences. Si une critique me semble devoir être formulée contre cet intéressant ouvrage, dont je puis à peine ici signaler les directions, elle consiste, en effet, à dénoncer la confiance exagérée qui s'y voit accordée à l'éducation, confiance qui va jusqu'à faire abstraction de l'hérédité dont l'action, indéterminable souvent dans ses répercussions individuelles, ne peut pourtant être considérée comme inexistante.

La première partie de l'ouvrage de M. Lalo, **l'Esthétique expérimentale contemporaine**, renferme une bonne exposition de l'esthétique telle que Fechner l'a conçue en termes de psycho-physique. Tout en reconnaissant la valeur des éléments rassemblés par Fechner et par ses successeurs, M. Lalo, au cours de l'examen critique qu'il institue de la doctrine, lui impute de ne pas distinguer entre la notion de plaisir pur et simple et celle de plaisir esthétique. Le système de Fechner, dit-il, ne donne « qu'un seul critérium de la valeur et il le croit universel : la quantité du plaisir immédiat... Une question préalable s'impose donc : des faits définis comme le veut la théorie sont-ils des faits esthétiques ? » et, non sans raison, M. Lalo conclut que Fechner en somme n'a pas traité la question qu'il s'était appliqué à résoudre, les faits esthétiques n'étant pas des faits de plaisir quelconque, ni même des faits de plaisir immédiat.

Dans le but de combler la lacune ainsi relevée dans la théorie de Fechner, M. Lalo fait intervenir l'élément sociologique dans la genèse du fait esthétique qu'il définit « un agrément très spécial né de la satisfaction d'une exigence technique disciplinée et organisée par la société ». Mais si Fechner n'atteint pas dans sa définition le fait esthétique qu'il laisse confondu parmi d'autres d'une nature distincte, il semble que M. Lalo, avec le facteur sociologique tel qu'il l'interprète, n'introduise qu'un moyen de distinguer entre diverses

catégories du fait esthétique — une fois donné. C'est, à mon sens, dans le rapport d'une activité psychologique avec elle-même et avec ses propres modes qu'il faut rechercher le caractère spécifique du fait esthétique. Telle quelle, la définition de M. Lalo n'en renferme pas moins une vue féconde, et qui, si elle n'a pas le caractère général qu'il lui attribue, n'en implique pas moins, dans le domaine esthétique, d'intéressantes applications.

Le Droit pur, de M. Edmond Picard, est la réimpression d'un ouvrage paru naguère dans un autre format. Il convient cependant d'en signaler l'apparition sous son nouvel aspect, tant pour l'intérêt propre d'un commentaire philosophique où les abstractions du Droit se voient vivifiées par des vues concrètes sur l'histoire, les mœurs, la société que pour indiquer le complément qu'il apporte à la tâche encyclopédique entreprise, avec *la Bibliothèque de philosophie scientifique*, par le Docteur Gustave Le Bon.

Le titre de l'ouvrage de M. Joussain, **le Fondement psychologique de la morale**, notifie le point de vue de l'auteur qui juge insuffisant le recours à la raison pure pour rendre compte de la nature et de la genèse de la moralité. Le sentiment de l'obligation ne découvre sa source qu'à l'observation psychologique et M. Joussain, par le développement d'une méthode propre, le situe, à la façon de Schopenhauer et des Hindous, dans la notion intuitive surgie dans la conscience individuelle de l'identité essentielle de tous les êtres.

L'idée que se forment les différentes philosophies de la nature de l'espace et du temps, du caractère objectif ou subjectif, apriorique ou empirique de ces notions est la clef de la conception métaphysique qu'elles impliquent de l'univers et, sous son apparence abstraite, un tel problème touche aux questions les plus émouvantes de la pensée spéculative. L'ouvrage de M. Van Biéma, **l'Espace et le temps chez Leibniz et chez Kant**, apporte une très intéressante contribution à l'étude d'un tel problème en s'efforçant de préciser les divergences qu'impliquent les conceptions des deux philosophies. Cette comparaison critique l'a d'ailleurs amené à donner, relativement au même objet, sur les conceptions de Descartes, de Newton, de Clarke, sur les discussions et les objections de Treudelenburg, de Kant, de Kuno Fischer, de M. Vaihinger et de M. Boutroux des aperçus par lesquels son ouvrage forme une très utile exposition générale des diverses façons dans le problème du temps et de l'espace, s'est posé historiquement et se propose encore de nos jours à l'effort de la spéculation philosophique.

Memento. — A signaler, chez Plon-Nourrit et Cie, une brochure de M. Henry Roulleaux Dugage renfermant, sous ce titre, *Théorie des principes de l'absolu*, un essai de métaphysique dans lequel une conception rationnelle de l'existence est déduite du fait de conscience tenu, selon

la rigueur du point de vue idéaliste, pour notre seule donnée immédiate; — chez Giard et E. Brière, une étude concise sur *Auguste Comte et Son œuvre* de M. Georges Deherme, bien qualifié pour traiter semblable sujet par l'effort accompli en vue de réaliser politiquement les conceptions du fondateur du positivisme; — dans les éditions de la Société nouvelle, sous le titre *Un philosophe belge : Colin*, un exposé biographique et doctrinal par M. Jules Noël, le dépositaire le plus fidèle de la pensée du maître; — dans la Collection de la Jeune Champagne, à Reims, *la Philosophie de l'Entraide*, de M. Jean-René Aubert, exposé d'une philosophie pratique qui a pour corollaire actif une société de secours instituée à Reims au commencement de l'année 1908; — chez Gastein-Serge, dans la Collection l'Esprit du Temps, une brochure de M. Han Ryner, philosophique sous l'humour de la forme et sous le parti pris de rire formulé en guise d'exergue; — enfin, chez Alcan, une seconde édition revue et augmentée d'une préface nouvelle de *l'Expérience morale*, l'ouvrage bien connu de M. F. Rauh.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Commandant Paul Renard : *L'Aéronautique*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, 3 fr. 50, E. Flammarion. — S.-J. Métalnikoff : *Contribution à l'immunité de la mite des ruches d'abeilles*, Archives des sciences biologiques, t. XII et XIII. Saint-Pétersbourg. — Memento.

Dans ma dernière chronique, j'ai déjà parlé de la locomotion aérienne; j'ai montré quelle avait été l'initiative du Parlement, et, à propos des conférences du commandant Bouttieaux et du professeur Painlevé faites au Sénat, j'ai été amené à comparer au point de vue pratique les ballons dirigeables et les aéroplanes. Dans un siècle peut-être, on ne parlera des premiers que comme des engins archaïques, ou même on se souviendra à peine de ces « monstres aériens » qui ont tant frappé l'imagination des hommes de notre génération.

Un livre d'un grand intérêt et fort clair vient de leur être consacré : **l'Aéronautique**, du commandant Paul Renard. Le nom de l'auteur est un sûr garant de la valeur de l'ouvrage. Pendant de nombreuses années, Paul Renard a été le collaborateur de son frère Charles Renard; celui-ci dirigea le service de l'aérostation militaire, et de 1875 à 1905 il ne cessa, sous des titres divers, de faire progresser l'aéronautique, mettant au profit de cette science ses puissantes facultés d'inventeur et ses remarquables aptitudes d'ingénieur et de professeur.

Dans l'histoire de la navigation aérienne, Montgolfier et Charles Renard se présentent comme les deux grands promoteurs. Un siècle les sépare. On sait en effet que la première expérience officielle d'aérostation fut exécutée à Annonay le 5 juin 1783. Or, le 9 août 1884, le ballon *la France*, parti du parc de Chalais, y revint par ses propres moyens après un parcours de plusieurs kilomètres : il avait pu

remonter le vent pendant une partie de son trajet. Six autres voyages furent accomplis la même année et l'année suivante. La notoriété de Charles Renard, jusqu'alors renfermée dans le cercle étroit du corps du génie militaire, devint brusquement universelle.

« A partir de ce moment, les vrais principes de la navigation aérienne sont connus et admis de tous les intéressés, et le problème que l'on tenait auparavant pour une chimère est envisagé par tout le monde comme susceptible d'une solution. »

Les expériences de 1884-85 n'eurent cependant pas de lendemain, et le public se crut bientôt le jouet d'une illusion. Charles Renard avait reconnu la nécessité de certains perfectionnements, et il poursuivait dans le silence et avec opiniâtreté leur réalisation. La vitesse propre des ballons dirigeables était insuffisante; pour l'augmenter il fallait alléger considérablement les moteurs. La même nécessité se présentait dans l'industrie naissante de l'automobilisme. Bientôt les moteurs à explosion s'allégèrent dans des proportions notables.

En 1901, M. Santos-Dumont parvint à exécuter le trajet aller et retour de Saint-Cloud à la tour Eiffel et à gagner le prix de 100.000 francs fondé par M. Deutsch. « Le public crut qu'un progrès considérable venait d'être accompli. En réalité, ce trajet ne dépassait, ni comme importance ni comme difficulté, les derniers voyages exécutés seize ans auparavant par l'aérostat *la France*. Mais, grâce à l'emploi des moteurs à pétrole, il avait été possible de l'effectuer au moyen d'un aérostat de petit volume. De plus, ces expériences fréquemment réitérées, avec des alternatives de succès et d'accidents, attirèrent l'attention du public. » Bientôt après vinrent les belles expériences de l'aérostat de M. Lebaudy. Pendant que le public admirait sans réserve ces voyages aériens, le colonel Renard, frappé de l'insuffisance des résultats obtenus, continuait à travailler, et préparait ainsi le succès définitif; la mort est venue le surprendre en plein labeur.

Le livre de son frère est en quelque sorte le testament de l'illustre inventeur. Bien des questions y sont traitées : la sustentation et la direction, les gaz légers et la force ascensionnelle, l'architecture aéronautique, etc. Un chapitre des plus intéressants est consacré à *l'Océan aérien* et à la prévision du temps. L'auteur, après avoir expliqué l'emploi des cartes où sont figurées les lignes d'égale pression atmosphérique, discute en particulier cette assertion : « le temps change avec la lune ». C'est entendu, dit-il, mais quand change la lune? Elle change tout le temps, aussi on peut faire dire à la lune tout ce que l'on veut.

Des aéroplanes, il est peu question. Le commandant Paul Renard croit pour eux à un brillant avenir; aussi compte-t-il leur consacrer ultérieurement un volume entier.

§

L'humanité rêve déjà d'une époque où tout homme pourra à volonté s'élever dans les airs et gagner les régions pures de l'atmosphère. Pour certains, ce sera l'affranchissement d'une foule de maladies, et en particulier de la tuberculose.

En attendant, cette infection reste une menace terrible, et il faut chercher à la combattre par tous les moyens. Récemment un savant russe, à l'esprit très original, S.-J. Métalnikoff, dans un travail intitulé : **Contribution à l'immunité de la mite des ruches d'abeilles**, a montré que, même par des recherches de biologie pure sur les animaux inférieurs, on peut arriver à éclairer les problèmes de la pathologie humaine.

La tuberculose est la maladie la plus répandue. Nous sommes tous plus ou moins tuberculeux. D'après les recherches de Naegeli, de Zurich, tous les cadavres des personnes âgées de plus de 30 ans et ayant succombé à des maladies différentes portent des traces de lésions tuberculeuses. La fréquence aussi désastreuse de la tuberculose est due avant tout à la résistance et à la vitalité extraordinaire du bacille tuberculeux, celui-ci étant capable de vivre en dehors de l'organisme dans des conditions des plus défavorables pendant un temps très long. Il est certain que la cause de cette si grande résistance réside, entre autres, dans la présence d'une enveloppe particulière qui préserve le bacille de la tuberculose de tout ce qui peut lui être nuisible. Cette enveloppe est composée d'une substance cireuse particulière ; en traitant une grande quantité de bacilles tuberculeux par un mélange d'alcool et d'éther, on a pu isoler cette cire.

C'est aussi, très probablement, grâce à leur enveloppe cireuse que les bacilles tuberculeux ayant pénétré en nous ne s'y laissent pas détruire ou digérer par les sucs de l'organisme. Dans les cas assez fréquents de guérison de la tuberculose, ces bacilles ne sont ni détruits, ni éliminés : ils restent dans l'organisme, mais ils s'isolent des tissus sains au moyen d'enveloppes fibreuses qui ne tardent pas à se calcifier ; dans ces sortes de petits tombeaux, les bacilles restent vivants, toujours prêts à envahir de nouveau les organes non atteints.

Si l'on trouvait une substance capable de dissoudre dans l'organisme la cire, nous pourrions lutter efficacement contre la tuberculose. Malheureusement, toutes les substances capables de dissoudre la cire sont toxiques pour l'être vivant. Il y a cependant un animal qui, normalement, possède une substance susceptible de digérer la cire. C'est la chenille des mites d'abeilles, qui est un des plus terribles ennemis des ruches ; celle-ci se nourrit en effet des rayons qui sont constitués en grande partie par de la cire. Pour cette larve la cire est un aliment essentiel ; elle est susceptible d'être digérée et assimilée. La mite d'a-

eilles doit donc renfermer un ferment particulier capable de dissoudre la cire et, partant, la membrane cireuse des bacilles tuberculeux. Metalnikoff, guidé par le professeur Metchnikoff, a constaté, en effet, que la digestion de ces bacilles pouvait se faire dans le sang de la chenille. Il injectait dans le corps de l'animal une émulsion épaisse de bacilles tuberculeux ; une demi-heure après, tous ces bacilles se trouvaient déjà à l'intérieur des cellules blanches du sang ou phagocytes, et on assistait à leur digestion commençante; après 40 heures, en général, ils étaient tous détruits, par suite de mécanismes divers. Il est donc certain que les chenilles de mites d'abeilles sont capables de lutter efficacement contre la tuberculose. Cette propriété est en rapport avec le genre de vie, avec l'éthologie de la chenille, qui se nourrit normalement de cire; cette substance serait simplement émulsionnée dans l'intestin, et ce n'est qu'après passage dans le sang qu'elle serait digérée. La digestion se ferait sous l'influence d'un ferment agissant sur les matières grasses ou *lipase*.

On arrive à cette conclusion qu'il y aurait une corrélation entre la question des lipases et celle de l'immunité contre l'infection tuberculeuse.

Carrière et Clerc ont étudié la richesse en lipase des sérums de divers animaux. Fait très suggestif : c'est le sérum du cobaye qui en contient le moins ; or, ce mammifère est d'une sensibilité extrême à la tuberculose. D'autre part, plusieurs médecins, Bouchard, Dabell et Brakenredge, ont constaté, à plusieurs reprises, que les sujets qui digèrent mal les graisses sont plus exposés à la tuberculisation, et que la plupart des tuberculeux curables sont des gras et des arthritiques. Chez les tuberculeux, d'ailleurs, l'énergie lipolytique est considérablement diminuée. « Tout cela permet de supposer, dit Metalnikoff, que la lipase constitue peut-être une des causes de la plus ou moins grande immunité contre la tuberculose. »

A l'appui de cette opinion, on peut rappeler le rôle important que joue, d'après les médecins, l'ingestion chez les tuberculeux de la graisse et des aliments gras : lait, crème, koumys, kéfir, lard. Le lard est jusqu'à présent considéré dans certaines localités comme un des meilleurs remèdes populaires contre la tuberculose. T. B. Keyes a pu immuniser des animaux en leur injectant de l'huile.

On sait que la tuberculose ne se généralise que dans des cas relativement rares ; elle reste le plus souvent confinée dans un organe ou un système d'organes ; ceci témoigne en faveur de la présence de substances bactéricides dans le sang. D'après Metalnikoff, les sérums des mammifères exerceraient sur les bacilles tuberculeux une action identique à celle du sang de chenille, seulement l'action serait moins intense et plus lente à se faire. En injectant de la cire dans le sang d'un animal supérieur, on provoquerait l'élaboration d'un ferment capa-

ble de digérer cette substance, et on réussirait à rendre l'animal apte à détruire les bacilles tuberculeux avec la même rapidité que le fait la chenille de la mite de ruches d'abeilles. En partant de cette idée, inspirée par les recherches célèbres de Bordet, de Metchnikoff, d'Ehrlich, de Morgenroth, Métalnikoff a tenté d'immuniser les animaux à l'aide d'une émulsion de cire tuberculeuse. L'auteur a obtenu des résultats encourageants. Les expériences de deux savants turcs, Deycke Pascha et Reschod-Bey, viennent les confirmer.

Qui sait ? c'est peut-être dans cette voie qu'il faut chercher le moyen de guérir le terrible mal qui décime l'humanité.

Memento. — Il vient de paraître le premier numéro de la *Revue française d'Ornithologie*. M. A. Menegaux, assistant au Muséum, en est un des fondateurs. Signalons l'étude de X. Raspail sur le corbeau freux, et celle de E. Masse sur l'instinct chez la foulque.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS COLONIALES

Maurice Delafosse : *Les États d'âme d'un colonial*, Paris, Bulletin du Comité de l'Afrique française. — Georges François et Fernand Rouget : *Manuel de législation coloniale*, Paris, Larose. — *Procès-verbaux du Congrès colonial de 1908* ; Paris. — Albert Trastes : *Essai sur l'évolution intellectuelle des peuples de l'Afrique du Nord*, Alger. — Memento.

M. Maurice Delafosse, administrateur des colonies de grande valeur, doublé d'un ethnographe de talent, dont M. Van Gennep a plusieurs fois déjà analyse les productions scientifiques dans les pages du *Mercure de France*, vient de faire paraître dans les colonnes du Bulletin du comité de l'Afrique française une fort belle étude intitulée : **les États d'âme d'un colonial**. Jadis, M. Gaston Donnet, si je me souviens bien, avait tenté semblable étude dans la *Revue bleue*. M. Delafosse a renouvelé le sujet, et, encore que le héros de son essai psychologique, qu'il a baptisé « Broussard », soit plus spécialement le broussard africain, le portrait tracé est assez général pour qu'Indochinois comme Africains s'y puissent aisément reconnaître, si toutefois portrait ressemblant provoqua jamais *confiteor* sincère ! Nous assistons d'abord au premier départ de France de Broussard. Les gens d'expérience le bourrent et l'abrutissent de conseils éclairés et plus ou moins désintéressés. — « Buvez de l'eau ! » — dit l'un — « Buvez de l'alcool ! » profère un autre. — « Ne buvez pas » ! conseille un troisième. — « Et surtout pas de flanelle ! » menace un dernier. Enfin, l'apprenti colonial approvisionné comme pour un voyage au centre de l'Afrique devant durer dix ans, s'embarque et, ahuri, assiste aux inévitables premières discussions sur le traitement à réserver aux indigènes. — « La force ou la douceur ? » —

Bien avant une opinion définitive sur ce sujet éternel, Broussard connaît le mal de mer parfois, l'ennui de la vie de bord, toujours. Puis, c'est l'arrivée dans la colonie, la stupeur inséparable de tout début colonial : gens trop accueillants, collègues hostiles, nègres énigmatiques parlant à l'infinitif, repas bruyants et les effroyables potins, le débinage acerbe et violent des Européens. « C'est, sans doute, pour cela que, plus tard, lorsqu'il cherchera à se remémorer les sensations qu'il a éprouvées à son arrivée dans la colonie il ne pourra jamais en avoir une impression très nette et lui restera seulement le souvenir du grondement de la barre sur une plage inondée de soleil et semée de bagages épars... » Mais, voici, bientôt, l'initiation à la vie de brousse. Avant de quitter la France, il a lu des articles de journaux dont les auteurs dénonçaient éloquemment « les atrocités du portage humain, cette nouvelle forme de l'esclavage, ce monstrueux reste de la barbarie primitive éclaboussant de ses tares la « pure lumière de la civilisation moderne, etc., etc. » Encore plein de ses lectures, il s'apitoie en lui-même sur le sort de ses malheureux frères en humanité, condamnés par la fatalité à jouer le rôle de bêtes de somme.

Peu à peu, cependant, à mesure qu'il rencontre des caravanes d'indigènes transportant pour leur propre compte des fardeaux qui pèsent souvent le double du poids d'une cantine d'Européen, qu'il voit ses porteurs, tout en marchant, causer et rire entre eux, et, le soir, au village d'étape, danser joyeusement jusqu'à minuit, l'intensité de sa pitié diminue et il en arrive à se demander si ce métier de porteur, que les noirs exercent sans doute depuis qu'ils sont apparus sur la terre, est beaucoup plus pénible ou plus dégradant que tant de métiers exercés en Europe par les disgraciés de la fortune, que nous appelons cruellement des « hommes de peine ». Après quelque temps, Broussard « se rend compte que la colère et les invectives n'ont que des résultats négatifs sur le perfectionnement des serviteurs noirs et que l'on n'obtient d'eux un rendement convenable qu'en leur adressant la parole le moins souvent possible, en évitant, à la fois, les emportements et les familiarités et en n'exigeant d'eux qu'un petit nombre d'actes, — ou de plats, — qu'ils finissent par exécuter avec la régularité sans initiative, mais satisfaisante, d'une machine. » Après avoir fait connaissance de la population indigène, Broussard se lance en pleine brousse, à la recherche de la résidence lointaine qui lui a été assignée. Il constate alors, en dépit des élucubrations de Stanley et des sous-Stanley, qu'il ne fait pas toujours nuit dans la forêt opaque, que de nombreux sentiers traversent la « forêt impénétrable », que les moustiques n'empoisonnent que les endroits dénudés et que les reptiles se cachent et fuient l'homme. Peu à peu, il devient plus apte à franchir les obstacles, il s'habitue

à se lever tôt et à marcher longtemps. Il s'intéresse aux menus incidents du voyage, tue parfois une pintade, plus rarement une antilope et, le soir, au campement, « il songe qu'il est seul, bien seul, seul à penser alors que tous les êtres humains qui l'entourent dorment d'un sommeil profond... et il en éprouve une véritable jouissance, une jouissance toute neuve qu'il avait à peine prévue dans ses rêves de voyage aux pays exotiques, une jouissance qui, durant de longues années, l'attachera plus que toute autre chose à cette vie qu'il inaugure maintenant ; comme les amateurs d'automobiles se grisent de vitesse, il se grise de solitude... » Enfin, Delafosse nous montre la vie de Broussard au poste : il vide ses malles, s'installe aidé des conseils du collègue plus ancien qui le guide. Bientôt s'évanouit de son cerveau la légende du fonctionnaire colonial passant sa vie dans un hamac. Successivement ou à la fois, il se voit investi des fonctions de secrétaire, comptable, percepteur, juge, notaire, huissier, agent-voyer, architecte, maçon, charpentier, jardinier, commis des postes, entrepreneur de transports, fournisseur d'armée, maquignon, médecin, météorologiste, infirmier, pharmacien, topographe, caporal instructeur, commissaire de police, etc. Il prend l'habitude de cette nouvelle vie, s'y attache insensiblement, encore que parfois il récrimine et accuse le sort de l'avoir enfoui « dans ce sale pays » ! Toute l'œuvre de M. Delafosse serait à citer tant elle est savoureuse. J'y renvoie mes lecteurs : qu'ils lisent surtout le passage où les coloniaux isolés dans le poste attendent le courrier de France, feignant individuellement avec cynisme de s'en désintéresser, et bientôt se retrouvant en bande sur la route par laquelle doit arriver le planton chargé des lettres.

Il y a là une page admirable de sensations vécues et de sobre et puissante émotion. Voilà de bonne littérature coloniale. Ainsi, insensiblement, se constitue au point de vue exotique un nouveau trésor de belles pages françaises. Après *les Colons* ou *les Explorateurs* de Randau, œuvres tumultueuses où la réalité et l'épopée s'étreignent et se pénètrent de façon grandiose, voici une œuvre de pure psychologie, dépourvue cependant de toute sécheresse, et dont la finesse précise possède le plus grand charme.

§

Encore qu'à première vue, étant donnée l'énorme montagne d'ouvrages qu'ont inspirés les colonies, cela doive paraître extraordinaire, je puis affirmer, sans crainte d'être contredit, qu'il n'existe pas de répertoire complet et pratique de législation coloniale. Sans doute on m'objectera le fameux *Traité de législation coloniale*, de M. Paul Dislère, ancien directeur des colonies, aujourd'hui président de section au Conseil d'Etat, traité complété et mis à jour par divers colla-

borateurs, MM. Dalmas, Victor Morel et Albert Duchêne notamment. Ce traité, tant de par l'ordonnance de sa rédaction et la conception générale ou plutôt l'absence de conception générale qui présida à son élaboration que par sa présentation matérielle : petits caractères et absence de divisions et de tables, constitue, malgré l'énorme effort et la grosse somme de travail qu'il représente, un recueil indigeste où seuls les initiés peuvent trouver, et non sans grande peine, suffisante pâture. Il faut avouer, d'ailleurs, à titre de circonstance atténuante que la réalisation d'une œuvre semblable n'allait pas sans difficultés. La législation coloniale est toute de circonstance : peu ou point de principes, aucune méthode, des théories confuses et un monde de textes plus ou moins contradictoires. Un seul exemple pour appuyer mon dire : l'organisation de la magistrature coloniale sur laquelle l'affaire Légitimus a jeté un jour inattendu et qui est bien la plus chaotique qui se puisse imaginer. Sans doute, le désordre du traité Dislère correspond au désordre de la matière à laquelle il est consacré : c'est une façon de symbolisme. M. Giraud, le distingué professeur de la Faculté de droit de Poitiers, tenta une simplification et ses *Principes de législation coloniale* sont rédigés avec un évident souci de précision et de clarté. Mais est-ce bien là le monument d'économie politique, juridique et économique qu'appelle une aussi imposante matière ? Non ce livre demeure encore à écrire. Les documents existent par milliers. Vienne un auteur unissant aux qualités de synthèse la finesse de l'analyse et qui soit assez désintéressé pour consacrer dix ans de sa vie à cette œuvre, et elle sera. MM. Georges François et Fernand Rouget, qui nous offrent aujourd'hui un **Manuel de législation coloniale**, n'ont évidemment pas eu la prétention d'être cet auteur. De prétention, à vrai dire, et il convient de les en louer, ils n'en ont eu aucune et la preuve en est fournie par l'absence de préface à leur intéressant ouvrage. Pas d'avant-propos annonçant de somptueux dessins et ne précédant, en fait, qu'une lamentable compilation. Non, simplement, un manuel et il se trouve que ce manuel constitue un excellent et remarquable ouvrage, complet encore que succinct, composé avec méthode et qui constitue, à l'heure actuelle, le meilleur ouvrage qui se puisse recommander à un étudiant désireux de s'initier aux arcanes du droit colonial. D'abord, des vues générales sur la colonisation : définition, différentes sortes de colonies, légitimité de la colonisation, utilité des colonies, méthodes de colonisation. C'est le titre premier, sobre, trop sobre peut-être d'idées générales. Mais n'oublions pas que cet ouvrage est un manuel. Le titre II est consacré à l'histoire de la colonisation française et c'est un des meilleurs résumés de cette histoire que je connaisse, bref, rapide et cependant complet, et suivi d'un tableau de la situation actuelle des colonies françaises. Le titre III comporte l'étude

de l'organisation administrative politique et financière de nos colonies : régime législatif, sénatus-consulte de 1854, organisation municipale aux colonies, conseils généraux, conseils d'administration, électorat aux colonies, participation des indigènes à la gestion des intérêts locaux, organisation judiciaire, organisation militaire ; enfin, et c'est le chapitre le plus remarquable résumé d'ailleurs d'après l'excellent ouvrage de M. François sur *le Budget local des colonies*, l'organisation financière : Budgets colonial, local et communal, budgets généraux, budgets extraordinaires et budgets annexes, enfin, les impôts. L'organisation économique des colonies françaises fait l'objet du titre IV. Les auteurs étudient d'abord le régime des terres, réglementation du domaine, importantes controverses dont elle est l'objet, concessions territoriales, législation foncière et régime des mines, puis, la main-d'œuvre et le régime du travail : immigration réglementée et non réglementée. Suit un chapitre important consacré au crédit, au régime monétaire et au change. Puis, c'est le régime commercial des colonies, un des sujets les plus complexes qui soient, remarquablement résumé en une trentaine de pages. Enfin c'est l'outillage économique : voies de communication terrestres, fluviales et ferrées, et la fameuse question de la colonisation pénale, sobrement traitée, et avec raison, par les auteurs, car, à cet égard, tout ce qui pouvait et devait être dit et écrit a été dit et écrit, mais le fâcheux *humanitarisme* trouble ici les cerveaux et confond le juste et l'injuste, à telle enseigne, par exemple, qu'alors que chacun dans les milieux compétents est convaincu de la nécessité et de l'opportunité absolue de la reprise de la transportation en Nouvelle-Calédonie, personne n'ose, je ne dis pas le crier, mais seulement l'avouer ! Il est vrai, les intérêts de ces malheureuses colonies sont, en général, si mal représentés dans la métropole ! A M. Guieysse, honnête homme mais uniquement préoccupé de questions confessionnelles, succéda, comme délégué de la Nouvelle-Calédonie au conseil supérieur des colonies, Paschal Grousset, ancien déporté, littérateur sous les pseudonymes bien connus d'André Laurie et de Philip Daryl. Paschal Grousset à la fin de chaque mois touchait une indemnité payée par la colonie et, saisi de scrupules, il envoyait régulièrement un câblogramme vague à ses électeurs se terminant invariablement par : Lettre suit. Mais des mois passèrent et jamais la moindre lettre ne parut ni n'arriva. Les électeurs, dégoûtés, protestèrent et le conseil général de la colonie supprima l'indemnité. Un député rencontrant Paschal Grousset lui dit : — « Eh bien, mon pauvre vieux, vous voilà sans traitement ? — Baste, répondit philosophiquement le délégué, tant pis pour eux ! Ils n'auront plus de câbles ! » — L'anecdote, je crois, est typique. Mais, revenons au traité de MM. François et Rouget. Il est suivi d'un résumé en tableaux synoptiques fort

ingénieux. Bref, je trouve dans ce modeste ouvrage toute la clarté qui fait défaut à ses prétentieux aînés, toute la netteté et la précision aussi de l'information. Voilà un excellent livre auquel je souhaite le plus grand succès.

Les idées sont confuses en matière coloniale. Le recueil des procès-verbaux du **Congrès Colonial français de 1908** en fournit une preuve manifeste, encore que soient grandes et parfaites la bonne volonté et l'énergie des congressistes et aussi, je n'en veux point douter un seul instant, leur compétence. Que vient faire là cette conférence du sénateur Trouillot sur le chemin de fer du Laos, et tout ce verbiage de M. [illegible] sur l'Islam et les colonies françaises ? A côté de cela, de nombreuses études intéressantes, notamment celles de M. Chauffard sur les populations indigènes du protectorat français de la côte des Somalis, de M. Hamelin sur les améliorations qui devraient être apportées au régime de la propriété foncière en Afrique occidentale française, de M. [illegible] sur l'Ouest transatlantique. Je me borne à ces citations ; elles sont trop ! Ils sont trop aussi les vœux que formule chaque année le congrès colonial, qu'il reprend d'ailleurs chaque année avec un égal courage et une louable obstination et qui, perpétuellement, demeurent platoniques. Pourquoi tant de science, de connaissances réelles, de compétences ainsi perdues, enfouies en de gros volumes que personne ne coupera ni ne lira jamais ? Mais il en est ainsi, je pense, en beaucoup de matières, et c'est une précieuse consolation.

De M. Albert Truste, j'ai reçu une simple brochure intitulée **Essai sur l'évolution intellectuelle des peuples de l'Afrique du Nord**. Cet essai est intéressant. J'en veux surtout retenir que l'auteur donne ici une note assez rare en Algérie. Il constate que, pour faire l'Algérie, la France s'est imposé d'énormes sacrifices et que, chaque année encore, la Métropole donne vingt millions à l'Algérie pour lui permettre d'équilibrer son budget. Sans cette aide, l'Algérie ne saurait se suffire à elle-même. Comparez à cette situation celle de l'Indochine, qui ne coûte rien à la métropole et lui verse, au contraire, chaque année, quatorze millions. N'y a-t-il pas là quelque injustice ?

Mémento. — L'Office colonial vient de publier, à l'Imprimerie administrative de Melun, deux intéressants ouvrages de statistiques, d'une part, *les Statistiques de l'industrie minière dans les colonies françaises* pendant l'année 1907, d'autre part, *les Statistiques de la population dans les colonies françaises* pendant l'année 1906, suivies du relevé de la superficie des colonies françaises.

Le Comité de l'Asie française m'adresse un *Guide* de M. Madrolle sur le *Tonkin du Sud*, paru en 1907. Je suppose que c'est pour m'amener à dire tout le bien que je pense des Guides Madrolle consacrés à la Chine et à notre Indochine ! Voilà qui est fait.

M. G. Saint-Paul, médecin major de 2e classe du 24e bataillon de chasseurs alpins, a publié à Tunis des *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie* que l'Académie des sciences morales et politiques a récompensés et où l'auteur se proclame arabophile. Ce livre est un long plaidoyer sur le dévouement et l'attachement des Arabes à la France. L'auteur connaît son sujet et paraî sincère.

M. le sénateur Giacomo de Martino, président de l'Institut colonial italien, dans une brochure intéressante publiée à Rome, constate avec orgueil le travail accompli par l'Institut colonial à l'heure où il entre dans sa quatrième année d'existence.

La *Rivista coloniale* de Rome, dans un articulet intitulé *la Ferrovia franco-etiopica*, se montre sceptique sur l'avenir de la ligne de Djibouti à Addis Abeba. Nos bons amis italiens ont peut-être raison de faire montre de ce scepticisme, mais se doutent-ils que nos intérêts sont solidaires en Ethiopie et que le jour du massacre des Européens, les sujets du Négus ne feront point de différence entre les blancs de Djibouti et ceux de Massaouah ? Et l'accord franco-anglo-italien du 13 décembre 1906, s'assied-on dessus ?

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

H. Durville : *Le Fantôme des vivants*, avec fig., in-18, rel. toile, Lib. du Magnétisme. — G. Delanne : *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*, tome I : *Les Fantômes de Vivants*, gr. in-8, ill., Leymarie. — Louis Boyer-Rebiab : *La Volonté magnétique dominatrice*, in-18 carré, rel. toile, id. — Fernand Divoire : *Faut-il devenir mage?* in-18, H. Falque. — Georges Pinçon : *La Fin du Christianisme*, préf. de Papus, in-18, chez l'Auteur. — Memento.

M. H. Durville est déjà connu pour ses travaux sur le magnétisme. Il a écrit une *Physique magnétique*, un *Traité expérimental du magnétisme*, *Magnétisme personnel* et quantité de petites brochures relatives au traitement des maladies par le magnétisme. Son dernier ouvrage est comme la suite logique des précédents, car c'est en magnétiseur qu'il étudie **le Fantôme des Vivants.** Il endort ses sujets et il les magnétise jusqu'à l'extériorisation complète du *double*. Ses sujets le renseignent eux-mêmes sur la manière dont se forme le fantôme, sur son aspect, sur la place qu'il occupe. Il étudie successivement l'action du fantôme sur son propre corps, sur le fantôme des autres sujets, sur les sensitifs non dédoublés, sur la matière (bruits divers, mouvement et déplacement d'objets sans contact) et sur les instruments de contrôle. Il montre que le dit fantôme peut se communiquer à distance et qu'il peut se dédoubler à son tour en trois parties, qui formeraient ce que les occultistes et les théosophes appellent le corps éthérique, le corps astral et le corps mental. Le corps éthérique serait bleu à droite et orangé à gauche ; le corps astral serait beaucoup plus lumineux et coloré des mêmes couleurs, mais inversement disposées. Quant au corps mental, il serait

formé par une boule très blanche et très brillante, placée au-dessus de la tête et qui enverrait des rayons de tous côtés. Ce corps serait, ainsi que le déclare un sujet, « le siège de la pensée et de la volonté ».

Si l'on peut considérer le dédoublement de l'homme comme un fait à peu près acquis, il n'en est pas ainsi du dédoublement du fantôme lui-même. Ce n'est encore qu'une hypothèse qui devrait être vérifiée par d'autres expérimentateurs. C'est ce que souhaite d'ailleurs M. Durville.

Son ouvrage contient une partie historique, théorique et philosophique, où il résume les idées des anciens, des Chinois, des occultistes et des théosophes sur la constitution de l'homme, rapporte quelques-uns des principaux faits de bilocation transmis par l'histoire et rappelle les travaux de ses prédécesseurs. C'est une introduction, une sorte de mise au point de la question. Dans la deuxième partie, la plus intéressante, M. Durville se montre un expérimentateur méthodique, ingénieux et sagace. En plus des moyens de contrôle généralement employés, il se sert d'écrans au sulfure de calcium, préalablement soumis à l'action solaire et conservés dans l'obscurité. Ces écrans révèlent la présence du double extériorisé, en s'illuminant aussitôt. Leur emploi est à recommander aux expérimentateurs.

§

L'auteur des **Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts**, M. Delanne, est un des chefs de l'École spirite française et l'un de ses meilleurs écrivains.

Le premier volume de son important ouvrage est seul paru. Il a pour titre: **Les Fantômes de Vivants**. Il traite, comme on le voit, le même sujet que celui de M. Durville, mais il ne lui ressemble guère. Tandis que ce dernier s'est surtout proposé d'exposer ses propres travaux, M. Delanne a compulsé tous les livres, tous les mémoires et tous les recueils, périodiques ou non, qui ont paru depuis vingt-cinq ans, en France et à l'étranger, sur la question. Il a ainsi rassemblé une énorme quantité de documents qu'il a analysés, discutés, classés, résumés ou reproduits, en partie, dans son grand ouvrage. Terminé, il formera une véritable *somme* de la doctrine spirite.

M. Delanne prend la question *ab ovo*. Depuis les phénomènes de typtologie et d'écriture automatique, il la conduit jusqu'aux recherches expérimentales sur l'extériorisation du double et aux conclusions philosophiques qui en découlent, après avoir traité successivement des hallucinations véridiques, des apparitions télépathiques, des apparitions vues par plusieurs personnes, des essais d'apparitions volontaires et des actions physiques exercées par le double. Par cet ensemble

imposant de faits, il force la conviction du lecteur, ou tout au moins il l'ébranle fortement.

Comme M. Durville, M. Delanne distingue le corps éthérique — qu'il appelle le *fantôme odique* — du corps astral (ou *périsprit*, selon la terminologie spirite). Ce fantôme n'est qu'une forme vide, qui se désagrégerait peu de temps après la mort.

§

Depuis quelques années, il paraît beaucoup d'ouvrages sur le magnétisme personnel, la maîtrise de soi et la domination des autres. Le dernier en date est de M. Louis Boyer-Rebiab et est intitulé : **La Volonté magnétique dominatrice.** L'auteur a beaucoup profité des travaux de ses devanciers et il les a souvent cités. Néanmoins son livre n'est pas une simple compilation ; c'est une œuvre personnelle par bien des côtés, d'abord par l'ordonnance et l'exposition des questions traitées, ensuite par les développements et les applications qu'elles comportent tant au point de vue philosophique qu'au point de vue éducatif. Il enseigne à l'homme de tirer le meilleur parti des moyens et des forces dont il peut disposer pour se réaliser intégralement sur les plans physique, intellectuel et moral, pour se rendre sain et fort, actif et dominateur.

M. Boyer-Rebiab est très convaincu de l'efficacité de la méthode et des procédés qu'il préconise. Son livre rayonne de foi persuasive et optimiste ; c'est un tonique pour les indécis, les pessimistes et les déprimés.

§

Faut-il devenir mage? est une œuvre de polémique et non de critique impartiale. L'auteur est un catholique plutôt étroit. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ne voie dans la franc-maçonnerie que du mal et dans Eliphas Lévi qu'un menteur, un anti-chrétien et une sorte de mage noir. Il déclare d'ailleurs que « seul le christianisme libère parce que seul le christianisme perfectionne efficacement ». N'a-t-il donc pas lu les écritures védiques, brahmaniques, bouddhiques et le Zend-Avesta? Est-ce que les hommes ont attendu le christianisme pour se libérer? Krishna et le Bouddha, Lao-tseu et Zoroastre, pour ne citer que ceux-là, furent, semble-t-il, des libérés.

Ce n'est pas en lisant M. Péladan, qui n'a jamais été mage ni même un véritable occultiste, et Eliphas Lévi, qui fut un occultiste mais non un mage, que M. Divoire pouvait se faire une idée bien nette et bien exacte de ce que doit être un mage.

Le véritable mage n'est ni un orgueilleux, ni un anti-chrétien, ni anti-sémite, ni anti-franc-maçon : il est au-dessus de tous les partis, de toutes les chapelles et de toutes les églises. Il est celui qui a réalisé en soi-même le Grand-Œuvre, qui a transmuté en or pur les

métaux imparfaits ; autrement dit, il est celui qui a changé les vices en vertus, les passions égoïstes en forces altruistes et bienfaisantes, qui chemine sur la voie de la vérité et de qui la bonté et la beauté rayonnent sur le monde. Celui-là est le vrai mage, aussi bien en Orient qu'en Occident, au Midi qu'au Septentrion.

§

M. Pinçon est un médium prophète. Il a des songes, des visions et des apparitions. Il reçoit même des coups de l'au-delà. Cela doit être d'autant moins agréable qu'il ne peut les rendre. Je le suppose du moins.

Ces songes, ces visions et ces apparitions lui annoncent, par symboles bien entendu, **la Fin du Christianisme**. De là le titre de son livre. M. Papus — quoiqu'il ne croie pas à la fin de cette religion — n'a pas craint de le présenter au public, dans une bienveillante préface, parce qu'il a « senti dans la personne de l'auteur un missionné de l'Invisible».

M. Pinçon défend la lecture de son curieux ouvrage aux personnes « qui, pour quelque motif que ce soit, désirent conserver la foi chrétienne ». C'est plutôt les inciter à le lire.

§

Memento. — Je ne parle pas souvent des revues, faute de place, et, même lorsque je le puis, je dois me contenter de signaler les articles les plus importants. Aussi je me borne à citer, dans le *Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy*, le travail de Mme le Dr Liehrmann sur l'Éducation psychique ; dans l'*Hexagramme*, la suite de l'exposé de la métaphysique adamite (la première humanité : les Noirs), par G. et É. Simon-Savigny ; dans *l'Initiation*, les études de Tidianeuq et de C. B. sur l'Opothérapie et la Médecine des signatures, de Teder sur les Origines réelles de la Franc-Maçonnerie, les causeries sur l'Alchimie de Quintor et l'Essai sur la forme de Jacques Brieu ; dans *Modern Astrology*, les articles de B. Léo sur les Vibrations planétaires, de H.-S. Green sur l'Astrologie théorique et d'Alan Léo sur l'Astrologie ésotérique ; dans *les Nouveaux Horizons*, les études de Jollivet-Castelot sur la contravention de sorcellerie en 1909, sur la Morale et la Médecine spagyrique, et dans la *Revue de l'Hypnotisme*, le travail du Dr Farez sur un cas de sommeil hystérique avec personnalité subconsciente.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Le Feu : une enquête sur le mariage. — *La Phalange*, à l'occasion d'une modification de sa mise en pages, juge le « Mercure de France » avec sévérité. — *Revue bleue* : M. G. Cahen, à propos de la « dépopulation des campagnes ». — *La Revue* : M. K. Larsen expose l'état d'esprit d'un peuple pendant une guerre. — *Idées Modernes* : croquis d'Espagne, par M. Ch. Geniaux. — Memento.

« Doit-on se marier jeune ? » demande le Dr Louis Porcheron, collaborateur de la revue **Le Feu** (1er juin).

Mme Aurel répond :

Il faut se marier tôt, car l'avenir ne frémit pour nous et ne nous fait voir toutes ses chances que dès l'instant qu'on l'interroge à deux.

... L'âge de la femme est moins important, quant au mariage, car la femme sincère a toujours le même âge. La faculté d'amour ne la quitte jamais. L'homme sincère qui s'est flétri à prendre sans donner, sans se donner entier, peut ne plus concevoir le don suprême.

M. Brieux, de l'Académie Française, est d'avis que « chaque cas comporte sa solution ». Au contraire, selon le Dr Huchard, de l'Académie de médecine, il faut se marier « avant 30 ans et même 25 ans ». C'est l'opinion de M. Paul-Hyacinthe Loyson et celle de l'illustre Bjœrnstjerne-Bjœrnson dont il cite une lettre.

La malicieuse Rachilde écrit :

Mais « on a l'âge... du mariage... dès qu'on a l'âge de l'amour... »
Je crois même que ça se chante, et que c'est toujours faux.

« Au petit bonheur ! » conseille Mme Jeanne Marni. Et Mgr X... pense que l'homme doit se marier « au plus tard, de 22 à 25 ans ».

Ceci, est de l'enquêteur lui-même :

Le vieux vaisseau du mariage qui fait eau de toutes parts sous la vrille de ces malacozoaires sombrera-t-il, un jour ? Peut-être...

Ces « malacozoaires » sont l'union libre et le divorce, d'après le Dr Percheron. L'union libre est souvent une promesse de mariage qu'on exécute et, souvent, un divorce est l'occasion de deux mariages. Il faut être juste, voyons !

§

La Phalange (20 mai) s'adresse en ces termes à ses lecteurs : « Au printemps de sa quatrième année, *la Phalange* prend conscience de l'ordre qui lui est nécessaire. »

Nous en féliciterons d'autant plus *la Phalange* qu'elle a trouvé « un ordre qui enchaîne toutes les modalités d'une matière ». Cela ne va point sans qu'on dise un peu son fait au *Mercure de France*. Et le voici jugé :

A l'origine, comme le *Mercure* semblait être dirigé par des écrivains, particulièrement des poètes, on crut à une idée génératrice. Les lecteurs le croyaient et — chose étrange ! — quelques-uns même de ses collaborateurs. Il s'établit ainsi dans son public grandissant et parmi ses écrivains, une conception du *Mercure* qui fut toujours un malentendu. Suivant la volonté avouée de son excellent et tenace administrateur, il n'avait jamais été question que d'associer un groupement du hasard pour la fondation d'une sorte littéraire de journal-revue dont l'éclectisme devait équilibrer les hardiesses. La force d'illusion des poètes qu'en majorité ce hasard réunit leur faisait croire à la défense d'un idéal, très éloigné de la pensée

du maître-gérant. C'est sur ce malentendu que se créa la librairie et c'est à ce malentendu qu'on doit l'étonnement ironique ou indigné des générations novatrices : confiantes dans son comité nominal, elles attendaient du *Mercure* une action intellectuelle et un autre soutien que celui d'un fonds de commerce. Le *Mercure* se fait gloire d'être une revue, d'une librairie comme les autres. Il ne représente rien. Il tient à le prouver chaque année davantage. Nous ne critiquons pas, nous constatons. Classons-le donc, une bonne fois. Il est inutile de prolonger l'erreur de collaborateurs anciens qui s'indignèrent ou de jeunes poètes qui s'offusquent.

Il y a, dans *la Phalange*, « le mois du peintre », « le mois du poète », le « mois du littérateur », « le mois religieux », — et le Moi « obscur comme un lys », de son génial Directeur-Rédacteur-en-chef qui, autant *le Mercure de France* ne représente rien, représente à lui seul tout un monde : l'abstrait, le concret, et ce qu'entre eux il est fort capable d'imaginer.

§

M. Georges Cahen traite, dans **La Revue bleue** (29 mai), de « la dépopulation des campagnes », sous ce titre général : « misères sociales » :

Les villes n'attiraient, au milieu du siècle, que 24 p. 100 de la population totale ; elles en absorbent à l'heure présente plus de 37 p. 100.

Et que l'on compare la situation des campagnes à celle des grandes cités !

Les petites communes de moins de 2.000 âmes comptaient, en 1890, 24 millions 1/2 d'habitants ; tous les cinq ans, le nombre de ceux-ci diminue de 4 ou 500.000 ; en 1905, il ne restait plus que 23 millions de têtes.

Dans le même temps, les villes de plus de 20.000 âmes croissaient de près d'un tiers. En 1890, on y trouvait moins de 7 millions d'habitants. En 1905, il y en a 9.365.000.

Tandis que les bourgades de densité moyenne, celles qui ont moins de 20.000 et plus de 5.000 âmes, gardent une population à peu près constante : 4 millions en 1891 ; 4.400.000 quinze ans après.

Le petit citadin reste donc sédentaire. Et c'est la campagne qui alimente le réservoir de forces où puisent les grandes villes. Paris, en 1891, donnait asile à 1.200.000 provinciaux. En 1901, son hospitalité s'étend à 1 400.000 ; si bien que la moitié de ses résidents sont nés hors de ses limites.

Et comment Paris traite-t-il ces provinciaux ? M. G. Cahen les dit plus facilement abattus par la maladie, que les Parisiens d'origine. La tuberculose, la syphilis l'alcoolisme les attaquent et les vainquent. Beaucoup meurent à Paris.

Certains, dont la vie se prolonge, retournent au pays, gangrenés. Ils connaissent ou devinent leur état, plus souvent ils l'ignorent. Les uns se soignent quand il est trop tard. Les autres ne songent même point à lutter. Mais ils ont eu le temps de contaminer leur foyer. Dans la maisonnette, la promiscuité est de tous les instants. Une chambre unique parfois sert à la

cuisine, au manger, au dormir. Un malade peut communiquer le germe à plusieurs personnes saines. Et c'est ainsi que les médecins à la campagne signalent certaines maisons, jadis saines, où la phtisie meurtrière a élu domicile!

Les dangers de la rue guettent le provincial qui débarque sur le trottoir parisien; et souvent il ne les soupçonne point.

Les Parisiens, même tout jeunes, paraissent plus avertis. Sans doute cela ne suffit guère à les préserver, mais du moins quelques-uns y peuvent-ils échapper. Quelle expérience, quelle résistance offrent des gars de 18 ans, qui quittent le village?

Ensuite, M. Georges Cahen écrit :

Est-ce là du moins la rançon d'une aisance assurée? Quel leurre égare ces malheureux en quête de travail? Si la campagne manque de bras, Paris en a trop.

En 1901, dans les bureaux de bienfaisance de la capitale, étaient inscrits 350.000 hommes valides, que ni la vieillesse, ni la maladie, ni les infirmités ne réduisaient à la mendicité. Ils forment, en réalité, l'armée des chômeurs.

Et, en 1906, sur un total de 57.961 indigents, inscrits, 42.622, près des 4/5, étaient des provinciaux!

On peut juger par là du sort réservé à l'émigré qui arrive tout droit de sa province, et quelles déceptions, quelles tristesses l'attendent!

Vraiment, on peut se rallier à cette conclusion :

Paysan, reste en ton trou! Petit citadin, reste en ta province!

§

Le professeur danois Karl Larsen a (**La Revue**, 1er juin) recherché quel est « l'état d'esprit d'un peuple pendant une guerre ». Il a appliqué la méthode ci-après :

Pour comprendre l'âme d'un peuple en temps de guerre, une grande quantité de matériaux est nécessaire; non seulement les lettres et les notes des soldats, mais aussi celles de la population civile, des hommes, des femmes, des gens instruits, des gens sans culture, des riches, des pauvres, des personnes de toutes les conditions et de tous les âges. Ce n'est que par l'étude purement psychologique et aussi objective que possible de ces données, que l'on peut obtenir un résultat satisfaisant.

J'ai réussi à recueillir environ deux mille lettres et journaux écrits par trois cents personnes durant la guerre de la Prusse et de l'Autriche contre le Danemark.

C'est un mari qui correspond avec sa femme, une mère avec son fils, un ami avec son ami, ou bien un isolé qui note dans son journal les émotions de la journée; tous écrivent sous l'impression des événements : aucun d'eux ne pense le moins du monde à un public.

A l'aide de ces documents, je me suis efforcé de pénétrer dans l'âme de chacun de ces individus.

Pour la majeure partie, les combattants désiraient « revenir au

plus vite au milieu des leurs ». En attendant, « la nourriture les préoccupe au plus haut point ».

Une mère écrit à son fils qui fait campagne : « Aie soin de tenir tes pieds bien secs. » Et l'aïeule, dont l'expérience est plus grande, recommande au soldat : « Mon cher petit, garde-toi des balles! »

Ayant ainsi donné une idée « de la physionomie morale du peuple danois, pendant la guerre de 1864 », M. Karl Larsen ajoute :

Ne serait-il pas intéressant de chercher, par une enquête méthodique, à reconstituer celle que présentait le peuple français en 1870-1871 ?

Ce serait curieux, en effet. Il appartiendrait, il me semble, à une société pacifiste d'entreprendre un tel travail.

§

Les Idées modernes (mai) publient des *Croquis d'Espagne* de M. Charles Géniaux. Ce sont de vrais croquis, d'un trait nerveux, rehaussés de couleurs justes, dont nous espérons qu'ils sont les matériaux d'un prochain roman de cet excellent écrivain.

Il pleut au moment où j'entre au théâtre de la Zarzuela. D'un coupé de maître sort une dame. Soudain, je vois un Espagnol arracher sa cape de ses épaules et l'étaler sur le trottoir. La jeune femme marche sur ce tapis improvisé et remercie d'un sourire. Tout heureux d'avoir évité la boue aux pieds d'une élégante senora, le propriétaire du manteau souillé le ramasse, le rejette sur son coude d'un air fier et s'éloigne.

... J'accompagne une charmante Madrilène. Nous croisons un aristocratique chanoine, beau garçon aux cils frisés, qui murmure au passage : « Me muero por usted », je me meurs pour vous. Plus loin un senor de haute mine considère les petites mains de sa compatriote et lui dit : « Rien qu'à la vue de vos doigts, on serait fou d'orgueil de posséder tout le reste. » Et la jeune Madrilène riposte : « Je vous vois tout entier et je ne prends rien. »

Ce sont là des *piropos*, les galanteries courantes de la rue. Un caballero, un homme bien élevé, se croit obligé à ces madrigaux impromptus et il ne les adresse jamais qu'aux honnêtes femmes.

Plus loin, M. Ch. Géniaux note l'aspect de pâtisseries :

La veille de la fête de saint Joseph, à Séville, je m'arrête devant l'étalage d'une pâtisserie de la Calle Sierpe, la rue des Serpents. En l'honneur des innombrables José de cette bonne ville, quelques gâteaux inconnus des Parisiens s'offrent à l'admiration de la foule. Voici une chemise d'homme en sucre avec un col glacé. Une blanchisseuse semble l'avoir pliée selon les règles. Cette lingerie est éclipsée par un soulier qui repose sur un pavé en pâte d'amandes. Voilà un calendrier doré au four portant la date du 19 mars en sucre candi. Plus extraordinaire comme pâtisserie, un enfant nu cabriole dans un lit de nougat et, au-dessus de lui, un ange en pain d'épice s'efforce à saisir la boule du lit. La pièce principale, le chef-d'œuvre, représente une chapelle en sucre, crème et pistaches. Un dôme de chocolat recouvre une

statuette de saint Joseph. Les bourses modestes se contentent d'acheter un pénitent blanc, noir ou rouge, avec une cagoule au café et une robe en bonbon fondant.

A Grenade, chez un confiseur, des gâteaux d'une blancheur pierreuse imitent les portes mauresques de l'Alhambra. On doit avoir l'illusion de croquer du stuc et du marbre.

La cuisine des Fondas espagnoles ne le cède en rien à la confiserie. Je copie ce menu de mon hôtellerie de Cordoue :

« Sopa de cabello de Angel » — Soupe de cheveux d'Ange.

« Torta con sardina » — Une tourte fabriquée avec des œufs, du beurre, du piment, des tomates et des sardines.

« Croquetas de jamon » — Ces croquettes préparées avec du jambon noir et rance que nos paysans refuseraient.

« Pechos de fiambre » — une sorte de suprême de volaille composé avec les restes verdâtres d'une viande corrompue.

Au dessert, notre hôte souriant nous servit des « Tetas de vacas », des tétasses de vache, admirablement imitées et peintes au jaune d'œuf.

Dans la rue, à Grenade :

Sous l'arcade croulante d'une antique maison, je trouve une troisième gitane. Les mains croisées, elle considère avec des yeux tragiques un jeune homme en petite veste brodée d'arabesques. A mesure que ce *novio* dégingandé s'approche, le nez fin de la jeune fille semble se serrer ; à chacune de ses oreilles, une fleur de grenadier reluit comme du corail. Le garçon s'approche ; il frappe l'épaule de la gitane et lui dit des mots cruels ; elle se redresse ; il lui serre les poignets Elle riposte d'une voix gutturale. Il lui arrache une fleur de l'oreille. Elle la défend ; il lui donne un coup de poing. Elle le gifle, et tous deux, tête à tête, s'affrontent comme des chats en fureur. Puis les sourcils épais du *novio*, remontés sur son front, descendent lentement, et il baise son amie sur la joue. C'est la paix. Ils partent sur leurs espadrilles. Un moment encore j'aperçois la ceinture rouge de l'homme et le corsage mandarine de la jeune fille. Les deux taches semblent n'en plus former qu'une.

Memento. — *Revue de Paris* (1er juin) : le prince Murat y publie des documents qui prouvent que Murat n'a pas participé au procès du duc d'Enghien.

La Nouvelle Revue (1er juin) : Les « voix » de Jeanne d'Arc, par M. Jules Bois.

Les Entretiens idéalistes (25 mai) : « A propos de M. Loisy », par M. Fernand Divoire.

La Revue hebdomadaire (29 mai) : « La légende de Maria Stella », par M. de Reiset. « Isadora Duncan » par M. G. Delaquys.

Le Nain rouge (mai) : « Puisque toutes les chansons finissent... », poèmes de M. Louis Thomas.

L'Action nationale (mai) contient, entre autres, une remarquable réponse du poète S.-Ch. Leconte à l'enquête sur « la dépopulation française ».

L'Italie et la France (30 mai) accuse le musicien Richard Strauss d'avoir emprunté, pour écrire son *Elektra*, une cinquantaine de thèmes musicaux

contenus dans la *Cassandra* de l'italien Vittorio Gnecchi. La revue confronte les thèmes des deux partitions.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Psychologie d'un riche (*Le Gaulois*, 16 juin). — Ce pauvre Nietzsche (*Le Journal*, 17 juin). — Sur Villiers de l'Isle-Adam (*Le Gil Blas*, 14 juin).

M. G. d'Avenel, qui vient de publier un fort intéressant ouvrage, *les Riches depuis sept cents ans*, a voulu sans doute y donner un léger appendice. Il a donc fait dans **le Gaulois** un bref mais sagace croquis du banal enrichi que fut Chauchard. Cet homme d'un goût bien moderne, qui peuplait ses jardins de statues en ciment armé, était tout bonnement un chançard; sa destinée était quasiment écrite dans son nom : il gagne ses millions comme on gagne le gros lot. M. d'Avenel donne au contraire du génie à son associé Hériot, type d'inventeur et d'inventeur pratique. Chauchard, il est vrai, imagina les petits ballons rouges, et il croyait naïvement qu'à ces babioles était due la prospérité des magasins du Louvre. Mais écoutons M. d'Avenel :

J'ai conté naguère, dans *le Mécanisme de la Vie moderne*, et l'on rappelait il y a quelques jours aux lecteurs de ce journal, comment M. Chauchard, employé au Pauvre Diable en 1854, conçut le projet de loger dans un coin du premier hôtel grandiose qui ait été bâti à Paris, sous l'inspiration personnelle de Napoléon III, un magasin de nouveautés qui occupa primitivement quelques boutiques situées à l'angle des rues Marengo et Saint-Honoré.

La tentative, en soi, n'avait rien d'original; des magasins similaires avaient été créés par douzaines depuis la Restauration jusqu'au second Empire, et depuis il en est surgi un certain nombre avec des succès divers. Plusieurs, après avoir débuté sur des emplacements de choix avec de gros capitaux, ont sombré ou liquidé médiocrement après quelques années d'existence. Celui du Louvre même ne semblait pas appelé à de bien brillantes destinées, puisque, douze mois après son ouverture, lorsque les trois associés primitifs firent leurs comptes, ils se trouvèrent en présence de quinze cents francs de bénéfices à partager. Là-dessus, le premier en nom, M. Faret, retira sa mise : 100.000 francs.

Personne alors, pas même Hériot au *Louvre* ni Boucicaut au *Bon Marché*, ces deux initiateurs de la révolution commerciale qui s'est accomplie par eux depuis un demi-siècle, n'avait l'idée du développement ultérieur de ces bazars colossaux. Mais Hériot, comme Boucicaut, quoique bien différents l'un de l'autre de caractère, eurent, les premiers en France, cette conception aujourd'hui banale de sacrifier le bénéfice au chiffre d'affaires, c'est-à-dire le présent à l'avenir.

Les anciens marchands s'attachaient à « gagner », eux s'attachèrent seulement à « vendre ». Avant eux, le public avait le choix entre de bonnes étoffes qui étaient chères ou des étoffes bon marché qui étaient mauvaises.

L'invention consista à vendre la marchandise garantie au prix de la marchandise de camelote. Telle fut la base du système ; il supprima la « vente au procédé », c'est-à-dire la majoration de l'objet suivant la physionomie des acheteurs, et remplaça l'ancienne « guelte » progressive, qui intéressait le commis au *gain*, par une commission qui l'intéressait seulement à la *vente*. Avant Hériot, quand un article ne s'écoulait pas, on fouettait l'ambition du commis en haussant son courtage. Hériot, lui, excita le client à l'acheter en abaissant le prix de l'article sacrifié. C'était tout le contraire.

L'application générale de cette combinaison donna d'abord ce résultat : beaucoup d'affaires, peu de profits. Les actionnaires du Louvre, lorsqu'en 1856 le conseil de l'*Immobilière* s'était décidé à commanditer le magasin d'une somme de 1.100.000 francs, avaient stipulé qu'avant le partage des bénéfices, qui devait se faire *également* entre eux et la gérance, il serait servi à leur capital un intérêt de 5 pour cent ; MM. Hériot et Chauchard devant se contenter, tant que cet intérêt ne serait pas dépassé, d'un traitement fixe de 500 francs par mois.

M. Hériot préféra longtemps se résigner à la portion congrue, et s'appliqua à ne distribuer aucun dividende afin de conserver la totalité de l'argent consacré à l'extension des comptoirs. Les personnes familières avec le commerce savent combien il est aisé dans un bilan, même honnête et loyal, de grossir ou d'atténuer à volonté le bénéfice apparent, suivant l'appréciation des marchandises et des créances. Dans l'inventaire d'un magasin de nouveautés, qui comprend une diversité infinie de marchandises, auxquelles on peut faire subir un rabais énorme, ce jeu d'écritures est plus aisé que partout ailleurs et il l'était encore davantage dans une entreprise grandissante, qui chaque année absorbait, en achats de marchandises et en amortissements rapides des installations nouvelles, tous les gains de l'exercice.

Car l'imagination d'Hériot, sans cesse en travail, inventait sans cesse des combinaisons nouvelles, multipliait les articles et les rayons. Chauchard laissait faire ; la seule invention qui lui appartînt fut celle des petits ballons rouges.

Le calcul d'Hériot eut pour lui et pour son associé un autre avantage que celui de brasser d'énormes affaires sans augmenter le faible capital initial : il découragea les actionnaires, lassés de ne toucher qu'un intérêt minime de leur argent. La confiance des porteurs de parts se refroidit tellement que plusieurs d'entre eux préférèrent réaliser à perte et que les titres tombèrent de 5.000 francs — valeur d'émission — à 2.500 francs. Les gérants en rachetèrent alors pour eux-mêmes, certains qu'ils étaient d'effectuer ainsi un bon placement, et arrivèrent peu à peu à détenir à eux deux près des quatre cinquièmes du fonds social : 350 actions sur 440.

Vingt trois ans après la fondation du magasin, en 1878, lorsque le Louvre faisait déjà plus de 40 millions d'affaires, la duchesse de Galliéra cédait sans difficulté un certain nombre de parts pour 5.000 francs à M. Hériot. A la mort de ce dernier, l'un de ses amis, M. Vidron, argua d'engagements pris par le défunt pour obliger en 1883 le commandant Olympe Hériot, son frère et unique héritier, à lui racheter, moyennant 40.000 francs l'une, cinq de ces actions dont il était nanti. Le commandant Hériot s'y refusa ; d'où procès, que M. Vidron perdit. Mais il se trouva avoir plaidé

à qui peut gagne, puisque chacun de ces titres rapporte depuis quinze ans 19.000 francs par an.

M. Chauchard, qui, du vivant d'Auguste Hériot, s'était tenu derrière l'associé, se trouva par les circonstances amené à affronter le plein jour. On peut dire qu'il ne fit que passer à la tête du Louvre, où la chance le servit encore.

M. Chauchard ne fut donc pas un de ces capitaines de la production, entraîneurs et organisateurs du travail national, levain précieux par qui la pâte humaine fermente, tels qu'Hériot, Boucicaut ou Felix Potin, dans le commerce, Schneider ou Darblay dans l'industrie, Pereire ou Henri Germain dans la banque. Il fut tout simplement un « chanceux ».

M. d'Avenel termine son petit article par des considérations sur le hasard que j'ai fort goûtées, car la philosophie du hasard est pour moi la vraie philosophie.

§

Jaloux de Mme Lesueur qui, par ses romans nietzschiens, trouble l'esprit d'une partie de sa clientèle, M. Marcel Prévost annonce à ses lecteurs qu'il va pour les rafraîchir et les consoler publier un roman anti-nietzschéen. C'est le Journal qui eut la primeur de ce prospectus où, tout d'abord, les amateurs de Nietzsche sont traités de la belle manière :

Pauvre Nietzsche! Pauvre glorieux maître saxon! Avec son confrère de Dantzig, il aura partagé l'étrange destinée posthume d'être un philosophe pour snobs, un patron laïque pour gens à demi-culture prétentieuse. Pas de caillette mondaine, pas de gratte-papier émancipé, pas de cabotine teintée de pas-bleuisme qui ne nous serve, avec plus ou moins d'opportunité, la doctrine des deux morales et n'incline, naturellement, à choisir la morale des maîtres. Ces surhommes et ces surfemmes à la douzaine sont très risibles; ils ne sont pas extrêmement dangereux, car la crainte salutaire des démêlés avec la loi, ou simplement un souci persistant des « convenances » contient à l'ordinaire dans des limites assez étroites les hardiesses de leur surhumanité. Pour braver résolument les règles morales admises, pour progresser dans la vie sans souci des lois ni des sentiments, il faut une trempe d'âme assez rare et des moyens d'action singulièrement puissants. Un quelconque arriviste, peu scrupuleux, aura beau se réclamer de Nietzsche : au premier péril, il prendra peur, essayera de composer avec la loi, proclamera qu'il n'a jamais voulu tricher la morale. Le cas vraiment intéressant, c'est celui d'un être humain convaincu qu'il est une force utile, que son expansion personnelle est nécessaire, — et s'arrogeant individuellement les droits que s'accorde la société, — par exemple le droit d'exproprier ou de châtier. Plus cet homme-là est sincère, intelligent, énergique et robuste, — plus il est dangereux.

A cette morale, que M. Marcel Prévost croit certainement celle de Nietzsche, il opposera la morale altruiste, laquelle naturellement sera victorieuse, parce que sans cela les âmes sensibles seraient véhémen-

tement peinées, et la vente compromise. On voit combien tout cela est nouveau, piquant, original.

§

Dans un bon article, au **Gil Blas**, sur Villiers de l'Isle-Adam, M. Georges Le Cardonnel fait remarquer que *les Contes cruels* et *A Rebours*, ces deux flèches anti-naturalistes, furent tirées en l'espace de quelques années, de 1880 et 1884. Il y ajoute *Sagesse*, bien antérieur, 1871 ; il est vrai que, d'abord enterrée chez un éditeur pieux, *Sagesse* ne ressuscita que dans ces mêmes années.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *La Flûte enchantée*, opéra-féerie en 4 actes et 16 tableaux, nouvelle version française de MM. Paul Ferrier et Alex. Bisson, musique de Mozart.

Alors que leur cahier des charges impose aux directeurs de nos scènes lyriques subventionnées la représentation d'un certain nombre d'actes inédits qu'ils ont parfois quelque peine à atteindre au bout de la saison, M. Albert Carré, pour terminer la sienne, eut la coquetterie de nous offrir en supplément la reprise d'un vieux chef-d'œuvre immortellement jeune, dont les 4 actes et 16 tableaux ne lui seront par conséquent comptés pour rien par son ministre. Il y a aujourd'hui quelque dix-sept années que **la Flûte enchantée** a disparu du répertoire de l'Opéra-Comique, et, de même que naguère à l'occasion de l'*Armide* de Gluck à l'Opéra, on est amené à penser que certaines « reprises » pourraient bénéficier d'un traitement spécial. On ne saurait donc trop féliciter M. Carré de la persévérance désintéressée qui déjà nous rendit *Orphée*, *Alceste*, *Iphigénie*, et d'une activité qui seule lui permet de ressusciter les grands morts sans causer aux vivants le moindre préjudice. Ainsi qu'on le fit d'autres fois, sans doute on discutera les détails de cette restitution nouvelle. J'en ouïs même critiquer l'éclat et la somptuosité du cadre, blâmer « le clinquant d'un morcellement bariolé », tant il est d'éternelle humanité qu'on se lasse ou s'impatiente d'entendre trop longtemps Aristide être appelé le Juste. Au fond, c'est encore à la louange de M. Carré qu'il semble avoir fait perdre désormais jusqu'à la plus vague mémoire de ses miséreux prédécesseurs. Il y a évidemment dans l'art de la mise en scène au théâtre une part de convenu, d'arrangé, dont l'artifice nous frappe plus nettement à mesure que nous devenons plus dificiles et que nous éprouvons par ailleurs une illusion de vie et de réalité plus fidèle. Mais peut-être négligeons-nous trop souvent d'en reconnaître l'excuse dans la maladresse du livret, le factice du genre ou quelque cause matérielle. On devrait équitablement bien plutôt admirer qu'on y puisse trouver l'impression du

grandiose, que reprocher aux spectacles de la salle Favart de tourner au « joli », en oubliant l'exiguïté de sa scène. Ce sont précisément les dimensions minuscules, assignées à celle-ci par un fallacieux architecte, qui forcèrent les machinistes à baisser douze ou quinze fois le rideau afin de planter, démonter et replanter les décors merveilleux que Jusseaume brossa pour *la Flûte enchantée*. Il s'ensuivit naturellement une sorte de décousu aussi peu favorable à la cohésion d'une intrigue suffisamment incohérente en soi, que même à l'harmonie d'ensemble de l'ambiance décorative, dont la délicieuse beauté n'en déchaîna pas moins maintes ovations coutumières à celui qui l'imagina. Quelques mètres de plus à la disposition de MM. Carré et Jusseaume, et notre plaisir eût été sans mélange, ou à peu près. Rarement, en effet, tâche à priori si scabreuse fut plus brillamment réussie. J'assistai jadis à Leipzig, en 1879, à *la Flûte enchantée* suivant les traditions teutonnes, et j'en avais gardé un souvenir lugubre propre à autoriser quelque inquiétude. Réduite au truchement du national *Gemueth* s'évertuant sans fard ni souci, en toute fruste ou somnolente crudité native, sur des planches où s'étalait le plus complet mépris des accessoires, la pièce se traînait figée, fastidieuse, mortelle, et la musique même de Mozart résonnait morne et périmée. Par bonheur, notre Opéra-Comique ne prémédita point une reconstitution pédantesque. Il osa une modernisation originale et nous servit une féerie étincelante où l'œuvre exhumée tout entière semble s'illuminer d'une éblouissante fraîcheur. L'inépuisable pittoresque du décor, la splendeur et le goût des costumes y sont une joie pour la vue, et l'esprit n'y est guère gêné par l'enfantin prétexte d'une action qui demeure un imbroglio. Un art minutieux et sûr, enfin, régla les moindres évolutions, attitudes ou gestes d'une interprétation où chacun rivalise d'entrain, d'intelligence et de dévouement. On ne ménagea rien pour atteindre au parfait. Une troupe homogène et choisie se partagea vingt et un rôles dont la plupart épisodiques et, parmi les tenants d'emplois secondaires, on voyait Mlles Magnie Teyte et Brohly, MM. de Poumayrac, Azéma, Lucazeau, tandis que l'éphémère Papagena échéait à Mlle Mathieu-Lutz. Il faudrait citer tout le monde, avec des compliments, chez les protagonistes, à Mme Marguerite Carré pour sa grâce, à M. Clément pour sa voix, pour son jeu à M. Cazeneuve, et il n'est personne qui ne sache quel talent favori du public est celui de M. Fugère.

C'est cependant l'intervention de ce vétéran du théâtre qui parut seule ici et tout particulièrement déplorable. Il semble que ce fut une grosse erreur de confier à M. Fugère le rôle de Papageno. Sans doute, c'est le personnage comique de la pièce, un peu menteur, polisson, gourmand, goinfre quand il a faim, sensuel, mais tout cela à la façon d'un égoïste enfant de la nature, dénué de préjugés sociaux

autant que de l'instinct du sacrifice. Le vrai Papageno est un adolescent inculte et sans vergogne en sa candeur naïve. M. Fugère en fait un vieux paillard. Je ne suis pas exactement fixé sur les libertés fortuites que les adaptateurs de *la Flûte enchantée* se permirent à l'endroit du dialogue parlé. Les discours de Papageno toutefois se distinguent par une parisianisation faubourienne, à quoi on est incliné à soupçonner qu'ait collaboré l'interprète, et celui-ci se plaît visiblement à en accentuer le burlesque. Une longue habitude d'accaparer la scène ou l'inconscient besoin de monopoliser l'attention enlèvent à M. Fugère tout sentiment de la mesure. Un peu partout, il outre les contrastes, force la charge, guignolise pesamment et se démène ou contorsionne en véritable polichinelle. Les épreuves de l'initiation en sont caricaturées jusqu'au grotesque. Tout ce que le jeune franc-maçon Mozart pensa et exprima ici avec la sérénité enthousiaste et émue du néophyte, tout ce qu'il y a dans l'œuvre de noblesse, de gravité, ce qu'elle contient d'humain, de délicat et d'ingénu, tout ce que le symbole enclot de pur et d'élevé est galvaudé, profané, dépravé par cette pitrerie incontinente. Le livret de *la Flûte enchantée* nous apparaît évidemment obscur et puéril; mais obscur, peut-être pour une gaucherie qui n'est plus dans nos habitudes et puéril par excès de simplicité. Gœthe pourtant, qui n'était pas un imbécile, en jugeait autrement et le méprisait assez peu pour avoir projeté d'en écrire une suite, restée à l'état de fragment. Il est des sujets dont la profondeur intrinsèque demeure indélébile alors même que la portée en échappe au téméraire qui s'y risque, et, avec son complexe de réel et de rêve, son chaos de mystère, son conflit du bien et du mal incarnés par le dieu Soleil et l'intrigante « Reine de la Nuit », il ne manqua peut-être à l'opéra-féerie du bonhomme Schikaneder que les retouches d'un Shakespeare, pour faire de *la Flûte enchantée* le pendant fort plausible de *la Tempête* ou du *Songe d'une nuit d'été*. C'est dans ce sens, ou pour le moins dans celui de la fantaisie poétique, qu'il semble regrettable que les adaptateurs n'aient pas osé tenter d'amender le dialogue original, au lieu d'en exploiter tout bonnement la farce à la transparente attention de leur principal interprète. Notre Opéra-Comique eût évité ainsi l'écueil d'une bouffonnerie un peu grossière et envahissante qui travestit peu ou prou en une manière de vaudeville à couplets l'exquis chef-d'œuvre de Mozart et change trop souventefois son espiègle ou radieux sourire en grimace.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ANGLAISES

Laurie Magnus : *English Literature in the Nineteenth Century*, 7 s. 6 d., Melrose. — A. C. Bradley : *Oxford Lectures on Poetry*, 10 s., Macmillan. — Basil

de Sélincourt : *William Blake*, 7 s. 6 d., Duckworth. — Alexander Francis : *Americans, an Impression*, 6 s., Melrose. — Alfred Stead : *Servia by the Servians*, 12 s. 6 d., Heinemann. — Mrs Humphry Ward : *Daphne, or « Marriage à la Mode »*, 6 s., Cassell. — Memento.

L'histoire littéraire de l'Angleterre au XIX^e^ siècle a déjà fait l'objet de nombreux ouvrages. Beaucoup d'écrivains, de critiques et d'érudits, se sont donné pour tâche l'étude de telle période, l'historique de tel mouvement ou l'examen de l'œuvre particulière de tel auteur. Dans son **English Literature in the Nineteenth Century**, qu'il qualifie d'*essay in criticism*, Mr Laurie Magnus n'a pas tant essayé d'écrire une histoire de la littérature anglaise de 1784 à nos jours, que de donner un aperçu de cette littérature dans son ensemble, en même temps qu'un jugement critique ; et, après avoir rendu hommage aux auteurs des travaux qui lui furent utiles, ainsi qu'à la précieuse série des *English Men of Letters*, éditée par les Macmillan, il se défend, devant l'amas énorme de matériaux dont il pouvait s'aider, d'avoir jamais adopté volontairement une opinion de seconde main ni critiqué un livre qu'il n'a pas lu. La division de son ouvrage est habile ; elle lui permet de procéder à des groupements et à des rapprochements intéressants ; en outre, il a une façon très agréable de rédiger ses chapitres qui sont, de ce fait, d'une lecture attrayante. Si l'on peut lui faire quelques objections et lui adresser quelques reproches, il faut surtout le louer d'avoir réussi à éviter la sécheresse, si fréquente dans ce genre de livres, et de nous présenter un tableau très complet de l'activité littéraire, en Angleterre, depuis la mort de Johnson jusqu'à Meredith et à Swinburne, jusqu'à Yeats et Stephen Phillips, jusqu'à Rudyard Kipling et H.-G. Wells. Son exposé de l'état des esprits et des idées, au début, est une heureuse entrée en matière, et les quelques pages de la fin sur ce qu'il dénomme *higher journalism* forment une heureuse conclusion.

§

Mr. Andrew Cecil Bradley fut professeur de poésie à Oxford, de 1901 à 1906 ; il a remanié, révisé, développé la matière de ses conférences dont il donna, en 1904, un premier volume, *Shakespearian Tragedy*, que nous avons mentionné à cette époque, et il publie maintenant **Oxford Lectures on Poetry**, second recueil contenant onze essais, qui n'ont d'autre unité que de traiter de poésie et d'exposer les vues d'un même critique. Ce second ouvrage n'est pas inférieur au premier, dont on peut dire qu'il est une excellente suite. Du reste, quatre études ont pour sujet Shakespeare, ses pièces, ses personnages, son public ; l'une d'elles surtout, sur la personnalité de Shakespeare, contient d'intéressantes idées ; et Mr. Bradley fait très justement grand cas des « précieuses idées » émises par Mr. Frank Harris, dans une série d'articles de la *Saturday Review* qui n'étaient

que l'ébauche d'un important travail, achevé maintenant et annoncé pour paraître la saison prochaine. Les autres chapitres du livre ont trait à Keats, Shelley, Wordsworth, au sublime, à la théorie de la tragédie d'après Hegel, à « la poésie pour la poésie ». Tout le livre abonde en aperçus, en jugements, en hypothèses, en conjectures qui éveillent dans l'esprit une activité incessante, soit qu'on se laisse persuader, soit qu'on veuille discuter et contredire ; et pour rendre pleine justice à Mr Bradley il faudrait un long article qui nous permettrait d'exposer et de commenter ses idées, et de citer à volonté une quantité de passages excellents.

§

Le livre que Mr Basil de Sélincourt vient de consacrer à **William Blake** est fort bienvenu, malgré tous les reproches qu'on serait en droit de lui faire. Mais vraiment certains écrivains ont poussé leur enthousiasme pour Blake jusqu'à l'extravagance; ils ont voulu voir en lui un prophète inspiré et se sont refusés à admettre qu'il ait jamais pu se tromper, qu'il ait jamais échoué à accomplir ce qu'il se proposait. Mr. de Sélincourt s'efforce de mettre les choses au point, avec un peu d'excès, parfois, et des jugements un peu trop sévères. Pour l'étude d'un artiste tel que Blake, il faut pouvoir se placer à un point de vue absolument objectif, et s'y maintenir inflexiblement, quelles que soient les impressions, les émotions ressenties au contact d'un génie aussi déconcertant, — et ce n'est pas une tâche facile que de rester impartial en ce cas. Fort justement, dès le début de son étude, Mr de Sélincourt fait remarquer qu'il y eut, chez Blake, un manque initial de culture, qui, bien que Blake prétendît dédaigner la culture acquise, dut nuire considérablement au développement de son génie. Avec ses dons imaginatifs, à une époque qui était tout le contraire, Blake ne trouva aucun aîné capable de lui enseigner ce qu'un artiste de génie avait besoin de savoir : il se développa seul, et l'on peut, à juste titre, s'émerveiller qu'il ait produit, en ce qui concerne ses dessins au moins, des œuvres d'imagination telles que ses illustrations du Livre de Job. Et non seulement il n'eut personne pour lui donner l'enseignement indispensable, mais il eut de détestables modèles, et il ne put connaître que très incomplètement et d'après des reproductions plus que médiocres, les grandes œuvres des maîtres. Sur la question de savoir si William Blake était plus ou moins fou, l'auteur disserte longuement sans parvenir à une solution admissible. Blake fut un anormal, indiscutablement, et l'ouvrage de Mr. de Sélincourt permet de mieux apprécier cet incomparable visionnaire.

§

Il est apparemment impossible de rencontrer deux personnes qui puissent se mettre d'accord sur la valeur des Américains et partager

la même opinion concernant l'Amérique, il ne s'agit bien entendu ici que de personnes compétentes, ayant voyagé aux Etats-Unis et s'étant familiarisées, dans une certaine mesure au moins, avec la vie et l'activité de la nation. Quelle est la cause de ces contrastes? D'où proviennent ces manières de voir contradictoires? De préjugés, d'idées préconçues, sans doute, et d'un manque d'esprit critique chez la plupart de ceux qui ont relaté leurs souvenirs et impressions, et formulé leurs appréciations, — aussi, certainement, de l'impossibilité de généraliser sans danger d'erreur en dissertant sur un sujet qui présente autant d'aspects disparates, hétéroclites, incohérents, enchevêtrés et désordonnés. Seul, M. Jules Huret a su, à notre avis, présenter un calque fidèle de la multiple physionomie de la vie américaine dans ses deux volumes : *De New-York à la Nouvelle-Orléans* et *De San Francisco au Canada*, où ses dons pénétrants d'observateur perspicace, ingénieux et lucide n'ont rien laissé échapper, et lui ont permis de rendre ce qu'il a vu avec une fidélité admirable, beaucoup plus frappante et instructive que les essais prétentieux de certains autres qui se flattaient de tout comprendre, de tout deviner, de tout interpréter. Ces essais sont dangereux pour les étrangers et il faut les laisser aux Anglo-Saxons beaucoup mieux à même que quiconque de percevoir la réalité, de la critiquer, de l'évaluer, de la juger, — ce qu'a fait, d'un point de vue très curieux, Mr. Alexander Francis dans un ouvrage qu'il intitule **Americans, an Impression**, où le lecteur puisera non seulement des faits et des opinions, mais une idée d'ensemble sur les Américains. C'est un livre court, avec des lacunes peut-être, mais singulièrement plein d'enseignements.

§

La Serbie, pour la majorité des lecteurs, est assurément un pays beaucoup moins connu que le Japon, par exemple. On sait vaguement ce qui s'y passe par ce que les journaux en enregistrent, depuis des assassinats de souverains jusqu'aux mauvaises farces d'un prince héritier extravagant — et c'est à peu près tout. Aussi le volume publié par Mr Alfred Stead, chez l'éditeur Heinemann, **Servia by the Servians**, comble-t-il avantageusement une lacune fâcheuse. Le livre est dédié, « par permission spéciale », au roi Pierre Ier, et une courte introduction passe pour reproduire exactement la pensée royale, quant à la politique serbe. Après cela, c'est une série de chapitres où des Serbes éminents traitent de questions sur lesquelles ils sont chacun particulièrement compétents. Après des considérations générales sur la géographie, la faune, la flore, la population et la langue du pays, le Dr Gavrilovitch, directeur des Archives Nationales, donne un aperçu des diverses périodes historiques du royaume,

le ministre des Affaires étrangères explique la Constitution et son fonctionnement, et ce sont tour à tour des études sur l'armée, le système judiciaire, l'instruction publique, la religion, les superstitions et les traditions, la situation financière, l'industrie, la littérature, l'art, etc. En parcourant ces études, ces tableaux, ces détails de mœurs, de coutumes et d'habitudes, on se rend aisément compte de toute la différence qui sépare ce peuple serbe des nations occidentales civilisées. Sans doute, les institutions sont perfectionnées, établies sur les modèles les meilleurs, mais la population est tellement arriérée encore que la plus parfaite administration doit trouver de singuliers obstacles à son fonctionnement.

§

Encore un roman de Mrs Humphry Ward ; il a pour titre : **Daphne : or « Marriage à la Mode »**. Comme d'habitude, la « distinguée » romancière ne s'est pas torturé l'imagination pour trouver un sujet et les moyens de le mettre en œuvre. Elle nous raconte une histoire déjà cent fois contée : Roger Barnes, jeune et beau gentleman anglais, ruiné et incapable d'être autre chose qu'un oisif riche, épouse la très riche jeune Américaine Daphne Floyd. Les conventions sociales de tous les pays, même d'Angleterre, admettent qu'un homme, riche de sa seule beauté et de sa noble naissance, s'unisse légalement à une femme affligée d'une énorme fortune, devienne, somme toute, une sorte de prince consort, d'entretenu légitime, « l'étalon de Madame », disent les palefreniers de la maison. De lui, l'auteur a fait un être stupide, une loque lamentable, une sorte de pantin sans cervelle et sans cœur, sans rien, vraiment, de ce que possède un époux viril ; elle, c'est bientôt une femme égoïste, tyrannique, détraquée, jalouse, vulgaire, etc. Autour d'eux, des personnages autant qu'eux des fantoches, des pantins, des baudruches de luxe, couverts d'habits à la dernière mode. Mais ce n'est pas tout. Ces guignols ne sont là que pour nous servir un sermon, des sermons. Le roman entier n'est qu'un sermon en action et en paroles — joué par des marionnettes dernier cri avec les articulations de l'automate, qui ne feront que les gestes que font les gens convenables, ma chère, et ne diront que les choses permises au salon devant les jeunes filles. Et ça prend des airs fins, ça arrondit les bras, ça pince le bec, ça dit papa-maman, et ça fait un beau sourire à la dame... C'est pouffant de grotesque.

Memento. — On trouve maintenant dans la collection Tauchnitz deux nouvelles œuvres d'Oscar Wilde : *An Ideal Husband*, la pièce jouée le 3 janvier 1895, au Haymarket Theatre, et dédiée à « Frank Harris, un mince tribut à ses pouvoirs et à sa distinction d'artiste, à sa noblesse chevaleresque d'ami » ; *Lady Windermere's Fan*, jouée au St-James Theatre,

le 22 février 1892. Récemment avaient paru dans la même collection : *A House of Pomegranates*, et *Lord Arthur Savile's Crime and other Prose Pieces;* et antérieurement *The Portrait of Dorian Gray* et *De Profundis and the Ballad of Reading Gaol*. Pour le prix ordinaire, la collection Tauchnitz vient de donner *A Manual of American Literature*, un livre de 500 pages par divers professeurs, sous la direction de Mr Theodore Stanton. Ce manuel est dédié au Président Roosevelt et il est le quatre millième volume de la *Tauchnitz Edition*. A l'occasion de leur deux millième volume, les éditeurs avaient publié déjà un résumé de la littérature anglaise sous le règne de Victoria. Nous reviendrons plus longuement sur l'ouvrage de Mr Stanton.

Le numéro de juin de *The English Review* combine une variété extrême avec une qualité remarquable de contenu, et comme certains lecteurs me demandent parfois à quelle revue anglaise ils doivent s'abonner, je ne saurais trop leur conseiller cette excellente *English Review*. On y trouve cette fois deux articles en français : l'un de M. Camille Pelletan sur « la Paix et la Guerre en Europe », l'autre, une magistrale esquisse de Camille Mauclair sur l'état actuel du roman en France. En outre des vers de John Galsworthy, d'Eden Phillpotts, etc., un mélancolique et poignant récit de Miss Ella d'Arcy, de Réminiscences de Joseph Conrad, et une brève et intéressante étude de F. Norreys Connell sur John M. Synge, le jeune dramaturge irlandais, mort si prématurément.

The Fortnightly Review donne, au début de son numéro de juin, une intéressante revue des événements ; puis, des souvenirs sur Swinburne, par Mr Edmund Gosse, et une série très diverse d'articles et d'études sur les questions du jour.

Dans *The Cornhill Magazine*, deux nouvelles : *The Girl with only one talent*, par Mr W.-E. Norris, et *Old Sandy*, par Mr Austin Philips ; une étude sur Moulaï Hafid, par le consul L.-J. Brown ; un article de Mr Andrew Lang sur les conspirations anti-jacobites, etc.

The World's Work contient l'habituelle provende d'articles pleins de faits, de documents, et copieusement illustrés, sur les problèmes et les questions actuelles, les événements du jour et les personnalités sur la brèche.

The Bookman donne, avec une série de portraits de Swinburne et de ses amis, de vues extérieures et intérieures de sa maison, trois articles sur le grand poète, par le prof. George Saintsbury, par Mr James Douglas et par Miss Blanche Warre Cornish suivis d'une série d'opinions sur le génie et l'influence de Swinburne, par W. M. Edmund Gosse, W. M. Rossetti, I. Zangwill, Walter Crane, G. B. Shaw, George Brandès, Dr John Todhunter, etc.

Dans *Blackwood*, des articles du professeur James Sully et de Charles Whibley ; dans *The Nineteenth Century*, un tribut à Swinburne, par Ernest Rhys, et plusieurs articles sur la question militaire ; dans *The Contemporary*, « Bulls », par Jack London, l'éthique de l'art grec, par L. March Phillipps, Shakespeare et le théâtre moderne allemand, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Expansion de la littérature catalane hors de Catalogne. — Le régionalisme valencien. — Eduardo L. Chavarri : *Cuentos líricos;* Valence, imp. Domenech, 3 p. — La renaissance majorquine. — Juan Alcover : *Cap al tart;* Barcelone, Gustau Gili. — Cebria Montoliu : *Shakspere, la tragedia de Macbeth;* Barcelone, tip. « L'Avenç ». — Memento.

Si l'on pouvait encore douter aujourd'hui de la puissante vitalité de la **littérature catalane**, il n'y en aurait pas de preuve plus persuasive, à mon avis, que l'histoire de son rayonnement à Valence et surtout à Majorque depuis le milieu du XIXe siècle. Non contente de ressusciter elle-même, la Catalogne a régénéré avec elle toutes les provinces autrefois unies à sa destinée historique, à part naturellement l'Aragon, castillan de langue; elle a, pour ainsi dire, reconstitué spirituellement cette admirable fédération de peuples, à laquelle elle présida jusqu'à la fin du Moyen-Age : la Couronne d'Aragon. Bien plus, en France même, les meilleurs esprits d'une de nos plus originales provinces, tardivement désireux de défendre la petite patrie contre un centralisme envahissant, se tournent vers la Catalogne pour y chercher une inspiration et des exemples. Ce ralliement ne s'est d'ailleurs pas opéré partout de la même manière : en Roussillon comme à Valence, et pour des causes presque identiques, il n'a été que partiel et timide, et par suite n'a produit le plus souvent que des œuvres gauches, sans vigueur. L'adhésion de Majorque au catalanisme intellectuel, sinon politique, s'est faite au contraire sans réserves, et il en est résulté une admirable floraison littéraire, à rendre jalouse Barcelone elle-même. Précisément des œuvres récentes vont nous permettre de constater cet essor de la langue et de la littérature catalanes, hors de Catalogne.

En vérité, le **régionalisme valencien** a mis longtemps à renaître à Valence. L'influence de l'Espagne centrale et des lettres castillanes a toujours été profonde dans la patrie de Vivès et de Gil Polo, sœur de la Catalogne par l'ancien droit et par la langue, mais si différente d'elle par le tempérament comme par la race. Le particularisme catalan n'a jamais régné à Valence : la renaissance de la culture, aux premiers temps du romantisme, s'y était faite dans un sens national, espagnol; le valencien abâtardi n'était plus regardé par l'élite et par le peuple également bilingues, que comme un bas argot réservé aux usages communs; personne ne songeait à faire revivre littérairement la douce langue admirée de Cervantes et qu'avaient illustrée le mordant satiriste du *Llibre de les Dones*, et surtout le plus vibrant lyrique de l'ancienne littérature catalane : cet Ausias March qu'on a parfois comparé à Pétrarque et qui, s'il est dénué de l'élégance souveraine de ce dernier, le surpasse assurément dans quelques-uns de ses *Chants d'amour et de mort* par la fougue

concentrée et vraiment empoignante avec laquelle il exprima la douleur d'aimer ou les affres mystiques provoquées par la méditation des fins dernières. Les efforts isolés de V. Boix, converti au catalanisme par son ami Balaguer, de Villaroya, de Pascual Pérez étaient restés infructueux, et, en 1878, le fameux relieur Llombart, fondateur du *Rat Penat*, « société d'amis des gloires de Valence et de son antique royaume », pouvait encore déplorer le mépris de ses compatriotes pour leur langue et constater que les collaborateurs de l'almanach du Rat Penat étaient presque tous catalans ou majorquins. Avant comme après cette date, le poète Teodoro Llorente, patriarche des lettres valenciennes a fait faire un grand pas à la renaissance : est-il parvenu à la rendre populaire ? Nous en doutons. Au rebours des poètes catalans, Llorente, comme Quérol son émule, n'a jamais dédaigné d'écrire en castillan ; il a, d'autre part, banni de son œuvre toute préoccupation d'ordre politique, et il a même dans ses strophes : *Als Poetes de Catalunya* (1865), condamné les revendications nationales de la Catalogne.

Volontiers, nous reconnaissons la légitimité, la noblesse même d'un tel état d'esprit. Ne pouvons-nous juger pourtant que cette modération dans les idées, et plus encore le dualisme du castillan et du catalan dans la pratique courante, ne semblent guère faits pour activer la renaissance des lettres valenciennes ; un mouvement de cette nature qui n'est pas fondé, comme en Catalogne, sur l'énergique affirmation d'une personnalité ethnique et morale, sur l'imposition par l'élite — et pour tous les usages — de la langue maternelle, ne doit-il pas fatalement avorter ? Et la littérature catalane serait-elle ce qu'elle est aujourd'hui, riche en poètes, et en prosateurs bien modernes, si le catalanisme politique n'était venu, presque dès l'origine, se greffer sur le catalanisme littéraire ? Il est à craindre, en vérité, que par cette attitude on ne prépare aux lettres valenciennes, au lieu d'une survie, une mort d'autant plus triste que les pompiers funèbres de Jeux Floraux valétudinaires s'essaieront à en faire une apothéose.

On n'en est pas encore là, Dieu merci. L'absence de prosateurs valenciens, jusqu'à ces derniers temps, accusait bien l'insuccès partiel de cette renaissance, une langue qui prétend revivre et n'a pas de prose étant plus qu'à demi-morte encore. Mais voici que M. Chavarri, l'éminent critique musical qui fut l'un des premiers et des plus fervents introducteurs du wagnérisme en Espagne, nous offre, sous le titre de **Contes Lyriques**, une belle gerbe de contes savoureux en prose valencienne. Écrire en prose valencienne, à Valence, c'était toute une révolution, dont notre vieil ami Rusiñol a justement fait ressortir l'importance dans la très belle préface du recueil. Par là, comme par d'autres traits de son tempérament, M. Cha-

varri est donc bien, comme le définit Rusiñol, un rebelle, mais un rebelle ironique et sans pose, dont la seule arme serait l'humour. Il s'est du reste révélé comme un prosateur très sûr dans cette langue ou trop vieille ou trop neuve, si peu sûre en elle-même, mais qui du moins avait gardé quelque chose de la couleur et des parfums des beaux fruits de l'*horta* valencienne ; on peut en effet regretter que l'auteur, au lieu de compléter sa première rébellion par une autre assurément connexe, en adoptant le catalan littéraire, consacré par des chefs-d'œuvre récents, se soit risqué à confier ses subtiles impressions d'artiste raffiné au dialecte si improprement appelé *limousin*, simple variété du catalan singulièrement appauvrie et toute défigurée par de trop nombreux castillanismes dans le vocabulaire ou la syntaxe ; du moins faut-il reconnaître qu'il a tiré un surprenant parti de l'instrument défectueux dont il se servait : chantée par lui, cette humble prose populaire est devenue musique, et les Contes, tant par le rythme extérieur que par l'intime vibration dont ils sont animés, méritent l'ambitieuse épithète de lyriques. Lyrisme bien original d'ailleurs et familier que celui de M. Chavarri, lyrisme-humour, attisé par un rire mi-malicieux, mi-attendri, qui fuse sans répit devant les institutions et les personnes, voire même, comme dans *l'Inondation courtoise* ou *le capitaine don Vicente*, devant les paysages et les gens simples qui leur ressemblent, paysans de l'*horta*, pêcheurs de la *marina*, présentés sur le vif, dans la bonhomie terne et parfois ridicule de leur vie. Et comme de juste, cet homme qui rit tant, est un triste ; nous l'eussions deviné, sans même l'indiscrétion du préfacier : n'est-ce pas l'histoire de tous les satiristes qui ont fait rire, en riant d'elle, l'humanité ? La source des allégresses et celle des larmes voisinent, et c'est presque toujours quelque mélancolie qu'on trouve à l'origine des diverses sortes d'humour. Comme on le sent bien, à la lecture des contes de M. Chavarri, et particulièrement des plus lyriques et des plus beaux, ceux où, négligeant les descriptions de paysages, de types ou de coutumes pittoresques, il nous dit ses souvenirs d'enfance ou, férocement notées, ses impressions de vie courante : vie courante, au lyrisme inconstant, dérouté qu'il est par le jeu malin des événements, l'apparition burlesque des gens, et parfois aussi, pour tout dire, par les propres fredaines du sujet. Lisez *la Visite* : c'est l'heure paisible où tout s'est tu dans le cœur, et dans la maison ; le piano est là, le piano qui n'est que matière, et d'où vont sortir les voix qui parlent, et rient, et prient, et maudissent, et pleurent ; la muse aussi est là, qui va tout animer dans cette caisse mystérieuse et noire. Mais la visite arrive prévue de toute éternité : une vieille radoteuse, entre deux âges, intarissable, ridicule ; et c'est la sonate du diable ; et l'idéal s'enfuit, à l'heure du crépuscule.

Dans une pièce de *Visions et chants*, intitulée : *l'Aimée de dom Jaume*, le grand poète catalan Maragall a chanté la prédilection du Roi Conquérant pour la première de ses conquêtes :

Toujours depuis il y a pensé — à sa Majorque chrétienne : — et ses grands amours pour Valence, — pour Murcie, pour nulle autre, — n'ont pu lui faire oublier — la douce île dorée : — « J'ai un royaume sur la mer, — comme n'en a nul roi d'Espagne » —... Et quand il a barbe fleurie — elle lui rit encore aux yeux — sa conquête de jouvenceau ; — et quand, route de Poblet, — il trépasse à Valence — il se tourne face à la mer, — cherchant l'amoureuse plage — et meurt souriant — en pensant qu'il s'en va vers elle.

Les **littérateurs majorquins** du XIX^e^ siècle, plus conscients que les valenciens de leurs origines, n'ont pu oublier que leur patrie fût unie par don Jaime à la grande famille catalane, et comme pour marquer leur gratitude au roi conquérant et lettré, ils ont passionnément défendu la cause de la langue que ce dernier donna à leur patrie avec la liberté. Dès le début, ils prirent une part éminente à la renaissance catalane, qui se confond en somme avec la majorquine. Aussi ne saurions-nous esquisser, aussi brièvement que nous l'avons fait pour Valence, l'histoire littéraire de Majorque au XIX^e^ siècle, à moins de nous borner à une énumération insipide de noms. En attendant le lieu et l'heure de consacrer aux poètes de l'Ile Dorée une étude plus complète, nous présenterons donc simplement, à propos de l'œuvre de l'un des plus illustres parmi eux, quelques observations sur les caractères généraux de cette admirable renaissance. Elle eut pour naturel prélude une restauration enthousiaste des études d'histoire majorquine due à des érudits-poètes. L'historien Quadrado qui, à partir de 1840, préside à ce mouvement, n'a pourtant pas la moindre arrière-pensée politique : il ne peut s'agir de prendre parti entre la Catalogne et la Castille, puisque l'antagonisme séculaire ne s'est pas encore réveillé et que d'ailleurs les Majorquins sont, par tempérament, peu portés à s'occuper de questions aussi délicates. Est-ce vieille accoutumance aux dominations étrangères, naturel scepticisme en fait de politique, douceur incomparable du climat qui prédispose à l'olympique sérénité, je ne sais. Toujours est-il qu'ils ont jusqu'ici continué à se tenir prudemment sur la réserve ; et c'est sans doute simple effet de la loi des contrastes si, de nos jours, Majorque a donné à l'Espagne, en même temps que le plus habile et le plus ferme de ses chefs de parti, l'actuel président du Conseil, M. Maura, le plus original, souvent aussi le plus tendancieux de ses penseurs, l'idéologue très doux des impudeurs et des violences, Alomar, devenu le théoricien d'avant-garde du catalanisme politique. Quadrado, d'autre part, croyait impossible de faire refleurir à Majorque la littérature catalane, lui qui, en 1840, écrivait :

Soumis à la domination d'un royaume dont, au point de vue où nous nous plaçons, nous pouvons dire qu'il n'est pas le nôtre, il serait vain d'essayer à rendre à notre dialecte l'élévation et le renom qu'il a perdus. Ce n'est pas la langue du gouvernement, et cette raison de fait suffit...

Et il conseillait à Majorque d'imiter Valence « où toutes les classes de la société, même la populaire, parlent castillan ».

Le découragement était d'autant plus justifié qu'à Barcelone même le catalan semblait irrémédiablement délaissé par l'élite. Cependant, avec les poèmes du *Gayter del Llobregat*, la renaissance venait de commencer en Catalogne : presque aussitôt, la voix de Rubio eut un écho à Majorque, où elle décida de la vocation de Marian Aguiló, philologue et poète, vrai précurseur de la Renaissance aux Baléares. Dès lors, les Majorquins allaient, sans abdiquer pour cela leur personnalité, sans s'immiscer non plus dans la politique de l'ancien Principat, rivaliser avec les Catalans d'amour pour la langue commune : après Aguiló, éditeur du romancero catalan, viendrait Rossello, éditeur de Ramon Lull et poète lui aussi, après Rossello, Mossen Antoni Alcover, véritable apôtre de la langue catalane; après les poètes érudits des premiers temps, viendraient les purs poètes, Mossen Costa et Juan Alcover, qui sont, avec Maragall sur le continent, les trois sommets du lyrisme catalan contemporain.

Cap al Tart. M. Juan Alcover vient de réunir en un volume le meilleur de son œuvre poétique, jusqu'ici dispersée. Le titre en est heureusement choisi. Non point que ce soit là le chant du cygne : *Sur le Tard*, pour un Alcover, c'est encore l'été, l'été dans sa splendeur; mais à l'inégalable perfection de la langue et du rythme, à la qualité rare de l'émotion et à cet enthousiasme d'autant plus pénétrant qu'il est discret, on sent que la douleur a passé, avec la vie. En Catalogne, comme partout, hélas ! il y a trop, à mon gré, de ces « jeunes poètes » que la vanité trompe sur la valeur du feu de paille de la vingtième année et qui ressassent, avec la même candeur confiante, l'éternelle romance de tous les printemps; de cet illusoire embrasement, combien de fois reste-t-il, aussi durable que la vie, une vraie flamme? — C'est à l'heure, presque tragique, des grands recueillements, où il est donné au poète de contempler dans un raccourci lumineux tout le passé, c'est à l'heure élégiaque que M. J. Alcover a chanté. Les envols juvéniles sont loin, la verbosité absente, plus de fumée. Mais une fougue concentrée, une mesure constante, une sérénité, une dignité rares dans l'expression des douleurs comme des tendresses, voilà les qualités tout aristocratiques du lyrisme d'Alcover, lyrisme plus humain et je ne dis pas moins sec, mais moins rigide que le lyrisme gravement sacerdotal et classique de son très grand compatriote, M. Costa. Et si ce dernier, avec une incomparable maîtrise, a su jouer de tous les rythmes catalans, s'il en a restauré

d'abolis, s'il en a même, comme dans *Horacianes*, façonné de nouveaux. M. Alcover a su baigner ses poèmes d'une musique insinuante et fluide qui, dans cette langue catalane taxée jusqu'ici de rudesse, surprend délicieusement l'oreille : aussi ne suis-je point étonné que l'éminent critique littéraire du Poble Catala, poète lui-même, ait pu dire du maître : « Des vieilles cordes de notre lyre catalane, il a su tirer des sons si profonds, si nouveaux, si inattendus que parfois, en un moment de suggestion, j'en suis venu à me demander si cette langue divine aux magiques résonances et au rythme prenant étaient bien ma propre langue catalane. »

Mais comme cette musique-là vient de l'âme, M. Alcover a fait mieux que transformer la langue : il a doté ce génie catalan, auquel on reprochait parfois la même rudesse qu'à la langue, de sentiments qui lui semblaient étrangers ; tout est ici tendresse voilée, humour attristé (le Vautour de Miramar) et dans les six admirables élégies cette mélancolie discrète coupée de cris de désolation et ce je ne sais quel tressaillement d'invisibles ailes, qui font d'Alcover le plus grand des élégiaques en langue catalane, le seul poète qu'on puisse comparer à notre Lamartine. J'ai dit : en langue catalane, et non pas catalans. Au vrai, Alcover, comme Costa, comme leur jeune ami Riber, c'est une autre race que la catalane, s'exprimant dans la même langue ; pour moi, lorsque j'ai lu les extraordinaires évocations qui, sous le titre de Chansons de la Sierra, ouvrent *Cap al Tart*, c'est Majorque, Majorque la romaine, la catalane, mais aussi la moresque, que j'ai cru entendre chanter elle-même par son poète.

Shakspere, la tragedia de Macbeth, par C. Montoliu. — Depuis quelques années les traductions se multiplient en Catalogue, de façon singulière. M. C. Montoliu nous donne le secret de cette ardeur presque fébrile où ne dédaignent pas de se dépenser les meilleurs lettrés catalans : toute littérature qui aspire au titre de nationale, nous dit-il, doit remettre au moule dans sa propre langue les plus hautes manifestations étrangères du génie humain.

De fait, rien ne peut contribuer d'une manière plus efficace à l'assouplissement et à l'enrichissement d'une langue encore en travail de formation. Après Dante, Pétrarque, Boccace, nous eûmes Gœthe et Novalis même en catalan (la traduction de l'Enric d'Ofterdingen, par Maragall, paraissait à l'Avenç, quelques mois avant la version française de MM. Morisse et Polti) ; puis ce fut le tour de Wagner. Et voici qu'on s'attaque maintenant à Shakespeare : M. C. Montoliu, qui déjà avait traduit des fragments d'Emerson et de Ruskin, nous a donné depuis un *Macbeth* catalan : la plus elliptique et la plus rude de nos langues romanes se prêtait bien à rendre la sublime nudité du chef-d'œuvre farouche et désolé. La traduction nouvelle, de tous points admirable, est précédée d'un prologue où

l'on trouvera des vues curieuses sur la façon dont le génie catalan s'apparente à Shakespeare, ainsi que sur la filiation shakespearienne du théâtre de Mæterlinck.

Memento. — Nous nous proposions de parler encore aujourd'hui de la renaissance — il vaudrait mieux dire : la naissance — de la littérature catalane en Roussillon, à propos de *l'Anthologie Catalane* (1re série ; les Poètes roussillonnais) publiée avec une excellente introduction par M. Jean Amade (Perpignan, imp. Comet). Il eût été piquant aussi de comparer aux Contes valenciens de M. Chavarri, les *Contes Vallespirenchs* de Mossen Estève Caseponce, parus à l'autre extrémité du domaine linguistique catalan (Perpignan, imp. Payret). Le manque de place nous force à retarder cette étude. Mais nous tenons à faire connaître dès maintenant l'heureuse initiative prise par Gustave Violet, le potier de Prades, qui est, avec le sculpteur Maillol, le plus illustre des artistes roussillonnais contemporains : jusqu'ici, le réveil régionaliste était le fait de quelques amis des lettres groupés autour de la Revue Catalane, publiée à Perpignan ; il ne pénétrait point le peuple. M. Violet a pensé que le mouvement ne pourrait prospérer, si l'on n'y intéressait pas ce dernier ; à cet effet, il vient de créer à Prades, dans un site admirable que domine le Canigou, un théâtre de la nature : une troupe barcelonaise, dirigée peut-être par Borras de retour d'Amérique, y représentera, le 15 août prochain, l'Arlésienne traduite en catalan roussillonnais par M. Violet lui-même. Le choix de l'Arlésienne s'explique par la crainte de heurter de front, dès la première fois, les habitudes du public. Mais dès l'année prochaine, M. Violet nous donnera de vraies œuvres catalanes, et d'inédites, s'il vous plaît, car j'espère bien quelque surprise de l'auteur du *Mystique*, ce *Mystique* traduit par M. André Rivoire et à l'affiche de l'Odéon depuis plus de quatre ans, mais que M. Antoine s'obstine — pour quelles raisons ? — à ne pas nous donner.

MARCEL ROBIN.

LETTRES PORTUGAISES

Transformations économiques. — Bento Carqueja : *O Capitalismo moderno e as suas origens em Portugal* ; Lib. Chardron, Porto. — Romem Christo : *Pro Patria* ; Franca Amado, Coïmbre. — João de Barros : *Terra florida* ; Lib. Chardron, Porto. — M. Teixeira Gomes : *Gente singular* ; Livraria classica editora de A. M. Teixeira, Lisbonne. — Memento.

Notre époque a vu s'accomplir les plus formidables **transformations économiques** qu'il ait été donné de voir dans l'histoire du monde. La concentration des capitaux et la captation scientifique des forces naturelles en ont été les agents primordiaux. De là, toute une suite de réactions dans l'ordre politique. La répercussion dans le domaine artistique semble moins directe ; mais elle n'en reste pas moins indéniable, et nous avons déjà montré comme la revendication des nationalités, issue elle-même de conditions économiques ayant déterminé la Révolution Française, s'apparie au Romantisme. Et que peut signifier un art qui ne vit pas avec son époque, qui en répudie les exaltations, qui en ignore les angoisses ?

Aussi, tout en continuant de nous élever contre l'exclusivisme de ceux qui prétendent subordonner toute création intellectuelle à l'action du milieu social, nous n'en acceptons pas moins, comme une source précieuse de constatations intéressantes, tout ce qui peut nous renseigner utilement sur les rapports séculaires de l'Art et du Travail.

Ce n'est donc pas seulement la somme copieuse de matériaux judicieusement ordonnés et mis en œuvre dans le beau livre de Bento Carqueja : **Le Capitalisme moderne et ses origines en Portugal** qui requiert l'attention du penseur, en vue de prévoir ce qui sera fait demain économiquement et socialement, mais encore la matière qu'il offre à maints rapprochements et réflexions, quant à l'amplitude connexe de certains mouvements artistiques et intellectuels. A ce titre, nous aimerions en confronter les indications avec celles que nous apporte, dans un ordre différent d'idées et de préoccupations, la Récapitulation de l'*Histoire de la Littérature Portugaise* de Th. Braga, qui doit paraître en trois volumes et dont le premier tome consacré à l'étude du Moyen-Age, vient d'être mis au jour. Au reste. Théophilo Braga n'ignore rien des faits dont Bento Carqueja opère dans son livre le classement méthodique ; il en discute l'influence; il en montre l'intervention dans l'évolution de la pensée universelle et dans la contribution du Portugal à l'enrichissement de la civilisation. Il nous faudra revenir ultérieurement sur le contenu de maints chapitres, où l'audace des généralisations pourrait déconcerter les purs scientistes, si, justement, la précision de travaux analogues à celui de Bento Carqueja et parfaitement étrangers de la préoccupation strictement littéraire ne venait à l'appui.

C'est à l'époque de la Renaissance que remonte la constitution du Capitalisme moderne, dont la concentration fut préparée par le développement du commerce avec le Levant à partir des Croisades. Ainsi put naître l'industrie. Sur le régime corporatif du Moyen-âge s'appuient les origines du régime capitaliste, de même que sur la société capitaliste actuelle se doit asseoir l'édifice social de demain, ébauché par les syndicats.

Avant l'époque des grands voyages et des échanges mondiaux, c'est la propriété foncière qui constituait exclusivement la richesse, et il fallut attendre l'ouverture successive des chemins d'Orient et d'Occident par la mer, pour que fût ruinée la prépondérance féodale du capital statique. Les grandes foires du XIII^e^ siècle, le mouvement des Croisades, l'apparition consécutive du crédit et de la lettre de change, la constitution par les Templiers de la première grande banque internationale de dépôts, l'activité mercantile des Juifs régularisèrent les courants commerçiaux qui suivaient la voie des invasions anciennes et qui, par Byzance et Venise, rayonnaient à travers l'Eu-

rope. Les navigateurs catalans pourvoyaient aux échanges commerciaux d'Arménie, de Syrie, d'Egypte avec l'Espagne.

Mais bientôt le coup de génie du Portugal, consécutif à la poussée islamique des Turcs et à la prise de Constantinople, allait, par la découverte d'une route nouvelle, déplacer l'axe des affaires. A Venise allait se substituer Lisbonne. Bento Carqueja nous montre le rôle bienfaisant des Juifs, dans la préparation des explorations maritimes. Financiers, astronomes, mécaniciens, médecins, administrateurs, ils avaient acquis une prépondérance, qui excita contre eux l'envie de ceux qu'ils dépouillaient par l'usure. La rancune ecclésiastique s'en mêla et, comme ils avaient remplacé les Templiers, ils furent supplantés par les Jésuites, pour la décadence du pays. Ils n'en avaient pas moins coopéré puissamment au refoulement des Sarrasins, à la chute du commerce indo-égyptien et à l'établissement de l'hégémonie portugaise. La route ouverte par Vasco de Gama avait conféré à ses compatriotes le monopole du commerce des épices, et les navires de l'Inde encombraient les quais du Tage de multiples richesses, et de même que les Croisades avaient fécondé d'apports orientaux la naissance de l'art gothique, le style architectural *manuelino* perpétue l'adaptation de motifs inspirés par les mille objets exotiques débarqués chaque jour à Lisbonne à l'époque des découvertes.

En même temps, les agences commerciales portugaises se multipliaient en Europe. Toutes se reliaient à Anvers, qui était la factorerie principale, et d'où partaient toutes les voies maritimes et fluviales, les unes vers Hambourg et les cours d'eau allemands, les autres par le Rhin, vers le Danube et vers l'Adige. Ainsi affluaient au cœur de l'Europe les richesses de l'Occident et de l'Orient.

Ce n'est donc pas à une simple conformité de tempérament qu'il faut attribuer le long prestige, en Portugal, de l'art flamand, dont José de Figueiredo nous détailla naguère si savamment la bienfaisante influence, mais aussi aux rapports nombreux et particuliers que la pratique des affaires établit au xv^e^ siècle entre Anvers et Lisbonne. L'exil des Juifs amena l'intervention des financiers allemands, auxquels il fallut donner des gages et, durant que la tyrannie espagnole s'abattait sur le Portugal, les Israélites allaient porter en Hollande le secret d'une prospérité qui devait pour longtemps déserter la péninsule.

Ni le « colbertisme » exagéré du marquis de Pombal, ni les arrangements avec l'Angleterre ne purent relever un pays que l'or du Brésil avait dévoyé et qui s'efforce toujours à se ressaisir. Or, le travail seul est producteur de richesse, et Bento Carqueja l'affirme sagement. La mise en valeur des produits coloniaux portugais par l'industrie cotonnière de la métropole témoigne, en ces dernières années, d'un sérieux mouvement rénovateur. Le livre de Bento Carqueja

peut servir à éclairer les gouvernants sur les dangers d'un protectionnisme exagéré, ainsi que sur l'urgence de stimuler les initiatives. En matière agricole, la fondation des greniers communs du XVIIe siècle désigne l'embryon d'une organisation de crédit rural, qui reste à créer.

L'heure semble passée des pessimismes sans remède et l'on songe à l'effort libérateur. On n'accepte plus la défaite.

A ce titre, le **Pro Patria** d'Homem Christo est un livre d'utile combat, puisqu'il lutte contre l'ignorance. Les poètes eux-mêmes ont compris que les cris de désespoir allaient finir par lasser les échos et que, malgré tout le génie de l'écrivain, le suicide d'un Anthero n'était pas enviable.

Déjà, Junqueiro était retourné vers la Nature pour lui demander le secret d'une rédemption, et la sérénité d'un Joâo de Deus demeurait un exemple, à côté de l'apostolat scientifique de Théophilo Braga. Après *Sagramor*, qui est le poème de l'insatisfaction perpétuelle, Eugenio de Castro avait écrit *Constança*. Mais c'était toujours la tour d'ivoire.

Déjà les écrivains réalistes étaient allés vers le peuple, et, de leurs excursions, avaient rapporté des chefs-d'œuvre. Ainsi était née la renommée des Fialho d'Almeida, des Teixeira de Queiroz, dont le *Sallustio Nogueira*, récemment paru en 2e édition, remet le nom en vedette, mais qui sut peindre aussi bien les mœurs de sa province du Minho que la nullité prétentieuse des bourgeois et des politiciens.

Ainsi Trindade Coelho, que le Portugal vient de perdre si malheureusement, avait glané ses contes rustiques, et nous avons dit tout le bien qu'il faut penser, par ailleurs, d'initiatives comme celles de Carlos Malheiro-Dias, d'Abel Botelho, de Joâo Grave, en matière de roman social.

Mais ces prosateurs restent imprégnés de tristesse, et le sens de l'effort s'en trouve détérioré chez ceux qui les écoutent. Aussi bien, est-ce à la Poésie qu'il appartient de garder le culte de l'enthousiasme. Foin des automnes décourageants! Il faut aller éperdûment, avec Verhaeren, « du côté de la joie. »

Le Printemps fait signe, et il y a dans la douleur une fécondation qui doit nous pousser vers l'avenir.

Certes, la Nature est belle; mais il appartient à l'Homme de dominer la Nature.

C'est ce qu'a compris merveilleusement Joâo de Barros, dont toute l'œuvre poétique, depuis *Algues*, jusqu'à **Terre Fleurie**, qui vint de paraître, affirme une progression étonnamment prophétique. Parti d'un souhait païen de vie simple, ingénue et pure, il aspire à l'existence intégrale, et bientôt il comprend que le secret du sourire vaut davantage que celui des larmes.

Par derrière les brouillards, il a découvert le soleil et c'est vers lui qu'il s'élance éperdûment dans *le Chemin d'amour*, dont la dernière pièce inaugure à la fois une technique nouvelle et la croyance au totalisme rédempteur.

Vis tout, aime tout, et ne méprise rien.

Terre fleurie n'est que le développement, à travers d'imprévues et magnifiques variations, de ce leit-motiv panthéistique.

C'est le sol vierge défriché par les Walt Whitman et les Verhaeren, et que l'on disait inaccessible aux tempéraments latins, qui fructifie. Comme ses ancêtres, qui tracèrent à travers l'inconnu des mers inexplorées les grandes routes de l'humanité, João de Barros interroge la ligne flottante des *Horizons ;* il dit les ports bruyants, la forêt des cheminées, des voiles et des mâts, l'audace des navires qui s'en vont au large, l'espoir de la *Cité* tumultueuse, l'allégresse des hommes et des femmes qui affrontent courageusement la vie, la douceur ensoleillée du paysage natal, la splendeur éloquente des gestes maternels, le secret qui se cache aux frissons de la jeune *Vierge* sous la caresse de l'eau, la joie qu'une luxueuse *Bacchante* fait rayonner autour d'elle, tout l'espoir que permet cette heure et toutes les conquêtes qu'elle laisse entrevoir. En outre, João de Barros s'avère un prestigieux créateur de rythmes libres. D'allure plus personnelle que celle de M. Thomaz da Fonseca, avec laquelle elle garde des points de contact, son inspiration associe, comme celle de M. Silvio Rebello, le monde entier à son émotion et, comme celle de M. Nunes Claro, elle s'attache à glorifier l'énergie pure. Ce qu'elle a de plus que toute autre en Portugal c'est le sens de l'avenir. Elle aspire à créer et cela est fort beau.

João de Barros n'en demeure pas moins essentiellement subjectif, ce qui est une caractéristique générale du tempérament portugais.

Au contraire, le subjectivisme de Teixeira Gomes semble plutôt la suprême adresse d'un conteur qui a beaucoup vu et vécu, et dont la subtilité d'esprit n'a plus rien à apprendre. Styliste impeccable et sceptique mordant, il apparaît dans **Singulières gens** en parfaite possession de son art et de sa personnalité.

Ame très proche de celle du grand Cervantès, son humour souvent féroce porte un cachet d'authenticité supérieure à celui d'Eça. Une élégance fine et voluptueuse enveloppe sa phrase qu'imprègnent çà et là de puissants effluves de nature. Il y a du Poë dans la façon dont il déroule le fil de ses contes, et il arrive au rire comme l'Américain aboutit à la terreur. Parfois, il reste en deçà des deux comme dans *Soif de sang*, qui détaille un cas de sadisme; ailleurs, on le dirait sollicité d'une pitié qu'il repousse, comme dans *D. Joaquina d'Aljezur ;* mais je ne crois pas qu'Anatole France ait rien écrit de

plus ironique que *Singulières gens. Jeux de Bourse*, *l'Album* sont d'une cruauté délicieuse, et leur qualité est unique en Portugal.

Memento. — Au Brésil revit également l'humour. Nous essaierons, dans une prochaine chronique, de définir, en ce domaine, la qualité propre d'esprit du regretté Machado de Assis, dont une récente conférence de M. de Oliveira Lima, ministre du Brésil à Bruxelles et membre de l'Académie Brésilienne, prononcée à la Sorbonne sous la présidence d'Anatole France, le 3 avril dernier, avait pour objet de faire connaître l'œuvre. Machado de Assis occupe une place d'élite et il semble déjà que son influence ait été féconde, si nous nous en rapportons à ces pittoresques esquisses que João do Rio assemble sous le titre d'*Ame enchanteresse des rues* et qui peignent si vivement le spectacle des rues de Rio. Nous y reviendrons en détail ; car ce livre contient tout un enseignement.

A plus tard également *Cantos do Estio* de Luiz de Magalhaès, *Musa Alemtejana* du comte de Monsaraz, *America latina* de Silvio Romero, etc.

Autour du monument João de Deus se poursuivent les polémiques. Comment glorifier convenablement la simplicité du poète?

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Maurice Maeterlinck : *L'Oiseau Bleu*. — Prince Bariatinsky : *Les Vers à Soie*. — Maxime Gorky : *La Destruction de l'Individu*, Société Znanié, 1 r. 50 kop. — Kouprine : *Le Fossé*, Zemlia, 1 r. 50 kop. — *Le Mir*. — Memento.

Ces deux mois n'ont vu le succès qu'au théâtre. Comme tous les ans, *le Théâtre Artistique de Moscou*, une des gloires de la Russie moderne, est venu donner ses représentations ici pendant les vacances de Pâques, au Théâtre Michel, à la place des artistes français.

Cette fois il nous a apporté ses succès de la saison, outre *les Trois Sœurs* de Tchekhoff, pièce de son répertoire : une pièce de Knut Hamsun, *le Revizor* de Gogol et le fameux *Oiseau Bleu* de Maeterlinck. Je ne m'arrête pas aux deux premières, connues déjà du public pétersbourgeois et ne présentant pour ainsi dire qu'un sujet de comparaison, la pièce de Hamsun ayant déjà été jouée au Théâtre Komissarjevsky l'année dernière.

Mais *l'Oiseau Bleu* qui fit couler beaucoup d'encre dans toute la presse russe a vu le feu de la rampe pour la première fois en Russie. Il n'est donc pas sans intérêt d'en dire quelques mots. A vrai dire ce n'est pas une pièce. C'est un conte pour enfants en cinq actes et dix tableaux, très difficile à regarder pendant toute une soirée. Et cependant toute une saison à Moscou et une douzaine de fois ici, la pièce faisait toujours le maximum : à chaque représentation on refusait du monde. C'est que ce conte, où l'on voit deux enfants partis — en songe d'une nuit de Noël — à la recherche du bonheur (*l'Oiseau Bleu*), est représenté par la troupe du *Théâtre Artistique de*

Moscou d'une manière non seulement féerique, mais tout à fait remarquable, unique. La mise en scène, les décors, tout le côté technique et artistique est vraiment le dernier mot de l'art théâtral moderne. L'animation des *objets* dont les âmes parlent — et disent ce que Maeterlinck les fait dire,— dans le premier acte; le tableau de la Nuit, celui des oiseaux bleus, de la forêt, dont les arbres s'animent et parlent, et surtout celui des Enfants âmes encore non nées, tout cela est une suite de merveilles. C'est ce côté technique qui attire surtout le public russe, bien que la pièce en elle-même soit capable de remplir une salle. Maeterlinck qui est venu lui-même à Moscou assister à la première doit reconnaître que le succès de sa pièce, traduite par Mlle Wengueroff et M. Bienstock, est surtout dû à M. Stanislavsky qui l'a montée.

***

Le *Théâtre Artistique de Moscou* à peine parti, l'artiste aimée des Pétersbourgeois, la princesse Bariatinsky, nous est revenue après une absence de trois ans. Elle n'est pas revenue seule. Son mari, l'auteur dramatique connu, le prince Bariatinsky, l'accompagne,apportant dans ses malles une nouvelle pièce, *les Vers à Soie*, dont on disait à l'avance beaucoup de bien. La saison étant terminée et le public voulant quand même revoir Mme Yavorskaïa, un groupe d'artistes des théâtres impériaux, avec l'admirable Dalmatoff en tête, risquèrent une innovation. Ils louèrent le *Maly Théâtre* — un des quatre grands théâtres de St-Pétersbourg — pour un mois, engagèrent Mme Yavorskaïa, prirent la pièce du prince Bariatinsky, et vogue la galère! Il paraît que tout le monde en est content : les artistes et le public. Mme Yavorskaïa est couverte de fleurs et d'applaudissements. On refuse du monde à chaque représentation et le groupe d'artistes fait des affaires d'or. Aussi le mois est déjà dépassé et l'on joue toujours au *Maly Théâtre*. Il est vrai qu'il fait ici un froid de loup; les autres théâtres sérieux sont fermés. *Les Vers à soie* sont une critique sanglante des mœurs du grand monde russe. On sait que le prince Bariatinsky y excelle. A une connaissance profonde du monde qui a été le sien, le prince étant né selon le terme consacré « près des marches du trône », le prince Bariatinsky joint un dialogue vif, animé, spirituel, sans égal : il mérite vraiment sa réputation du « plus parisien » des auteurs dramatiques russes contemporains. Les *Vers à soie* sont les nullités du grand monde, les débauchés, les chercheurs de dot, les ratés, ceux qui, même bons par nature, ne sont pas capables de pratiquer leur bon naturel comme les *vers à soie* ne sont pas capables de changer de place sur une feuille.

Les Vers à Soie sont une pièce qui plus que toute autre pièce russe

— par sa forme, par sa construction, par le milieu qu'elle peint — serait comprise et goûtée d'un public français.

§

En littérature, c'est encore et toujours la mode aux Almanachs, aux Recueils. Trois Recueils font surtout l'objet de toutes les conversations et polémiques littéraires en ce moment : *Vekhi*, où sept publicistes, dont P. Struve, font une charge à fond contre l'intelligentcia russe, contre ses croyances d'hier, et tout cela sous prétexte de critique amicale, patriotique, philosophique. Le Recueil est très mal accueilli par toute la presse progressiste et fait la joie des conservateurs militants, bien que les articles des sept ne soient que littéraires et philosophiques et non pas politiques. Mais des deux côtés on a compris que les *intellectuels*, que *l'intelligentcia russe* y est critiquée, châtiée, bafouée : de là le mécontentement des uns et la joie peu dissimulée des autres.

§

Une critique plus sanglante encore, mais pour d'autres motifs, est l'étude que Gorky publie dans le dernier Recueil de Snanié (Esquisses de la philosophie du Collectivisme), sous le titre éloquent et significatif de *la Destruction de l'Individu*. Gorky, cette fois, essaie de nous donner une base théorique de son esthétique et de son crédo philosophique et littéraire dont la dernière et plus forte manifestation fut *la Confession* de l'année dernière.

Gorky revient à sa glorification du peuple, force créatrice non seulement de toutes les richesses matérielles, mais aussi source intarissable des richesses spirituelles. Dans des pages éloquentes, Gorky refait l'histoire à ce point de vue, faisant montre de beaucoup d'érudition. Gorky montre d'abord comme quoi la foule est supérieure à l'individu. A mesure que l'*individu* perd son lien avec le *collectif*, il devient plus conservateur, cherchant des appuis partout jusque dans la *divinité*. « Le *collectif* ne cherche pas d'immortalité, il l'a, tandis que l'*individu*, cherchant à consolider sa position de dominateur sur les hommes, devait nécessairement cultiver en lui la soif de l'existence éternelle... Le peuple, comme toujours, créait, comme les éléments, dans son aspiration à la synthèse, à la victoire sur la nature, tandis que l'individu, en instituant le monothéïsme, instituait par là son autorité, son droit au pouvoir. » Et Gorky prend les légendes, les mythologies, et partout et en tout il voit l'œuvre du *collectif* et non pas celle de l'individu. Shakespeare, Byron, Milton, Dante, Voltaire, Miczkevitch, Gœthe, etc., s'inspiraient des créations du *collectif* (poésies populaires, chants, légendes, etc.), qui d'ailleurs avait créé les sujets des plus grandes œuvres avant ces grands écrivains.

C'est un véritable traité d'histoire littéraire que nous donne là Gorky avec des citations, des exemples à l'appui.

Mais avec l'histoire économique, politique et sociale de l'humanité, *l'individu* vainqueur se démonétise, *s'embourgeoise*, tombe, c'est la *destruction de l'individu*. Et de nouveau Gorky cite les littératures de tous les pays, les types littéraires d'avant 1848 et d'après. La juxtaposition de Domby (Dickens) et Grandet (Balzac) aux Saccard (Zola) et Lechat (Mirbeau), du vieux Gould au moderne Rockfeller, de Rastignac (Balzac) et Julien (Stendhal) à *Bel Ami* (Maupassant), etc., illustre très bien la pensée de Gorky.

Mais où Gorky devient pathétique et émouvant, c'est lorsqu'il peint l'état actuel de la littérature russe. Il n'y voit que désolation et décadence. Il résume éloquemment l'indignation de tous ceux qui déplorent l'état actuel de la littérature russe. Mais il me semble que Gorky est, par moment, injuste ; par exemple, lorsqu'il comprend dans le nombre des écrivains qui ne sont préoccupés que de la chasse à la gloire Léonide Andréïeff. Je crois que Gorky méconnaît la nature et la force créatrice d'Andréïeff qui a, certes, des défauts, mais qui travaille, cherche toujours, âprement, sincèrement.

§

Comme pour donner tout de suite raison à Gorky, un des plus célèbres écrivains russes des *jeunes*, Kouprine, écrit *le Fossé*, que publie le Recueil « Zemlia » et que les lecteurs s'arrachent déjà. Gorky, dans sa philippique contre les écrivains contemporains, prend comme exemple leur manière de traiter les deux héros de la littérature russe : la *femme* et le *moujik*. Vénérés toujours, ces deux héros sont actuellement couverts de boue.

Kouprine traite précisément ces deux phénomènes et un des héros de son *Fossé*, le journaliste Platonoff, dit : « Il existe deux terribles faits, vieux comme l'humanité elle-même : la prostitution et le moujik. Et nous n'en savons rien, si ce n'est que des images d'Épinal, absurdes, épicées. Et Kouprine, pour nous montrer ce que c'est que le moujik et la femme, nous mène dans une maison de plaisirs, le Fossé, où nous assistons à des leçons de prostitution en théorie et en pratique, où moujiks, filles, étudiants, etc., sont de la même espèce, types de décadence et de désolation.

A quoi un des premiers prosateurs russes passe-t-il son temps ? Les journaux disent que Kouprine a portraituré la *maison close* et les *hôtes*, qu'à Kieff l'on connaît les uns et l'autre. Cela l'excuse-t-il ? Au contraire.

§

Dans ce marasme philosophique et littéraire que nous traversons à l'heure qu'il est, il reste cependant des écrivains et hommes

publics qui luttent contre lui. J'ai donné plus haut l'exemple de Gorky. Je vais en citer un autre. Une nouvelle revue, le *Mir* (le Monde), veut remédier, elle aussi, contre cet état de choses et inaugure des nouvelles rubriques, telles que « Culture et Progrès », des Enquêtes sur toutes les manifestations de la vie contemporaine. Elle a commencé précisément dans ses deux dernières livraisons une enquête sur les *Recherches religieuses et philosophiques de nos jours*, où sont notées les opinions des hommes en vue de tous les partis en Russie. Nous y reviendrons à l'occasion.

§

Memento. — Reçus : Léon Tolstoy : *Vie et œuvre, mémoires, etc.*, réunis, coordonnés et annotés par Birukoff, t. III. Mercure de France.

Matériaux pour servir à l'histoire des Sectes Russes. Livraisons 1 et 2, par Boutch Bronévitch, Saint-Pétersbourg, 1909, prix : 2 roubles.

Nouvelles littéraires, éd. par la maison Wolf, donnant un aperçu complet des faits et du mouvement littéraires du monde entier, mensuel. St-Pétersbourg, 1 rouble par an.

Chansons d'Ikar, recueil de poésies, par Dmitry Zensor, St-Pétersbourg, 50 kop.

Edition artistique et illustrée de *la Vie et l'Œuvre* de L. Tolstoy, sous la rédaction de A. Volynsky, revue par le comte et la comtesse Tolstoy eux-mêmes. Ed. P. Saïkine, St Pétersbourg, 12 roubles.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES SCANDINAVES

Le soixantenaire d'Auguste Strindberg. — Mort de Gustaf af Geijerstam.

Deux faits dominent cette première moitié de l'année littéraire en Suède : le soixantenaire d'Auguste Strindberg et la mort de Gustaf af Geijerstam. Je n'irai pas jusqu'à voir une corrélation entre ces deux faits, bien qu'il se trouve des gens pour affirmer que Strindberg ne serait pas tout à fait étranger à la mort de son ex-ami... Quoi qu'il en soit, il me semble très opportun de présenter sur le même plateau deux auteurs de valeur bien inégale, il est vrai, mais dont les existences littéraires se trouvèrent entremêlées de curieuse façon.

Rarement on vit spectacle plus singulier que la célébration du **soixantenaire de Strindberg** : l'homme le plus vilipendé, le plus exécré d'un pays et *qui continue de l'être*, reçoit néanmoins les honneurs réservés d'ordinaire aux héros incontestés, aux enfants chéris de la nation. Strindberg, que la haine de ses compatriotes exila plus d'une fois et pour longtemps, qui passa sa jeunesse et son âge mûr à démolir tout ce qui fut sacré à nos pères, la religion, la royauté et le reste, qui voua les meilleurs moments de sa vie à l'écrasement de l'idole de tous les temps, la femme, qui inaugura sa vieil-

lesse en déblatérant contre la science et contre tout ce qu'il prôna autrefois comme la vérité, mais surtout contre ses anciens compagnons de lutte, cet homme est couvert de fleurs par tous ceux, depuis l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche, qu'il submergea sous le flot de ses injures pittoresques. Voilà qui n'est pas banal, et qui doit nous donner une idée réconfortante de la largeur d'esprit des humains en général et des Suédois en particulier.

Pour comprendre ce spectacle, il faut regarder en arrière; même, pour le bien comprendre, il faudrait embrasser d'un seul coup d'œil toute la carrière de cet auteur aux évolutions déconcertantes.

Tout Strindberg me paraît tenir dans ce mot : *révolte*. L'esprit de révolte lui fut infusé dès son enfance. Enfant illégitime d'une mère servante, il fut encore gratifié du supplice d'une marâtre; supérieurement doué et très sensible, il eut à supporter le dédain et la dureté de gens qu'il sentait être ses inférieurs. Plus tard, quand il débuta pour de bon dans la littérature, en 1879, avec *la Chambre rouge* — pour son chef-d'œuvre dramatique *Maître Olof*, écrit en 1872, il n'avait pas trouvé d'éditeur et encore moins de théâtre, — il fut enfin lu, mais aussi conspué — le mot n'est pas trop fort — non seulement par la critique, aussi bornée que bien pensante, mais par la presque unanimité du public. Trois ans plus tard, il écrivit *le Nouveau régime*, pamphlet violent contre les puissants du jour. Sa situation devint intenable : il s'exila.

Il ne lui manqua guère que les honneurs des tribunaux : il les eut en 1884 à l'occasion de son volume *les Mariés*, jugé irrévérencieux envers le dogme de la sainte communion.

Cette fois-ci, cependant, il y eut un mouvement sérieux de sympathie parmi les jeunes, et lorsque Strindberg débarqua à Stockholm pour être jugé, il fut reçu par une foule enthousiaste. Pour tout discours à cette jeunesse bouillonnante, il eut cette exclamation : « Ça me fait plaisir de constater que vous avez enfin récupéré assez d'air pour pouvoir crier; quand je suis parti, on étouffait ici, tant l'atmosphère était lourde ... » — Et quelques heures après le jugement — qui fut pourtant un acquittement triomphal, — Strindberg regagna le train, laissant là triomphe et enthousiasmes.

Ce fait est caractéristique. Strindberg ne s'est jamais donné le temps de recueillir les fruits d'une victoire. A peine a-t-il livré une bataille que déjà il ne pense plus qu'à déchaîner une nouvelle tempête, à se lancer dans une nouvelle opposition irréductible. Tant que la religion et l'église règnent en maître absolu sur l'esprit de ses concitoyens, Strindberg prêche la science, l'utilitarisme, voire le socialisme. Lorsque le féminisme, par suite des plaidoiries éloquentes d'un Ibsen et d'un Björnson, commence à s'imposer dans les pays scandinaves, Strindberg naturellement s'empresse de proclamer la

femme un être inférieur, incapable même d'accoucher de ses petits, puisque c'est la — sage-femme qui se charge de cette opération! Lorsque plus tard, l'élite intellectuelle de son pays se débarrasse de la tutelle religieuse, l'ancien blasphémateur se déclare chrétien et se met à évangéliser les mécréants.

A devancer ou contre-carrer ainsi l'opinion, notre opposant quand même s'expose évidemment à subir le sort commun des ennemis du peuple : la persécution. Et nul ne saurait contester que Strindberg n'ait été l'éternel persécuté qu'il se dit dans ses œuvres. Toujours traqué par des créanciers d'ordre financier ou moral, il fut constamment en lutte, sans jamais un instant de repos ou de recueillement. Trop souvent il manqua du strict nécessaire ; et il lui est arrivé bien des fois d'avoir des manuscrits plein ses tiroirs, mais pas d'éditeur. Il aurait fallu un système nerveux moins sensible que le sien pour résister à une telle vie. Rien d'étonnant alors qu'il ait attrapé, peu à peu, cette manie de persécution qui le classe actuellement, de façon indiscutable, parmi les cas pathologiques.

La grande manifestation de sympathie admirative à l'occasion du soixantenaire doit donc être envisagée surtout comme *la réparation d'une injustice*. La nation suédoise a compris — et mieux vaut tard que jamais — qu'avec tous ses défauts, malgré toutes les divagations d'un esprit surexcité, Auguste Strindberg était une gloire nationale dont la consécration s'imposait. Que cette consécration fût si unanime, cela tient à la diversité d'esprit de notre auteur, à ses conversions subites et radicales. Les athées, ceux pour qui la science n'a pas encore dit son dernier mot, célébrèrent le Strindberg de *la Chambre Rouge*, du *Nouveau regime*, de *Axel Borg* (I hafsbandet) ; les mystiques apportèrent leur hommage à l'auteur tourmenté de l'*Inferno*, de *Légendes*, de *A Damas;* les chrétiens acclamèrent l'enfant prodigue des *Drapeaux noirs* et des *Livres bleus;* enfin ceux que laissent indifférents les discussions religieuses purent trouver matière à encens, soit dans ces grands drames historiques par lesquels Strindberg fait revivre les différentes époques de l'histoire suédoise, soit dans les petites pièces antiféministes, chefs-d'œuvre d'analyse — et de parti-pris déraisonné. Il n'y a que les femmes qui n'aient guère de raison d'encenser leur éternel bourreau, si ce n'est celle-là, plutôt saugrenue, que la femme aime à être battue...

Strindberg eut une apothéose pure de toute note discordante. Tous les théâtres de Stockholm jouèrent ses pièces le soir de son anniversaire, journaux et revues lui consacrèrent d'importantes études, les sociétés littéraires et autres se réunirent pour fêter le grand homme, qui du reste s'enferma chez lui. (Même lorsque, après une de ces réunions, la jeunesse socialiste de Stockholm se rendit en cortège devant le domicile de l'auteur, pour lui crier son admiration enthou-

siaste, l'objet des acclamations resta invisible.) Cette touchante union des cœurs dans le culte d'un grand homme ne s'était guère vue auparavant chez une nation dont l'envie a toujours été proclamée le défaut national par excellence.

Et cependant, Strindberg continue à être l'homme détesté entre tous, et j'ai failli dire, il mérite de l'être! Sa production des deux ou trois dernières années dépasse toute mesure, non seulement par le nombre des volumes publiés, par le mélange terrible de bon, de médiocre et de franchement mauvais, mais surtout par la violence des diatribes, l'ignominie des accusations portées par l'auteur à tort et à travers contre ceux qui ont eu le malheur de se trouver sur son chemin.

Lorsqu'il y a une dizaine d'années Strindberg entreprit, sur le modèle de Shakespeare (1), de mettre en drames l'histoire de son pays, il eut tout d'abord quelques retentissants succès. La *Saga des Folkungar*, *Gustave Vasa*, *Eric XIV* furent autant de triomphes. Mais l'auteur ne sut pas refréner ses désirs de création. Coup après coup, il lança sur le marché tous les rois célèbres de son pays, et pour finir dignement la série, il y ajouta un pape : Luther! Rien d'étonnant alors, si la dernière demi-douzaine tomba parmi l'indifférence générale. Ce fut la même chose pour ses drames d'inspiration mystique : *A Damas*, *Crime et crime*, *le Jeu du rêve* furent proclamés chefs-d'œuvre ou à peu près. Mais lorsque l'auteur continua à broder les variations interminables sur le thème monotone de la vengeance divine — on dirait presque la *persécution* divine, — il finit naturellement par lasser son public. De même pour l'exploitation dramatique de sa *haine amoureuse* du sexe faible. *La Danse macabre* réussit encore à rendre grandiose, dans toute sa laideur, la querelle éternelle entre l'homme et la femme : la méchanceté humaine y est dépeinte sans ménagement et sans vulgarité. Mais la suite des « drames intimes » — écrits pour le « Théâtre intime » de Stockholm qui ne joue que du Strindberg! — nous fait entrer dans une intimité vulgaire et fastidieuse; le plaidoyer contre la femme dégénère trop souvent en radotage sénile contre des mégères peu intéressantes.

C'est alors, devant l'indifférence naissante, que l'éternel révolté frappe un coup de maître, en éditant *les Drapeaux noirs*. Le livre, qui était déjà vieux de quelques années, mais qui avait fait le tour de tous les éditeurs de Stockholm, aucun n'osant l'éditer, fit un scandale prodigieux. Le tirage, strictement limité à 5 000 exemplaires, fut épuisé en quelques jours, et bientôt on vit, dans les journaux, offrir au prix de 75 à 100 fr. le volume dont le prix initial était de

(1) C'est lui-même qui le dit, dans une brochure récente intitulée « Jules César, — le drame historique de Shakespeare — », où il désigne précisément ce drame, Jules César, comme lui ayant servi plus particulièrement de modèle.

5 couronnes. Que fut donc *Drapeaux noirs*? On peut le dire en peu de mots : un roman à clef, où, sous des pseudonymes transparents, les sommités du monde littéraire de Stockholm défilèrent, affublées de masques répugnants, et pourvues de tous les vices imaginables, et de quelques autres. C'étaient les anciens amis de Strindberg, ses ex-compagnons de lutte pour la liberté de penser, contre l'oppression cléricale, qui se virent ainsi traînés dans la boue, et de façon magistrale encore. Si l'indignation fut grande d'un côté, la joie ne le fut pas moins de l'autre. Les pasteurs en firent des sermons, les évêques des lettres pastorales : « Voyez bien les gens aux idées modernes dépeints par un des leurs! » fut le leitmotiv de ces saintes élucubrations.

Mais Strindberg ne trouva pas avoir assez fait pour sa gloire de néophyte ; à peine *les Drapeaux noirs* eurent-ils cessé de défrayer la chronique scandaleuse, qu'il les fit suivre d'un commentaire portant le titre pompeux et symbolique : *Livre bleu, remis à qui de droit*. Ce livre singulier, conçu primitivement comme une sorte de bréviaire, avec une page de méditations pour chaque jour de l'année — seulement l'auteur ayant eu trop de choses à nous dire, le nombre de pages a déjà dépassé mille, réparties entre quatre volumes — est consacré à démontrer : l'existence de Dieu, la faillite de la science et la scélératesse des anciens amis de l'auteur! La première de ces choses n'a du reste pas besoin d'être démontrée : c'est le treizième axiome d'Euclide! Mais la faillite de la science, écoutez un peu comment Strindberg, après Brunetière et tant d'autres, veut nous la faire saisir sur le vif :

LE MIRACLE DU RALE DES GENÊTS

Un soir d'été, le Maître se promenant avec Jean dans une prairie crut entendre un son ressemblant à crex! crex! — Qu'est-ce? demanda-t-il. — C'est le râle, naturellement. — As-tu vu le râle? — Non. — Comment sais-tu alors que c'est bien lui? — On le dit. — Tu vois. Cependant si maintenant je lance un caillou, est-ce qu'il s'envole? — Non, car il ne sait pas voler, ou plutôt, il vole très mal. — Pourtant, il émigre en Italie vers l'automne, comment s'y prend-il? — Je n'en sais rien. — Qu'en disent les zoologistes? — Rien. — Croient-ils qu'il passe en volant le détroit du Sund, traverse l'Allemagne en marchant, passe à pied par-dessus les Alpes ou bien par le tunnel de Saint-Gothard? — Ils n'en disent rien. — Eh bien, Brehm compte un couple d'alouettes par demi-hectare de champs ou de prés. Si nous comptons un couple de râles par hectare, notre pays doit posséder au printemps cinq millions de râles, et comme l'été le râle fait éclore 5 à 12 œufs, il doit y avoir en Suède environ 35 millions de râles, l'automne venu. Ne devrait-on pas les apercevoir, lorsqu'ils passent le détroit? — Je ne me l'explique pas. — Un oiseau, qui vole péniblement, ne passe pas le Sund en volant; serait-ce possible qu'il fasse le tour du golfe de Bothnie? — Non, il aurait alors des rivières à passer et le défilé devrait

être aperçu comme celui des lemmings. Du reste l'Angleterre possède chaque automne 70 millions de râles qui n'ont pas la possibilité de faire le tour.— Mais alors, c'est un miracle! — Qu'est-ce qu'un miracle? — Ce qu'on ne peut pas expliquer, mais qu'on n'a pas le droit de nier. — Alors la migration du râle des genêts est un miracle et doit se faire selon des lois naturelles inconnues, constituer un fait surnaturel.

Si, après quelques centaines de démonstrations de ce genre, la croyance dans le surnaturel, et par suite en Dieu, n'est pas rétablie dans la patrie de l'auteur, c'est qu'on y est bien difficile.

Strindberg estime avoir de vastes connaissances scientifiques. On peut dire qu'il a « flirté » avec toutes les sciences sans en posséder aucune, si ce n'est — l'alchimie! En effet, l'art de faire de l'or lui reste familier; souvent ces pages, consacrées à un but si vain, brillent de l'or pur d'un style sans pareil. On ne se lasse pas à lire ces énormités; et cela montre une fois de plus que peu importe ce qu'on nous dit, pourvu qu'on nous le dise bien....

§

Malheureusement, tout le monde n'est peut-être pas de cet avis. Surtout pas ceux qui se reconnaissent dans les portraits peu flatteurs qu'a dessinés de main de maître (— en injures) le nouvel évangéliste, par ci, par là, entre deux exégèses. Celui qui fut le plus maltraité de tous est mort peu de temps après l'apparition de ce réquisitoire, à ce qu'on prétend très affecté de ces attaques aussi violentes que peu justifiées : j'ai nommé **Gustaf af Geijerstam.** Rien ne peut mieux vous rendre sensible la nouvelle manière d'Auguste Strindberg que ce petit chef-d'œuvre de diffamation :

LE VAMPIRE

Le Maître parla : Il existe une forme supérieure d'évolution de l'homme poisseux, c'est le vampire. Il est terrible, presque occulte. E.-T.-A. Hoffman l'a connu et l'appelle Cinnober, mais moi aussi, je l'ai connu. J'avais fait mon bout de chemin et possédais un nom. Alors un jeune paysan vint me voir un jour pour m'offrir sa protection, en m'informant que je n'avais que des ennemis, que ma situation était menacée, etc. Je le mis à la porte. Mais alors il se fit petit et rentra par le trou de la serrure, grâce à mon ancienne femme, qui avait les petits en pitié. Eh bien! je le pris sous ma protection, lui offris mes relations, mes amis, éditeur, directeurs et acteurs. Puis, je m'en fus à l'étranger pour longtemps. Lorsque je fus de retour, je trouvai Cinnober installé dans toutes mes familles, où moi-même je ne fus plus reçu : Cinnober avait mon éditeur, que moi j'avais perdu. Cinnober avait mon directeur et mes acteurs, et il voulut me présenter à mes amis qui étaient maintenant les siens. Le sorcier s'était substitué à moi à ce point que non seulement il croyait lui-même avoir fait ce que j'avais fait, moi, mais on le disait pareillement dans les journaux. Maintenant il estimait pouvoir se payer le luxe de me protéger; il me procura éditeur et amis, mais il

voulut aussi choisir mes relations, et lorsque je me choisis ma seconde femme, il me désapprouva et essaya de m'en empêcher d'une manière qui, entre amis, aurait mérité trois années de travaux forcés. — Eh bien ? — Eh bien, il en fut ainsi quelque temps, mais bientôt il fut démasqué, par lui-même. Je me coupai la queue et alors il dépérit par suite de la perte de sang.

Voilà donc, selon le *Livre bleu*, les relations entre August Strindberg et Gustaf af Geijerstam, les deux coryphées de l'école réaliste de 1880. Il y a du vrai dans cette épitaphe : ce fut Geijerstam qui, au moment où Strindberg, après *la Chambre rouge* et *le Nouveau régime*, était aux prises avec la fureur populaire, plaida le plus éloquemment la cause de son grand ami devant l'opinion publique. Et plus tard, lorsque, vers la fin du siècle passé, le chercheur d'or, déçu, meurtri, rentra au pays, ce fut encore son fidèle ami, à ce moment conseil littéraire dans une maison d'édition, qui sut l'encourager par l'édition complète de ses romans et nouvelles. Le « vampire » aurait donc pu se consoler facilement de l'injustice flagrante d'un monomane de la persécution, en se disant que son œuvre parlerait pour lui devant la postérité ; seulement il reste toujours à craindre que le *Livre bleu* ne survive à cette œuvre....

Ce n'est pas que la production de G. af Geijerstam soit de mince importance. Il fut de tous les auteurs suédois certainement le plus lu dans l'ensemble des pays scandinaves et en Allemagne. Son *Livre du Bébé*, histoire sentimentale du bonheur familial naufragé, fut le plus gros succès de librairie que connut la Suède jusqu'à ce jour. D'autres histoires du même genre, romans psychologiques selon la formule de Bourget, eurent un succès à peu près identique. Mais de tout cela il restera peu de chose.

Ses études paysannes ont plus de valeur. Geijerstam fut de ceux de l'école de 1880 que leur révolte contre l'ordre social existant poussa vers « la nature », vers des êtres vivant en dehors de « l'influence corruptrice de la civilisation ». Il fut ainsi amené à nous dépeindre la vie du paysan suédois d'une façon bien autrement véridique que ne le fit Björnstjerne Björnson pour le paysan norvégien. — Avec le paysan, le criminel captiva son intérêt et, à l'instar de Dostoievski, il s'adonna, avec succès du reste, à la psychologie du crime. Mais à étudier ces caractères à la fois simples et énigmatiques, il fut bientôt frappé par ce qu'il y a de mystérieux, d'insaisissable dans la nature humaine. On peut dire que dès ce moment il fut obsédé par l'idée que nos actes les plus simples échappent trop souvent à toute explication. Il avait vu « la tête de Méduse » (titre du *premier* livre de cette inspiration), et dès lors il reste fasciné devant « l'Eternelle énigme » (titre du *dernier*), celle de l'existence humaine. Malheureusement il lui arrive de consacrer quantité de pages à nous rendre

inexplicables les choses les plus naturelles, et ce qui est pire, il le fait dans des phrases interminables, sans couleur et sans plasticité ; à force de vouloir être simple et naturel, il devient trop souvent plat, banal. — La plupart de ses romans périront, faute de concentration et de style.

On l'a souvent appelé le Bourget scandinave ; il ne me semble pas que le surnom soit trop flatteur...

FRITIOF PALMÉR.

LA CURIOSITÉ

Collection Félix Doistau : peintures, pastels, estampes, sculptures, objets d'art et d'ameublement du XVIII[e] siècle.

La saison des ventes est à peu près finie. Elle aura été particulièrement médiocre, cette année. Affaire de hasard, au reste. La mort, cependant, n'a pas oublié de faucher dans le rang de nos grands collectionneurs. M. Chauchard, malgré ses honneurs et ses richesses, n'a pu lui échapper. Mais sa collection, tout au moins sa collection de tableaux, ne connaîtra pas le feu des enchères : nous la verrons dans nos musées. Il sied de s'en réjouir : c'est autant qui sera soustrait aux convoitises étrangères, plus âpres d'année en année, plus batailleuses que jamais pour arracher le peu qui reste en France des œuvres de nos artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, ébénistes, céramistes. Et puis, il est possible que l'exemple que vient de donner le roi des Belges soit imité. Ce souverain, homme d'affaires consommé, a vendu directement à un grand marchand de Paris, M. Kleinberger, le meilleur de sa collection de tableaux : les *Miracles de Saint Benoît*, de Rubens ; la copie, par Delacroix ; *Sainte-Thérèse priant pour les âmes du Purgatoire*, de Rubens également ; *Chaumière sous les chênes*, d'Hobbema ; la *Partie de Cartes* et *Fillette jouant avec un chat*, deux toiles attribuées par les uns à Franz Hals, par d'autres à son frère Thierry ; *Vierge portant l'enfant Jésus et entourée d'anges*, de Fra Angelico ; une *Tête*, par Rembrandt. Le roi des Belges, toujours malin, a évité les frais d'une vente. Et, on le sait, ces frais sont considérables par suite des exigences, sinon de la publicité, du moins des commissaires-priseurs, des experts, de l'Etat, qui prélève des droits élevés d'enregistrement.

Quoi qu'il en soit, la **Vente Doistau** restera la vente la plus importante de la saison de printemps. Elle eut lieu chez Georges Petit les 9, 10 et 11 juin. Me Lair-Dubreuil la dirigea, secondé par les experts Paulme, Lasquin, Duchesne et Duplan. Je visitai avec soin tous les objets exposés. Ils étaient nombreux et divers. Le catalogue indiquait 350 numéros et les distinguait en tableaux

anciens, principalement de l'école française du XVIIIe siècle, en pastels, dessins, estampes, orfèvrerie, sculptures, bronzes d'ameublement, meubles en bois sculpté, cadre de la même époque. Car il est bien entendu que la mode est plus que jamais passionnée du XVIIIe siècle, et c'est miracle de constater combien ce siècle est inépuisable !

De cet ensemble, je ne veux retenir que ce qui m'a paru le plus remarquable, ou le moins banal. Je détache tout de suite l'*Enfant blond*. C'est une toute petite toile, mais qui, par son dessin parfait, par son coloris si chaud, par son expression si poétique, résume et caractérise tout le talent de Greuze. Elle monta d'ailleurs à 78.000 fr. Le *Portrait d'homme inconnu*, de Fragonard, attirait également l'attention. Belle tête en effet, pleine de relief et de vie. Un amateur le paya 71.000 francs.

C'est le prix auquel fut également poussé le *Portrait de Gluck*, par Duplessis, pastel à la fois charmant et vigoureux.

Les Boilly et les Hubert-Robert me parurent secondaires.

Le *Départ* et l'*Arrivée de la diligence*, deux jolis tableautins de Xavier Leprince, firent 34.000 francs.

Il y a deux ans, à la vente Mühlbacher, on les avait adjugés 22.500 francs.

Parmi les estampes, quelques épreuves en couleur sont à admirer à cause de leur rare fraîcheur, notamment celles du *Menuet de la mariée* et de la *Noce au château*, vendues 11.300 fr., la *Rose* et la *Main*, vendues 11.100 francs.

Dans la sculpture M. Davis acquit pour 41.500 fr. le *Portrait de Ducis*, terre cuite, par Pajou.

Un salon en bois sculpté, étoffe à fleurs et oiseaux, époque Louis XIV, fut payé 79.000 fr. par M. Stettiner. Le total de la vente s'éleva à 1.660.611 francs.

Et maintenant on peut sonner le départ en vacances !

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Boissy d'Anglas : *Louis XVII et ses descendants ;* Daragon. 2 »

Baron Fain : *Mémoires*, publiés par ses arrières petits-fils, avec une introd. et des notes par P. Fain ; Plon. 7 50

Hector Fleischmann : *Napoléon adultère ;* Méricant. 3 »

R. Moulin et Serge de Chessin : *Une Année de Politique extérieure ;* Plon. 3 50

Pierre Lasserre : *M. Alfred Croiset, historien de la Démocratie athénienne ;* Nouv. libr. nationale. 3 »

Lucien Romier : *Jacques d'Albon de Saint André, maréchal de France, 1512-1562 ;* Perrin. 5 »

Casimir Stryienski : *Le Dix-huitième ;* Hachette. 5 »

Georges Weill : *Histoire du Catholicisme libéral en France ;* Paris, Félix-Alcan. 3 50

Littérature

Arétin : *L'Œuvre du divin Arétin*, traduction et notes par Guillaume Apollinaire ; Bibliothèque des curieux. 7 50

G. Belouin : *De Gottsched à Lessing ;* Hachette. » »

H. Buffenoir : *Le Prestige de Jean-Jacques Rousseau ;* Emile-Paul. 7 50

Xavier de Cardaillac : *Propos gascons*, troisième série ; Juven. 3 50

Georges Dumesnil, Em. Baumann, Pierre Lasserre, Cl. Neydens : *Jules Barbey d'Aurevilly ;* Beauchesne. 10 »

Victor Hugo : *Correspondance avec Paul Meurice ;* Fasquelle. 3 50

Leben-Routchka : *Pointes sèches ;* Bruxelles, Ernest Goossens. 2 »

Baron G. de Parrel : *Sous les lustres ;* Magus. 3 50

G. de Reynold : *Le doyen Bridel, 1757-1845 et les origines de la Littérature suisse romande. Essai sur l'Helvétisme littéraire ;* Lausanne. 8 »

Alphonse Séché et Jules Bertaut : *Verlaine ;* Louis-Michaud. 2 25

Alphonse Séché et Jules Bertaut : *George Sand ;* Louis-Michaud. 2 25

Tabarant : *Quelques Visages de ce temps-ci ;* Messein. 3 50

Francisque Vial et Louis Denise : *Idées et doctrines littéraires du XVIII^e siècle ;* Paris, Delagrave. 4 »

Musique

Gustave Bord : *Profils d'artistes. Rosina Stoltz, de l'Académie royale de Musique, 1815-1903 ;* Daragon. 3 50

Camille Saint-Saëns : *Portraits et Souvenirs ;* Calmann-Lévy. 3 50

Philosophie

Louis Davillé : *Leibniz ;* Alcan. 12 »

Louis Faran : *Le Mariage ;* Nilsson. 1 50

Georges Polti : *Le Génie du Paganisme*, B. Grasset. 1 »

Poésie

Adrien Arennes : *La Route douloureuse ;* Sansot. 3 50

Nelson Couytigne : *La Légende de l'Homme ;* Ed. du « Beffroi ». 1 »

Comte Antonin David-Vandey de Vaudey : *Les Rêveries d'un Solitaire ;* Capiomont. » »

Henri Delisle : *L'Ecclésiaste*, adaptation en vers ; « Le Beffroi ». 1 50

Raymond Escholier : *Vers l'Autre Rive ;* Messein. 3 »

Joachim Gasquet : *Les Printemps ;* Perrin. 3 50

A. Machard : *Frimousses ;* Falque » »

Stuart Merrill : *Une Voix dans la foule ;* « Mercure de France ». 3 50

Jacques Nayral : *A l'Ombre des Marbres ;* Paris. Gastein-Lerge. 3 »

Maurice Pézard : *Les Ténèbres illuminés ;* « L'Art Décoratif ». 3 »

A.-R. Schneeberger : *La Cité Intérieure ;* L'Edition. 3 50

J. Valcler : *Ma meilleure Pensée ;* Sansot. 3 50

Psychologie

Dr Ed. Claparède : *Psychologie de l'Enfant et Pédagogie expérimentale ;* Genève, Kündig. » »

Publications d'Art

Camille Mauclair : *La Beauté des Formes ;* Libr. Universelle. 3 50

André Michel : *Histoire de l'Art*. III. *Le Réalisme, les débuts de la Renaissance ;* Colin. 15 »

Questions morales et religieuses

Pierre Allier : *La Vie et la Légende de Saint Gwennolé ;* Bloud. 0 60

J. Barbey d'Aurevilly : *L'Internelle Consolacion*, etc. ; Bloud. 0 60

J.-F. Herbart : *Comment élever nos enfants*, trad. par J. Molitor ; Schleicher. 2 »

Albert Leclère : *L'Education morale rationnelle ;* Hachette. 3 50

Cardinal Newman : *La Mission de saint Benoît ;* Bloud. 0 60

Romans

René Boylesve : *La Poudre aux yeux ;* Dorbon aîné. 10 »

V. Bouyer-Karr : *Fruit sauvage ;* Ollendorff. 3 50

Cosmo-Hamilton : *Bridge*, traduit de l'anglais par Mme Thérèse Berton; Charpentier. 3 50

Salvator Delaville : *Aimez-vous ;* Bibl. Beaudelot.

J. Delorme-Jules Simon : *Soldat ;* Fayard. 3 50

Fersen : *Et le Feu s'éteignit sur la Mer...* Messein. 3 50

Paul Féval fils : *Madame Bovaret ;* Douville. 3 50

G. Gasztowtt : *Les Fêtes du Cœur ;* Gastein-Serge. 3 50

André Gide : *La Porte étroite ;* « Mercure de France ». 5 »

André Gide : *La Porte étroite ;* « Mercure de France ». 3 50

Daniel Lesueur : *Le Droit à la Force ;* Plon. 3 50

Roger Martin du Gard : *Devenir !* Ollendorff. 3 50

J. de Mestral-Combremont : *Le Miroir aux Alouettes ;* Plon. 3 50

Eugène Montfort : *La Chanson de Naples ;* Fayard. 1 50

Mathilde Serao : *Vive la Vie*, traduit de l'italien, par G. Herelle; Calmann-Lévy. 3 50

J. Voisin : *L'Académie de Mérival-les-Chaumes ;* Moulins, Crépin-Leblond, 2 50

H.-G. Wells : *L'Ile de l'Æpyornis*, trad. de Achille Laurent; Ollendorff. 3 50

Sciences

Camille Flammarion : *Contemplations scientifiques ;* Flammarion. 3 50

Dr Ant. Ritti : *Nécrologie. Dr Auguste Motet, membre de l'Académie de Médecine, 1832-1909 ;* Masson. » »

Sociologie

E. Duplessix : *L'Organisation internationale ;* Larose. 3 »

A. Fouillée : *Le Socialisme et la Sociologie réformiste ;* Félix Alcan. 7 50

Alfred H. Fried : *Les Bases du Pacifisme. Le Pacifisme réformiste et le Pacifisme révolutionnaire*, trad. par Jean Lagorgette; Pedone. 2 50

Théâtre

Max Maurey : *Quelques Actes ;* Libr. des Annales. 3 50

Voyages

Jean Carrère : *La Terre tremblante. Calabre et Sicile : 1907, 1908, 1909 ;* Plon. 3 50

Robert Hénard : *La Rue Saint-Honoré de la Révolution à nos jours ;* Emile-Paul. 5 »

Charles Huard : *Paris vieux et neuf. La Rive droite ;* Rey. 5 »

A.-L. Leroy : *Nos Fils et nos Filles en voyage.* Préface de M. E. Boutmy ; Vuibert et Nony. » »

Paul Walle ; *Au Pays de l'Or noir ;* Guilmoto. 4 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Monument Charles Guérin. — Le concours de poésie de l'Odéon. Epilogue. — Un centenaire. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Le Monument Charles Guérin. — Le comité, réuni le jeudi 24 juin, a décidé que l'inauguration du monument — qu'on a vu au Salon et qui s'élèvera dans la promenade des Bosquets, à Lunéville — aura lieu le dimanche 26 septembre prochain.

La première liste de souscription sera publiée dans notre numéro du 16 juillet.

§

Le Concours de poésie de l'Odéon. Epilogue. — On sait que le Jury du Concours de poésie du Théâtre National de l'Odéon avait réservé 21 poèmes destinés à être mentionnés publiquement. La sous-commission du Jury a procédé tout récemment à l'ouverture des enveloppes contenant les noms des auteurs de ces poèmes, dont voici la liste :

La Voix des mauvais jours, par M. Adrien Arennes.
Paroles à Don Quichotte, par M. Jean Marc Bernard.
Menotte rose, par Mme J. Brocchi.
Stances, par M. Louis Chadourne.
Oaristys, par M. Christoflour.
Avrillée, par M. Marcel Droüet.
L'Embarquement, par M. A. Eloy-Vincent.
Terre Maternelle, par M. Emile Hinzelin.
Les Marchandes d'oublies, par M. Ludovic Loubon.
Rêverie d'une nuit d'été, par M. Daniel Massé.
Amitié antique, par Mlle Suzanne Mercey.
Une larme de Juliette, par M. Michaud d'Humiac.
Les Reines du Luxembourg, par M. Louis Moreau.
Dieu Terme, par M. Louis Morand.
Les mains, par M. Jacques Nayral.
A Paris, par M. Louis Nazzi.
Arbres morts, par M. Nicolaï Antoine.
La Belle au Bois dormant, par M. Jean de Pellieux.
La Goule, par M. H. Peyre de Bétouzet.
Pour la divine Hélène, par M. Jean Pradel.
Extase, par Mlle Hélène Séguin.

Voici d'autre part les titres des 8 poèmes qui, retenus par le Jury pour la séance publique du concours de poésie, n'ont pas été primés par le public.

David et Bethsabée, par M. René Berton.
La Princesse maussade, par M. R. Bessereau.
Colin Muset, par M. Léon Bocquet.
Le Glas, par M. Léon Deubel.
Ariette, par M. Maurice Guyot.
Eveil, par M. J. L...
La Maison, par M. Marcel Martinet.
Paysage, par M. Samuel Roger.

§

Un centenaire. — Tandis que l'Université de Iéna se décore fièrement de la dernière fresque de Ferdinand Hodler, qui représente avec tant de véhémence la levée en masse de la jeunesse de 1813 contre Napoléon, n'est-il pas plaisant de rappeler que, de toutes les villes des contrées soumises ou de leur voisinage, Leipzig se montra une des plus courtisanes ? On trouve, entre autres exemples frappants, dans *l'Aperçu chronologique des principaux événements de 1806 à 1815* (publié par la suite à Leipzig même),

cet édit communal du 8 juin 1809 qui interdisait toute conversation politique sous ces prétextes spécieux :

Chacun sait que, pour apprécier sainement de grands événements politiques contemporains, dans leurs connexions intimes et leurs conséquences incalculables, il faut se placer à un point de vue qui n'est pas accessible à tout particulier. La Municipalité est donc convaincue que tous les citoyens bien pensants, se rendant compte combien peu il appartient à de paisibles bourgeois de prendre parti contre les ordonnances du Gouvernement, nul d'entre eux ne se permettra, par discours ou actes irréfléchis, de faire éclat de principes ou d'opinions politiques inconciliables avec le respect et la reconnaissance dus à S. M. le Roi et à l'Auguste Protecteur de la Confédération du Rhin.

L'Université, de son côté, ne demeure pas en reste et pour ajouter au lustre du nom de Napoléon, le 23 juillet 1807 elle en affuble une constellation, ce sur le conseil des Professeurs Hindenburg et Rudiger, et l'acte officiel dira :

L'Université a décidé de donner désormais aux étoiles qui forment la ceinture et l'épée d'Orion et à leur pléiade le nom d'*Etoiles Napoléon*, pour ce motif qu'elles ont les plus subtils rapports avec ce nom immortel, car ce groupe de belles étoiles resplendissantes, universellement connues, se lève au dessus de l'Eridan sur les rives duquel naguère se leva l'aurore de Napoléon à ses premiers hauts faits ; il touche à l'Equateur unissant ainsi le Sud et le Nord dans un commun intérêt ; il comprend en même temps la plus belle et la plus grande des taches blanchâtres connues au ciel, de celles qui nous ouvrent la perspective de mondes innombrables, inaccessibles à nos yeux. Quel nom des temps modernes pourrait bien s'ajouter à la chaine des noms illustres du monde avec de plus sûres garanties de pérennité que le nom de Napoléon ?

On ne pèse pas mieux ses termes.

§

Publications du « Mercure de France ».

UNE VOIX DANS LA FOULE, poésies, par Stuart Merrill, vol. in-18, 3.50 (12 hollande à 10 fr.)

LA PORTE ÉTROITE, roman, par André Gide, vol. petit in-16, sur vergé d'Arches à la forme tirage à petit nombre, 5 fr.

LA PORTE ÉTROITE, roman, par André Gide, vol. in-18, 3.50.

DÉCORS ET CHANTS, poèmes, par Elsa Kœberlé (Sybil). Vol. petit in-8, avec un frontispice de Maurice Denis, 3 fr. (5 chine à 20 fr.).

§

Le Sottisier universel.

Si l'affaire crétoise est l'amorce, l'affaire macédonienne est le nœud. Laisser saisir l'une, c'est laisser boucler l'autre. — GABRIEL HANOTAUX, *Revue Hebdomadaire* du 19 juin, p. 296.

CHATELET (saison russe). — 9 h. — Les Syphilis. — *Le Journal*, 12 juin.

Le cercueil apparaît enfin tout au haut des degrés et les porteurs le descendent dans un effort périlleux. Le drap d'argent qui le recouvre est tout noir. — *Le Matin*, 11 juin.

Il n'était pas besoin de gratter longtemps ce vernis pour constater l'inexistence de la matière où il l'avait appliqué. — PAUL FLAT, *Revue Bleue*, 15 mai.

Sous des dehors rébarbatifs et sous une grosse moustache, cet ancien militaire dissimule un cœur sensible. — *Le Matin*, 22 mai.

Instruire les enfants, c'est bien. Mais, avant, il faut les empêcher de mourir. — *Le Matin*, 23 mai.

Quelques tardigrades, affolés de constater que la démocratie laborieuse prend conscience de sa force, considèrent, etc. — *La Lanterne*, 23 avril.

C'est dans les grandes catastrophes qu'il faut répéter avec Lucrèce : *Impavidam ferient ruinæ*. — *Comœdia*, 27 juin.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

LOUIS-MICHAUD, Éditeur, 168, boulevard St-Germain, PARIS

Prix : broché 2.25 Alph. SÉCHÉ et Jules BERTAUT Prix : relié 3 fr.

LA VIE ANECDOTIQUE & PITTORESQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS

Viennent de paraître (2 volumes)

GEORGE SAND — PAUL VERLAINE

Chaque volume de 200 pages, avec 50 illustrations et couv. en coul. de Geo Dorival

Dans notre époque, deux choses semblent donner la curiosité des lecteurs : l'anecdote et le document graphique. L'une et l'autre réunies, c'est l'individu lui-même remis en scène, apparaissant aux yeux dans son décor habituel et pittoresque. Les auteurs se sont appliqués à grouper les anecdotes les plus typiques et les gravures les plus intéressantes se rapportant aux écrivains dont ils content la vie. Ainsi faisant, ils ont pensé écrire des livres nouveaux, à la fois attrayants, curieux, originaux et documentés.

EN PRÉPARATION

LORD BYRON — GOETHE — FÉNÉLON — DIDEROT — TOLSTOI

Prix : 3.50 Les mœurs légères au XVIII[e] siècle Prix : 3.50

SOUVENIRS de Mlle DUTHÉ, de l'Opéra (1748-1830)

Préface et Notes de **Paul GINISTY**

Un volume de 320 pages, avec nombreuses illustrations du temps

Ces frivoles mémoires, par leur accent de vérité, par quelques notes caractéristiques, laissent recevoir cette société française de la seconde partie du XVIII[e] siècle, qui a gardé l'indestructible stigmate de la grâce et de l'élégance. Rose Duthé, dont M. Paul Ginisty a donné dans sa préface une étude définitive aussi délicate qu'attrayante, a été intimement mêlée à la vie de la plupart des personnages, et le lecteur retrouva dans ces souvenirs nombre de noms connus.

DÉJA PARUS (même collection) : RESTIF de la BRETONNE : M. Nicolas (3 vol.)
Palais Royal (1 vol.) SÉBASTIEN MERCIER : Tableau de Paris. — Nouveau Paris
JEAN MONNET : Mémoires d'un directeur du théâtre de la foire

Prix : broché 1 fr. Viennent de paraître Prix : relié souple 1.50

LES POÈTES PATRIOTIQUES — LES POÈTES SOCIAUX
LES POÈTES LIBERTINS

Morceaux choisis accompagnés d'une préface et de notes
Par **MM. POINSOT** et **NORMANDY**

Volumes de 160 pages (format 11×17), avec couv. en coul., portraits et illustrations

Par leur choix de pièces fait avec le plus grand soin, par leurs notes et leurs préfaces qui sont l'histoire des différentes littératures, ces petits volumes ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques.

Parus dans la même collection à 1 fr.

Les plus jolis vers de l'année 1907 — Les plus jolis vers de l'année 1908
Les sonnets d'amour — Les poètes misère

Prix : Broché 1.50 Collection historique illustrée Prix : Relié 2 25
Sous la direction de A. Savine

LES DÉPORTÉS DE FRUCTIDOR (Journal d'Ange Pitou)

Un volume de 200 pages et 40 illustrations. Couv. en coul. de Geo Dorival

L'opérette célèbre « La fille de Mme Angot a entouré le chansonnier Ange Pitou d'une légende inguée de la vérité. Celle-ci se trouve, beaucoup plus pittoresque, dans le journal de ce populaire os.

Déja parus (11 vol.). — Le 9 Thermidor — Fouquet — Les Jours de Trianon. — La Cour ante de Charles II. — La vraie Reine Margot. — L'assassinat de la duchesse de Praslin. — bdication de Bayonne. — La Vie à la Bastille. — Les Jours de la Malmaison. — La Vie aux ères. — La Cour de Prusse sous Frédéric Guillaume I.

MERCVRE DE FRANCE

5e ANNÉE **POESIA** 5e ANNÉ

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Public dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de to pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mi[illegible] — [illegible] Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kah — V[illegible]. — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stua Merri[illegible] — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendè — [illegible] Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G[illegible] — [illegible], — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — A[illegible] Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Cavacchioli, — De Maria, — Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — A[illegible], etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

LA REVUE DE PHILOSOPHIE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

par fascicules in 8 raisin de 128 pages formant chaque année deux forts volumes de 800 pages chacu

IXe ANNÉE — 1909

Dirigée par E. PEILLAUBE

Professeur de Psychologie à l'Institut Catholique de Paris

CHEVALIER et RIVIÈRE, Éditeurs, 30, rue Jacob, PARIS

La **Revue de Philosophie** embrasse la philosophie proprement dite, l'histoire de l philosophie et certaines questions d'ordre philosophique tirées des mathématiques, de sciences physiques, de la biologie et des sciences morales.

Chaque livraison contient : 1° Des articles originaux; 2° Des revues générales; 3° De analyses et comptes rendus; 4° Une revue des périodiques français et étrangers; les som maires des principales revues de l'Europe et de l'Amérique; des comptes rendus des so ciétés philosophiques et scientifiques; 5° Une revue de l'enseignement philosophique qu a pour but de mettre les professeurs en relations les uns avec les autres et de les tenir a courant de tout ce qui intéresse l'enseignement philosophique secondaire ou supérieur, e particulier des orientations les plus récentes; 6° Des fiches bibliographiques sur les sujet donnés.

PRIX DE L'ABONNEMENT. { France..... 20 fr. » ; Union postale..... 25 fr. »

PRIX DU NUMÉRO : des années 1900-1903..... 3 fr. ; à partir de 1904..... 2 fr. 5

PRIX DE LA COLLECTION { 1re année 1900-01, 1 vol. in-8° raisin de 800 pages.. 16 fr ; 2e — 1902 1 — — — 16 fr ; 3e — 1903 1 — — — 16 fr ; 4e — 1904 2 — — — 25 fr

Pendant les trois premières années la ***REVUE DE PHILOSOPHIE*** ne paraissait qu tous les deux mois.

rles CARRINGTON, Editeur, 13, faubourg Montmartre, Paris, (IX^e)
BRUXELLES : 15, rue des Longs-Chariots, 15

George MEREDITH

L'ÉGOÏSTE

Traduit de l'Anglais par Maurice STRAUSS

fort volume in-18. Prix..... 3.50

eorge Meredith, l'un des plus merveilleux stylistes d'outre-Manche, le maître incon- du roman psychologique, jouit — avec quelques autres — de ce singulier privilège e réputation presque glorieuse en France, mais uniquement basée sur le témoignage eux qui peuvent le lire dans sa langue originale.

A suivre sous peu, traductions de : **The Ordeal of Richard Feverel ; Diana of the Crossways.**

MAURICE MAETERLINCK

Par **Gérard HARRY**

Ex-Directeur du *Petit Bleu* (de Bruxelles)

c *deux beaux portraits du poète et de M^me Georgette Leblanc, en héliogravure et dix autres illustrations, vues, autographe, etc.*

ix de l'exemplaire sur beau papier vergé anglais, titre rouge et noire, couverture artistique à bords rempliés..... 2.50
te exemplaires sur Japon..... 5 fr. l'un

Laurent TAILHADE

LES POISONS DE L'INTELLIGENCE

..... 5 fr. | Sur papier de Japon..... 10 fr.

LE POÈTE AVEUGLE

Abou'l 'Alâ' al-Ma'arri.

Poèmes et lettres traduits de l'arabe par feu Georges SALMON

..... 10 fr. | Sur Japon..... 20 fr

Prospectus sur demande

Oscar WILDE

INTENTIONS

uatre essais philosophiques : Le déclin du mensonge. — Plume, crayon, poison. — L'Impor- e de ne rien faire et de tout discuter. — La Vérité des Masques. — La traduction est faite Hugues Rebell et Charles Grolleau. Un volume in-8° br. 316 pages sur vélin, orné d'un rait d'Oscar Wilde, couverture rempliée. Au lieu de 6 fr..... 4 »

Splendide édition d'amateur

Oscar WILDE

POÈMES EN PROSE

Traduits de l'anglais par Hugues REBELL

volume in-8, imprimé sur beau papier, en rouge et noir. Prix 4 francs. Sur japon, 10 francs.

SALOMÉ

Par **Oscar WILDE**. — *Drame en un acte*

dition de luxe, illustrée, prix..... 25

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Maison à Paris R. de **GRENELLE**, 105. Rev. b. 19.470 fr. M. à p. 270.000 fr. Adj. s. 1 encb. Chaix 20 juil. Me **W. Bazin**, not. 7, r. St-Florentin.

DOMAINE de MONTGALIN, près Avallon (Yonne). Cont. 200 hect. M. à p. 275.000 fr. Adj. s. 1 encb. ch. not. Paris, 20 juillet 1909. S'ad. Me CHENAY, not., 17, r. de la Ville l'Evêque.

Maison d'angle R. **ROCHECHOUART, 76** et r. **de Dunkerque, 64 et 66.** Cont. 309 m. 68 Rev. br. 20.592 fr. M. à p. 200.000 fr. A adj. s. 1 encb. ch. not. Paris, 6 juillet 09. Me FAN, not. 7, r. St-Florentin.

Maison à Paris 20, RUE BOULARD Cont. 224 m. 77. Rev. br. 11.600 fr. M. à pr. 120.000 fr. Adj. ch. not. 20 Juillet. S'adr. Me AUBRON, not. 146, rue de Rivoli.

3 MAISONS à Paris. 1° r. **Ettex, 13.** 344m. R. br. 5.820 fr. 2° passage **Ange 19.** R. b. 2.620 fr. 3° R. de la **Félic 20.** R. net 730 fr. **M. à pr, 70.000 fr., 30.000** et **25.000** fr. A adj. ch. not. 6 juillet,, Me SA not. 6, r. Biot.

Fonds de BOULANGERIE-Pâtisserie, 1, r Pépinière, à ét. Me ARON, not. 28, av° Opéra, 10 Juillet, 3 h. M pr. (Pt ét, B°°). **200.000** fr. S'adr. not. et à M. P VOST, syndic, 5, r. Ancienne-Comédie.

Fonds d'appareils d'éclairage et de chauffage par gaz (Sté du Bec français) à **Courbevoie**, 18, r. la Station. Adj. ét. Me ARON, not. av. Opéra, 10 juil 3 h. **M. à pr.** (Pt ét. B°°) **25.000** fr. S'ad. not. Me PRUVOST, syndic, 5, r. Anc. Comédie.

CHEMIN DE FER DU NORD

SAISON D'ÉTÉ (1909)

UNE JOURNÉE EN ANGLETERRE

Jusqu'au 30 Octobre inclus, les Touristes pourront se procurer à la Gare de Paris-Nord et dans les Bureaux de ville de la Compagnie, les 31 Juillet et 14 Août exceptés, des billets d'aller et retour de

PARIS A LONDRES

aux prix très réduits ci-après :

1e classe, 56 fr. 25. — 2e classe, 34 fr. 35.
3e classe, 25 fr.

(Non compris le droit de quittance de 0 fr. 10).

Ces billets seront valables à l'aller : Nuit de Samedi au Dimanche, départ de Paris-Nord à 9 h. 15 soir via Calais-Douvres, arrivée à Londres à 5 h. 20 matin.

Retour, Nuit du Dimanche au Lundi, départ de Londres à 9 heures soir, via Douvres-Calais, arrivée à Paris à 5 h. 50 matin.

Le Lundi, départ de Londres à 10 heures matin, via Folkestone-Boulogne, arrivée à Paris 5 h. 45 soir.

Ces billets ne donnent pas droit aux enregistrements de bagages, ne peuvent être prolongés, et ne sont valables que dans les trains ci-dessus.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

Billets d'excursions en Touraine, aux châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire à Croisic et à Guérande.

1er ITINERAIRE

1re Classe : **86** fr. — 2e Classe : **63** fr.

DURÉE : **30 JOURS** avec faculté de prolongation Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Ch nonceaux, et retour à Tours — Loches, et retour Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nant — Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande, et reto à Paris, *viâ* Blois ou Vendôme.

2e ITINERAIRE

1re Classe : **54** fr. — 2e classe : **41** fr.

DURÉE : **15 JOURS** sans faculté de prolongation Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Ch nonceaux, et retour à Tours — Loches, et retour Tours — Langeais et retour à Paris, *viâ* Blois Vendôme.

Ces billets sont délivrés toute l'année

CARTES D'EXCURSIONS EN TOURAINE

Ces cartes, délivrées toute l'année à Paris et au principales gares de province, comportent la faculté circuler à volonté, dans une zône formée par les section d'Orléans à Tours, de Tours à Langeais, de Tours à Sa zanais, de Tours à Gièvres, de Buzançais à Romora tin et de Romorantin à Blois.

Elles donnent, en outre, droit à un voyage aller retour, avec arrêts facultatifs, entre la gare de dépa du voyageur et le point d'accès à la zone définie ci-dessus.

Leur validité est de **15 jours**, non compris le jou du départ à l'aller, ni celui de l'arrivée au retour, avec faculté de prolongation à deux reprises de **15 jours** moyennant supplément.

Des cartes de famille sont délivrés avec une réduction de **10** à **50** % sur les prix des cartes individuelles, suivant le nombre des membres de la famille.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province—10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

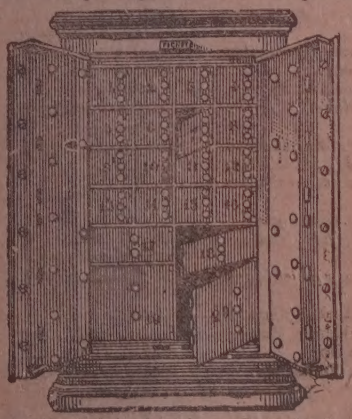
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St-Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudet.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.